

# Le Samedi

Vol. XII. No 49  
Montreal, 4 Mai 1901

(40 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(40 Pages)

Prix du numero, 5c

LE MOIS DE MARIE



L'INVOCATION.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du Foyer Domestique

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'annonce—10c la ligne, mesure agate.



POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,

Propriétaires,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 4 MAI 1901

## CARNET EDITORIAL



Nos lecteurs se rappellent toute la vogue qu'ont eue les tournois d'hommes forts vers la fin de cet hiver. Il n'entre pas dans notre cadre d'apprécier le plus ou moins de sérieux qui a caractérisé ces luttes. Si nous en parlons, c'est pour nous permettre de citer une partie d'un article fort intéressant et instructif du *Turco*, d'Alger, article que l'on croirait rédigé ici même, tant il s'approprie à ce qui s'est passé ou, plutôt, aurait dû se passer au Parc Sohmer.

Nous citons:

Les exercices de force et les luttes étaient restés, jusqu'à ces dernières années, réjouissances foraines des fêtes de saltimbanques ou réjouissances de hasard offertes à la badauderie des passants sur la place publique.

Le mouvement athlétique, qui a ramené en France le goût des sports et leur pratique, vient de tirer la lutte de son discrédit. Après n'avoir eu, pendant longtemps, que le culte des purs intellectuels, cerveaux sans corps, nous nous reprenons, Dieu merci, par un retour vers les saines traditions antiques, à admirer les belles et puissantes musculatures. Et cette faveur que nous attachons de nouveau à la "Force", marque une reconfortante évolution vers le "Beau" et vers le "Bon", car la force est une beauté, car la force entraîne la bonté.

Les anciens avaient le culte de la force, et si les Grecs y attachaient grande importance, ce n'était pas pour n'y voir que de simples et passionnants jeux de cirque, mais parce qu'ils considéraient sagement l'athlétisme comme un puissant et indispensable moyen d'éducation.

Et pourquoi, en effet, n'aurions-nous pas pour le corps les mêmes égards que pour le cerveau? L'un ne va pas sans l'autre, et la machine qui commande doit avoir à sa disposition, pour exécuter, un organisme exercé et vigoureux.

Parmi les sports les plus en honneur aux temps classiques, il faut placer la lutte, qui faisait partie de l'éducation gymnastique des anciens, des Grecs en particulier.

Il y avait trois sortes de luttes: *La lutte droite ou perpendiculaire*. Les lutteurs combattaient debout à bras le corps, se pressant étroitement jusqu'à s'étouffer et cherchant à s'enlever mutuellement du sol. Lorsqu'un des adversaires était à terre, les lutteurs combattaient encore jusqu'à ce que l'un d'eux fût hors d'état de se relever. Cette lutte est celle dont les lutteurs turcs ont gardé la tradition et que nous avons vu pratiquer en France, il y a quelques années, par le géant turc Yousouf.

La deuxième lutte n'était autre chose que la seconde phase de la première. Elle se passait sur le sol; c'était la *roulée*, moins brutale que la première, plus savante, plus riche en combinaisons, et le but poursuivi par les lutteurs était de renverser sur le dos, à plat, l'adversaire.

La troisième lutte était étrange. Les adversaires ne se combattaient que des mains en s'entreteignant les doigts les uns dans les autres. Ils se poussaient avec violence, avec sauvagerie, se tordant les doigts et les poignets jusqu'à ce que, sous la douleur, l'un des deux fléchît et s'avouât vaincu. C'était cruel et sans beauté.

A notre époque, la lutte réglementée est devenue l'art d'étreindre un corps robuste et de le coucher à terre doucement et scientifiquement.

C'est un sport merveilleux, à la condition qu'on le pratique selon les règles de loyauté, de courtoisie et d'élégance que les traditions classiques ont livrées aux adeptes de cette forme de l'exercice musculaire.

\* \* \*

A la ville, certains lutteurs sont des colosses aimables, timides, incapables de faire du mal. En lutte, malgré eux, ils s'oublient, se laissent aller

et dans leur paresse d'athlètes, que leur puissance sert admirablement, ils usent alors de violence, ils mettent à contribution leurs muscles redoutables, efforts qui leur coûtent moins que de chercher à triompher par la science, la patience et la finesse dans le jeu.

Avec sa sentimentalité habituelle, presque native, presque atavique, le public qui est témoin des luttes peu courtoises, se laisse aller à une indignation facile.

La violence nous effarouche! Ne sommes-nous pas de purs intellectuels, nourris d'élégances classiques, esprits délicats, qui pensons beaucoup pour les peuples voisins qui agissent, tandis que nous nous complaisons en de stériles et profondes discussions, dont l'univers doit — pensons-nous dans notre orgueil insondable — faire son utile profit!

Le muscle! Pouah! Quelle horreur!

Et cependant on va toujours les voir avec un vif intérêt, ces joutes qui mettent aux prises de beaux athlètes, les solides gaillards aux poitrines herculéennes, aux biceps rebondissants, aux muscles saillants, et nous nous passionnons à ces manifestations de force, sans accepter — sportsmen sans éducation que nous sommes — les exigences des combats où l'adresse, l'agilité sont opposées à la force.

Comme l'a fort bien dit, le célèbre professeur de boxe, Castérés: "Des luttes qui mettent aux prises des athlètes d'une puissance aussi redoutable que Pons, Pytlasinski, Bonelli, Robinet, etc..., ne sont pas des jeux d'enfants, et l'on doit s'attendre, puisque les luttes sont sincères, sont de la *bourre* et non du *chiqué* (comme on dit en termes du métier), à des étreintes violentes, voire même brutales".

Quand des gaillards comme Pons et Pytlasindi s'étreignent, ça n'est pas une caresse. Les muscles sont forts, terribles. Celui qui a réussi une prise, qui peut être pour lui la victoire, ne tient pas à la lâcher pour ménager son adversaire et pour ne pas froisser les sentiments d'une foule de sentimentaux timides et névrosés.

\* \* \*

L'intérêt qu'aujourd'hui la foule prend aux grandes luttes, les manifestations diverses auxquelles les spectateurs se livrent le plus souvent, ont prouvé que l'éducation sportive du public s'est faite peu à peu. Il n'y a là rien de surprenant. Le mouvement athlétique de ces dernières années porte ses fruits, et la foule, jadis ignorante des efforts physiques, s'est peu à peu familiarisée avec eux, y a trouvé peu à peu de l'intérêt, s'est pour eux peu à peu passionnée, et maintenant elle sent les manifestations auxquelles ils donnent lieu.

La lutte a bénéficié de l'excitation sportive créée par la bicyclette, par la course à pied, par le football, et d'autres sports qui ont révélé à la masse inactive d'autres plaisirs, d'autres distractions que ceux que peuvent fournir les parties de domino, de manille, ou de piquet faites sur les tables de marbre dans l'atmosphère malsaine des cafés où se mêlent microbiquement, et d'infectieuse façon, la fumée de tabac, l'haleine et les expectorations glaireuses des consommateurs. Non pas que s'enfermer dans une salle de spectacles, où la foule s'entasse, fume s'excite d'une façon tout aussi malsaine qu'ailleurs, soit le rêve de l'hygiène, mais du moins en s'y rendant pour assister à des rencontres athlétiques, où les adversaires leur donneront le beau et noble spectacle — si goûté des anciens — des efforts musculaires, qui mettent en jeu l'intelligence et le courage, le public encouragera cette tendance heureuse au développement de l'organisme humain, et à l'équilibre qu'il convient de ramener entre le corps et l'esprit dans notre race trop surmenée par le labeur intellectuel.

\* \* \*

La prochaine éclipse solaire doit se produire le 18 mai prochain.

L'ombre atteindra la terre un peu au sud-ouest de Madagascar, s'étendra vers le nord-ouest à travers l'océan Indien, passera sur l'île Maurice et touchera Sumatra près de Padang. De là, la bande d'ombre gagnera la partie sud de Bornéo, déviara vers le sud est à travers Célèbes et la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée pour quitter notre globe par 150°58' de longitude est et 12°50' de latitude nord.

A Maurice, dans le voisinage de l'Observatoire royal Albert, la durée de la totalité sera de 3 minutes 35 secondes. Dans l'Archipel malais, la durée de la totalité sera, sur la ligne centrale, de près de 6 minutes et demie. Malheureusement, les prévisions à l'égard du temps sont peu favorables.

L'Angleterre aura des observateurs à Maurice et à Padang; la Hollande envoie également des astronomes qui s'installeront vraisemblablement à Padang, ainsi que les observateurs américains.

\* \* \*

On se répète en ce moment, à Londres, un joli mot du prince Edouard, le fils aîné — six ans! — du duc de Cornouailles et d'York. Il y a quelques jours, le jeune prince reçut en présent une magnifique Histoire d'Angleterre, illustrée par les meilleurs artistes. En feuilletant le volume, Edouard tomba sur une eau-forte qui représentait l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Curieux, l'enfant demanda une explication, et un chambellan se mit en devoir de lui conter la vie du malheureux Stuart.

Le prince écouta l'histoire jusqu'au bout. Et le récit de la fin tragique de Charles lui arracha cette réflexion originale: "Voyez-vous, moi, ça ne me sourit pas du tout. Je ne veux pas être roi; je demanderai à papa de me faire médecin!"

MISTIGRIS.

### TIT FOR TAT

*M. Latulippe*. — Vous autres, femmes, vous ne pouvez passer devant une vitrine où il y a des chapeaux sans vous arrêter à regarder.

*Madame Latulippe*. — Et vous autres hommes vous ne pouvez voir une place où il y a des bouteilles sans y entrer.

COMMENTAIRE PARISIEN



—Vois-tu, Mélie, c'qu'y a d'chouette, à Paris, c'est que, même les ceusses qu'a pas roulé en calèche pendant sa vie, sont sûrs de sortir en voiture après leur mort.

LE MOUCHOIR

(Pour le SAMEDI)

Si le rhume vous importune,  
Et que, par mauvaise fortune,  
Il vous arrive de n'avoir  
Pas le moindre bout de mouchoir,  
Du coup, vous entrez en colère  
Et dites : " La vie est amère !"  
J'excuse vos emportements  
Et compatis à vos tourments.  
Déplorez votre négligence,  
Mais, que ce soit avec prudence :  
Ne pleurez pas de désespoir,  
Car vous n'avez pas de mouchoir.

Si, rencontrant une coquette  
Et, voulant faire sa conquête,  
Il vous arrive de n'avoir  
Pas le moindre bout de mouchoir,  
Pour lui dire l'ardente flamme  
Qu'elle a fait naître dans votre âme,  
Déplorez le fatal oubli  
Et votre château démolit ;  
Et de cette terrible impasse,  
Fâchez-vous, c'est bon, mais de grâce,  
Ne pleurez pas de désespoir,  
Car vous n'avez pas de mouchoir.

Si, soudain, vous tombez dans l'eau,  
Et qu'hélas ! débore nouveau,  
Il vous arrive de n'avoir  
Pas le moindre bout de mouchoir,  
Pour essuyer votre culotte  
Et sécher votre redingote  
Sitôt, vous êtes mécontents,  
Vous vous fâchez du contretemps.  
De cette pénible avarie  
Plaiguez-vous, mais, je vous en prie :  
Ne pleurez pas de désespoir,  
Car vous n'avez pas de mouchoir.

Montréal, Avril 1901.

PAUL HYFSONS.

LE POURQUOI

Un voyageur, au garçon, d'un ton mystérieux.—Beaucoup de café ; je vous dirai pourquoi. Bien. Maintenant, beaucoup de lait ; je vous dirai pourquoi.

— ???

—C'est parce que j'y mets beaucoup de sucre !

LOGIQUE SERRÉE

Le juge.—Voilà la huitième fois que le tribunal vous condamne pour le même fait !

Le condamné.—Alors, je ne sais pas trop quel est le récidiviste de nous deux !

DISCRÈTE SUGGESTION

Lui.—Je viens de terminer un poème bien touchant.

Elle.—Le titre ?

Lui.—" En retard !"

Elle.—Je voulais dire : quel sujet ?

Lui.—C'est à propos d'un navire.

Elle, soupirant.—Oh ! je croyais qu'il s'agissait d'une demande en mariage.

La vie est une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.



ACTUALITÉ.

LES COMMENTAIRES DE JUSTIN

Madame Serrelapoigne.—Vous êtes malade, Justin, prenez ceci. C'est du brandy vieux de vingt ans.

Justin.—Il est excellent, mais horriblement petit pour son âge. A votre place je l'exposerais quelque part. Ça vous paierait. Voyez donc Beaupré, le...

Madame Serrelapoigne.—Justin, taisez-vous. Vous êtes un malappris.

SON GRIEF

Jos. Latulippe.—Si je peux mettre la main sur le jeune Lafrousse, je le tuerais, sûr. Imaginez-vous qu'il a déserté avec ma fille Martine et...

Fabien.—Et il l'a ensuite lâchée ?

Jos. Latulippe.—Pas ça. Il s'est servi de mon cheval de 2.20 pour s'en aller avec elle et il l'a mené si vite qu'il vaudra sûrement presque rien aux prochaines courses.

SUR LA RUE

Latoune (donnant un coup de main sur l'épaule d'un passant).—Hello ! Comment ça va-t-il ? Je ne vous ai pas vu depuis un siècle. Vous rappelez-vous ma figure ?

L'étranger.—Votre figure m'est inconnue, mais votre geste est très... familier.

L'ERREUR EST POSSIBLE

Le jeune médecin.—Vous trompez vous en faisant un diagnostic ?

Le vieux médecin.—Hélas ! oui. L'autre jour un individu payant peu d'apparence vient me consulter. Je lui découvre à la hâte un simple mal d'estomac et lui charge \$2. Et voilà que j'ai appris depuis qu'il était assez riche pour avoir l'appendicite.

UN COMPROMIS

Estelle.—Sais-tu ce que m'a dit le jeune Damien, hier soir ?

Emma.— ???

Estelle.—Qu'il irait au bout du monde pour moi.

Emma.—Et qu'as-tu répondu ?

Estelle.—Qu'il me suffirait de le voir s'en aller chez lui.

CHEZ LE MÉDECIN

Le médecin.—Veuillez, comtesse, tousser une fois, une seule fois afin que je prescrive avec plus d'à propos.

La comtesse.—Je ne suis pas en mesure de le faire en ce moment, (se tournant vers sa bonne) : Martine, tousssez comme je l'ai fait ce matin.

SIMPLE ERREUR

Percy (un jeune poète).—Ma chère, quand je suis arrivé pour demander ta main à ton père, il a braqué un revolver sur moi.

Edith.—Tout cela est le fruit d'une terrible erreur. Papa a pensé que tu allais lui réciter de tes vers.

GATIENNERIE

Gatien.—En voilà une bonne ! Ils disent qu'en France le nombre des décès dépasse celui des naissances. Tu comprends comme moi que c'est impossible.

Damien.—Comment cela ?

Gatien.—Tiens, pauvre idiot !... Comment peuvent mourir des gens qui ne sont jamais nés !

PAS COMPROMETTANT

Toto.—C'est-il vrai, mon oncle, que l'écorce pousse toujours plus épaisse sur un des côtés de l'arbre ?

L'oncle.—Oui.

Toto.—Lequel ?

L'oncle.—Du côté du dehors.

FABLIETTE

Un gars de superbe prestance  
Par des gens fut trouvé pendu ;  
Des soins pressés lui rendirent l'existence.  
MORALITÉ [tence.]

Un bien fait n'est jamais perdu.

UNE RARETÉ

Biff.—Toff est un homme comme il ne s'en trouve pas deux sur dix mille.

Tiff.—Sous quel rapport ?

Biff.—Il ne se considère pas comme un juge de caractères.

ENTRE JUIFS

Le premier.—Il n'y a qu'une chose que notre race déteste plus que le porc.

Le deuxième.—Qu'est-ce ?

Le premier.—L'amiante.

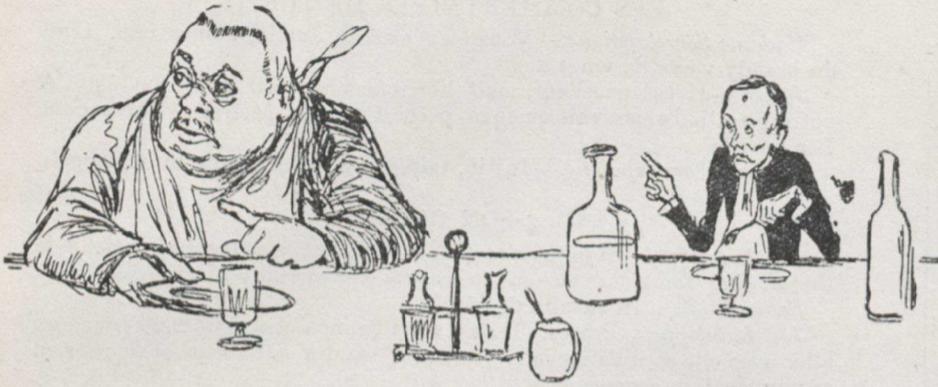
Il faut avoir une passion, ou au moins un goût, sans quoi l'on risque fort d'être ennuyé et ennuyeux.

RIEN QUE RAISONNABLE



Lui.—Tout bien pesé, nous devrions casser notre engagement.  
Elle.—C'est aussi mon opinion, mais laissez-moi le temps de dénicher autre... chose.

## AU RESTAURANT



—Garçon, un petit pois !

—Garçon, un bœuf !

## JANE EST ROMANESQUE

COMÉDIE EN UN ACTE

Personnages : { Mme BRIGNOLE, la marraine. JACQUES, 26 ans.  
Mme VERNEUIL, la maman. JANE, 19 ans.

(La scène représente un petit salon à la campagne. Portes et fenêtres ouvrant sur le jardin.)

## SCÈNE Ire

MME VERNEUIL est assise, en train de faire de la tapisserie.  
MME BRIGNOLE, entre en toilette de campagne.

MME VERNEUIL.—Bonjour, Hortense  
MME BRIGNOLE.—Bonjour, chère amie. Vous devinez pourquoi je viens.  
MME VERNEUIL.—Pour me parler de notre pauvre petite tête folle... hélas !  
MME BRIGNOLE.—Ce gros soupir ! Alors vous ne croyez pas que...  
MME VERNEUIL.—Non, je ne crois pas du tout que. Et j'en suis très triste  
MME BRIGNOLE.—Elle n'est pas là, ma filleule ?  
MME VERNEUIL.—Non, Jane est chez Mlle des Brives, son amie. Vous le savez  
MME BRIGNOLE.—C'est pourquoi je suis venue. N'est-ce pas que mon neveu Jacques est charmant ?  
MME VERNEUIL.—Tout à fait charmant. Sérieux, sympathique... Mais...  
MME BRIGNOLE.—Mais ?...  
MME VERNEUIL.—Pas assez romanesque... pour elle.  
MME BRIGNOLE.—Je ne suis pas une marraine-fée. Et Jacques n'est pas un prince de féerie.  
MME VERNEUIL.—C'est un jeune et riche négociant, ce qui vaut bien mieux. Mais... Jane est romanesque.  
MME BRIGNOLE.—C'est grand dommage pour elle et pour Jacques. Vous savez qu'il l'aime ?  
MME VERNEUIL, souriant.—Comme un fou !  
MME BRIGNOLE.—Non ; comme un être raisonnable. Cela aussi vaut mieux.  
MME VERNEUIL.—A qui le dites-vous ? (Une pause.) Que fait-il, en ce moment, M. Jacques ?  
MME BRIGNOLE.—Il pêche à la ligne  
MME VERNEUIL.—Mauvais ! très mauvais ! Il devrait composer un sonnet.  
MME BRIGNOLE.—Je le lui ai dit. Il ne sait pas faire ça.  
MME VERNEUIL.—Tout au moins, copier le sonnet d'Arvers.  
MME BRIGNOLE.—La vie a son secret, mon âme a son mystère... Jacques n'a ni secret, ni mystère. Il eût aimé Jane au grand jour.  
MME VERNEUIL.—Elle veut être aimée au clair-de-lune.  
MME BRIGNOLE.—Par l'ami Pierrot.  
MME VERNEUIL.—En un mot, Jane est romanesque.  
MME BRIGNOLE.—Alors, n'en parlons plus.

MME VERNEUIL.—Oui, je crois qu'il vaut mieux éviter un refus.

MME BRIGNOLE.—Je le crois aussi. Jacques est fier ; du moment que vous êtes sûre...

MME VERNEUIL.—Ah ! c'eût été le gendre de mes rêves.

MME BRIGNOLE.—Les mamans rêvent donc ?

MME VERNEUIL.—Oui, ma pauvre Hortense. Seulement leurs rêves diffèrent de ceux des jeunes filles.

MME BRIGNOLE.—Et, pourtant, Berthe, nous avons été jeunes filles... dans un temps bien plus romantique ! nous rêvions... dame oui ! nous aimions les vers et la musique... mais nous avons su nous ressaisir à temps, retomber sur la terre...

MME VERNEUIL.—Pour être heureuses. Mon bonheur n'a été rompu que par mon veuvage.

MME BRIGNOLE.—Pauvre amie ! Et le mien dure encore... Après seize ans de ménage. J'avais si bien tout arrangé pour Jane : je loue une villa voisine de la vôtre. J'invite mon neveu. Est-ce assez naturel ?

MME VERNEUIL.—Très naturel.

MME BRIGNOLE.—Il voit Jane quotidiennement, ou plutôt il la revoit.  
MME VERNEUIL.—C'est vrai : ils se sont connus, lorsque Jane avait encore des robes courtes.

MME BRIGNOLE.—Et ils s'entendaient alors très bien. Donc, il la revoit, il s'en éprend... Quoi aussi de plus naturel ? Car elle est charmante, mignonne, jolie, ma filleule. Et Jacques n'a que vingt-six ans.

MME VERNEUIL.—Précisément. Tout cela est trop naturel.

MME BRIGNOLE.—Mais que lui faut-il ?

MME VERNEUIL.—Le sais-je ? Le sait-elle ? Des dehors moins bourgeois, je suppose. Des circonstances plus imprévues.

MME BRIGNOLE.—Nous ne pouvons, cependant, renouveler la ruse des Romanesques.

MME VERNEUIL, riant.—Non ; Jane l'a vu jouer aux Français.

MME BRIGNOLE, de même.—Et puis, Jacques jouerait mal son rôle.

## SCÈNE II

Les mêmes, JANE, rentrant : elle est en robe claire, en chapeau fleuri.

JANE.—Bonjour, marraine. Bonjour, petite maman.

MME BRIGNOLE.—Bonjour, ma belle filleule. Es-tu contente de ta promenade... et de ton amie ?

JANE.—Oh ! marraine, Estelle est une véritable sœur pour moi...

MME BRIGNOLE.—Estelle, c'est Mlle des Brives ?

MME VERNEUIL.—Oui.

JANE.—Pour mieux exprimer mon sentiment, je dirai : c'est une âme-sœur.

MME VERNEUIL à Mme Brignole, avec un coup d'œil significatif.—Vous voyez.

MME BRIGNOLE, de même.—Oui.

JANE, étonnée.—Qu'est-ce que vous dites ?

MME VERNEUIL.—Nous disons que... qu'Estelle des Brives est un peu romanesque.

JANE, naïvement.—Pas plus que moi ! nous nous entendons parfaitement. Je lui confie toutes mes pensées, toutes mes rêves.

MME BRIGNOLE à Mme Verneuil.—Ça y est.

JANE.—Mais qu'est-ce que vous avez donc ?... (Continuant.) Quant à la promenade... oh ! délicieuse !... nous sommes allés au bord de l'eau... un temps de rêve !... un ciel bleu léger, léger... un ciel de mousseline de soie !...

MME BRIGNOLE.—Tu vois les choses... sous un jour...

MME VERNEUIL.—... un peu factice. Hortense a raison.

JANE.—Comment, factice ?

MME BRIGNOLE.—Dame ! un ciel de mousseline de soie comme les froufrous de ta robe ?

JANE.—Moquez-vous, marraine. Le ciel, aujourd'hui, semble un vaste froufrou. Et une fraîcheur ! une petite brise gentille, fouettant le visage !

MME VERNEUIL.—L'orage d'hier a rafraîchi le temps.

MME BRIGNOLE.—Et voilà tout.

JANE.—L'orage d'hier ! Il nous a tous surpris en plein bois ! A propos ! vous ne vous êtes pas enrhumée, marraine ? Et M. Jacques qui a été sa

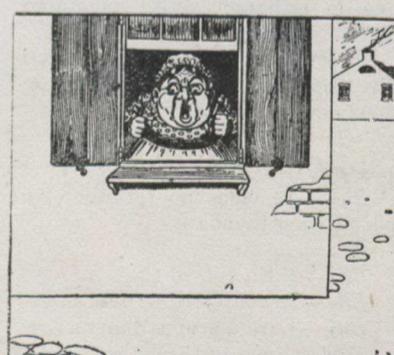
## UNE CHAÎNE DECEVANTE



Mme Merluche.—Assez de couture pour le moment. A la cuisine, maintenant !



Trampinel.—Il y a au moins la valeur de dix verres de bière là-dedans.



Mme Merluche.—Encore un vol ! Avec ces tramps-là on ne peut pas tourner le dos, que de suite il nous manque quelque chose. Mais, gare au premier qui va essayer !



Trampinel (le lendemain).—Mais c'est une vraie providence que cette maison-là. On dirait qu'ils aiment à perdre quelque chose. Voilà une chaîne qui se vendra bien...

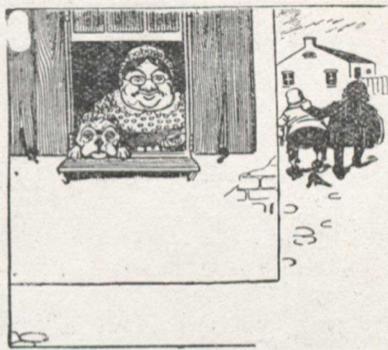
## UNE CHAÎNE DÉCEVANTE — (Suite et fin)



... Fichtre, elle est d'une pesanteur pas ordinaire.



Mme Merluce. — Tiens bon, Pop. Je vais appeler la police...



... En voilà toujours un de salé !

jaquette pour garantir ma robe ! (Elle rit. Une pause.) Il n'est pas enrhumé non plus, M. Jacques ?

MME BRIGNOLE. — Non, ma petite. Merci pour lui.

(Jane ôte son chapeau. Elle s'approche du piano, ébauche un arpège...)

JANE, relevant la tête. — Et... il ne vous a pas accompagnée, M. Jacques ?

MME BRIGNOLE. — Non... il est à... rêvasser au bord de l'eau.

JANE, riant. — Je ne le vois pas très bien... rêvassant !...

MME BRIGNOLE. — Pourquoi donc ?

JANE, riant. — Vous oubliez qu'Estelle et moi, nous sommes allées nous promener au bord de la Marne... j'ai aperçu M. Jacques ; il pêchait tout bonnement à la ligne,

MME VERNEUIL, à part. — Allons, bon !

MME BRIGNOLE, regardant Jane. — Tu sais qu'il repart à la fin de la semaine ?

JANE. — Bah ! pourquoi ?

MME BRIGNOLE. — Ses affaires le rappellent à Paris.

(Jane ne répond rien. Elle paraît très occupée à regarder dans le jardin.)

MME VERNEUIL à Mme Verneuil, bas. — Vous avez raison : elle ne l'aimera jamais.

JANE, à part. — A la fin de la semaine... dans deux jours, alors... s'il ne parle pas, dans l'un de ces deux jours, qu'est-il donc venu faire ? (Elle sort.)

## SCÈNE III

MME BRIGNOLE, MME VERNEUIL, JACQUES, entrant par une porte opposée à celle de Jane.

JACQUES, rondement. — Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

MME VERNEUIL. — Bonjour, monsieur Jacques. Asseyez-vous.

MME BRIGNOLE. — Oui, nous allons causer. Nous parlions de toi, tout justement, mon pauvre ami.

JACQUES. — Mon pauvre ami ! Vous en disiez donc beaucoup de mal ?

MME VERNEUIL. — Non, non, du bien, au contraire. Savez-vous ce que je disais, pour ma part ? Car, n'est-ce pas, nous pouvons parler franchement...

MME BRIGNOLE. — Oh ! je crois bien ! Il ne demande pas mieux.

MME VERNEUIL. — Je disais : M. Jacques Noblure serait le gendre de mes rêves.

JACQUES. — Madame, vous me comblez de joie. Je le dis sans phrases.

MME BRIGNOLE. — Voyez-le donc ! Il rayonne. (A Jacques) Ne rayonne pas si vite, mon ami. Car nous disions aussi : Jane est romanesque.

JACQUES. — Romanesque ?

MME BRIGNOLE. — Très Romanesque. Et ce mariage ne pourra pas se faire.

MME VERNEUIL. — Voyez comme sa mine s'allonge !

JACQUES. — Je l'avoue ; je suis très malheureux d'avoir déplu à Mlle Jane ?

MME VERNEUIL. — Mais vous ne lui avez pas déplu... plus qu'un autre.

JACQUES. — Pauvre consolation !

(Jane rentre, en ce moment, sans être vue.)

JANE, à part. — Tiens, M. Jacques est revenu ! Il ne pêche plus à la ligne. Quelle gravité ! On dirait un conseil de famille. Et il part dans deux jours. C'est un peu vilain... mais tant pis ; j'écoute (Elle se glisse derrière un paravent)

MME VERNEUIL, à Jacques. — Vous ne connaissez pas tout à fait le caractère de Jane...

JACQUES. — Je la crois bonne, aimable, charmante. Est-ce que je me trompe ?

JANE, à part, à demi dissimulée, par son paravent. — Il a bien dit ça !

MME VERNEUIL. — Bonne, aimable. La chère enfant ! Oui ! Mais... elle a lu beaucoup de romans. Oh ! de ceux que les mamans tolèrent ! Jane est incapable de lire un livre en cachette. Seulement... elle a pris leurs belles phrases au sérieux. Elle a copié des vers, elle en a dédié... à la lune, je le sens ; elle doit rêver d'un poète.

JANE, à part. — Hum, j'ai bien fait d'écouter.

JACQUES. — Hélas ! Madame, il est vrai ; je suis incapable du moindre bout-rimé.

MME BRIGNOLE. — Pas même amour avec jour ?

JACQUES, hésitant. — Amour avec jour ?... Heu ! heu !...

MME BRIGNOLE. — Oh ! il ne se récrie pas ! Il est encore plus épris que je ne pensais !

JANE, à part. — Il m'aime... mais je suis romanesque ; voilà le mot de l'énigme.

JACQUES. — Trêve de plaisanterie, chère tante. En supposant que je fusse capable — ou coupable — de vers médiocres, ce me semblerait une piètre façon d'exprimer un amour sincère.

JANE, écoutant. — Bravo !

JACQUES, continuant, à Mme Verneuil. — Mais je ne puis renoncer ainsi à un cher espoir. Mlle Jane est, pour moi, mieux qu'une jolie personne. Ce n'est pas une étrangère : je l'ai connue presque enfant. Déjà, sa grâce, sa gaieté, son cœur bon et loyal, avait fait sur moi une grande impression. Et la revoyant,

femme et plus charmante, j'ai vu clair : je l'aimais déjà, autrefois, avec sa natte dans le dos.

MME BRIGNOLE. — Mais, mon cher enfant, si elle ne veut pas de toi.

MME VERNEUIL. — Ah ! monsieur Jacques, ce que vous venez de dire me touche profondément. Ce n'est pas exagéré. On sent que c'est vrai. Tâchez encore de vous faire aimer d'elle. Car Jane est ainsi : elle ne se mariera pas sans aimer.

JANE, à part. — Bien entendu !

JACQUES. — Me faire aimer ? C'est mon vœu le plus cher. Mais comment.

MME BRIGNOLE. — Tu débutes mal, mon neveu ; on dit : pour être aimé d'elle, je donnerais ma vie ou mon sang, et ça n'empêche pas de se bien porter.

JANE, à part. — Riez de moi, malicieuse marraine ! J'aurai ma revanche.

MME BRIGNOLE. — Ecoute, Jacques. Tu ne t'en tirerais pas tout seul. Jane va venir. Nous autres, nous allons nous cacher derrière ce paravent. Sois pathétique, rêveur, ardent, mélancolique. Essaie, du moins ! Quand tu te tromperas, nous te ferons signe.

JANE, à part. — Eh bien ! C'est ça qui est romanesque !

JACQUES. — Ce système de ruses ne me plaît pas beaucoup.

JANE, à part. — A moi non plus. Mais... esquivons-nous. Laissons-leur le paravent. (Elle s'esquive sans être vue.)

MME VERNEUIL, à Jacques. — Songez que c'est pour la conquérir.

(Mme Brignole et Mme Verneuil se cachent derrière le paravent.)

## SCÈNE IV

MME BRIGNOLE et MME VERNEUIL, dissimulées derrière le paravent, JACQUES, puis JANE.

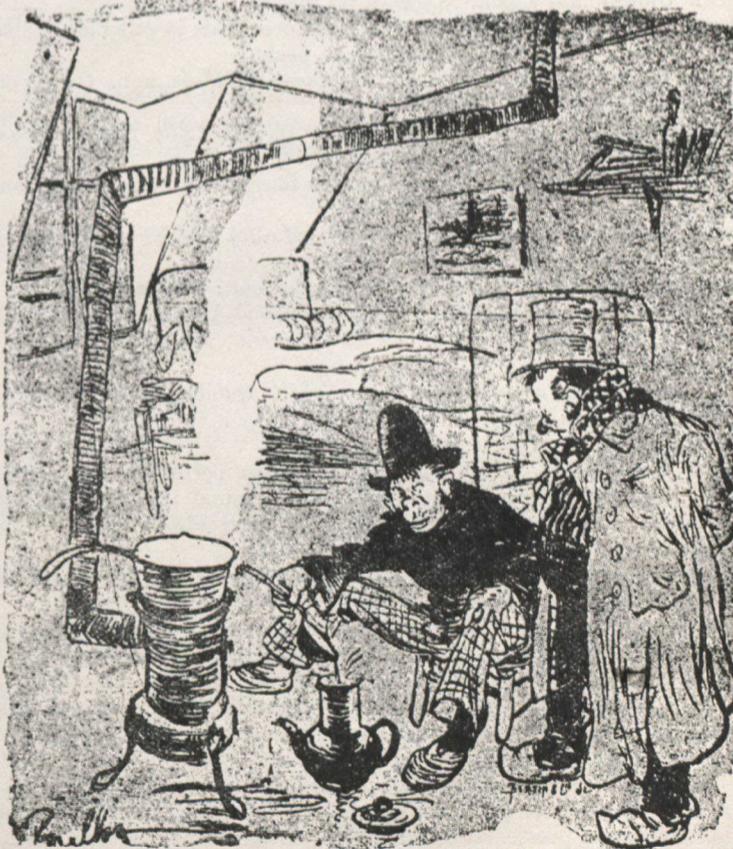
(JACQUES, seul, prend un livre au hasard, l'ouvre et paraît lire. Jane entre.)

JANE, à part. — Romanesque ! romanesque ! nous allons voir ! (Haut.) Bonjour, monsieur Jacques.

JACQUES, se levant. — Bonjour, mademoiselle.

MME BRIGNOLE, passant un peu la tête. — C'est tout ? Ça manque de lyrisme.

## L'ANCIEN GARÇON DE CAFÉ



— Pendant onze ans, j'ai craché dans les consommations : c'est vous dire pourquoi maintenant je fais mon café moi-même.

## EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



VUE A VOL D'OISEAU.

JANE.—Tiens ! qu'est-ce que vous faites-là ?  
 JACQUES.—Je lisais. Ces poèmes sont fort beaux.  
 MME BRIGNOLE, *même jeu*.—Bien.  
 JANE, *s'approchant*.—Même à l'envers ?  
 JACQUES.—Comment ?  
 JANE, *riant*.—Regardez donc comment vous tenez ce livre !...  
 MME VERNEUIL, *même jeu que Mme Brignole*.—Le malheureux ?  
 JACQUES, *à part*.—Triple sot ! c'est ma foi vrai ! Je ne songeais qu'à elle ! (*Haut.*) Ne vous moquez pas trop. Cela ne vous est jamais arrivé d'être distraite ?  
 MME BRIGNOLE, *même jeu*.—Médiocre.  
 JANE.—Si fait. Mais pas à ce point.  
 JACQUES, *continuant*.—Il ne vous est jamais arrivé de lire un poème... dans votre propre cœur ?  
 MME BRIGNOLE.—Parfait. Cela va lui plaire.  
 JANE, *à part*.—Il se met l'esprit à la torture. Mais je vais bien lui montrer... (*Haut.*) Avez-vous fait une bonne pêche ?  
 JACQUES, *oubliant son rôle, très simplement*.—Mais non. Ça ne mordait pas du tout, aujourd'hui.  
 MME BRIGNOLE.—Il se laisse prendre au piège ! (*Elle fait à Jacques, derrière le dos de Jane, des signes désespérés.*)  
 JACQUES, *se reprenant*.—En revanche, il faisait un temps... un temps idéal !...  
 JANE, *à part*.—Mettons-le à l'aise. (*Haut.*) Idéal ! Qu'est-ce que l'Idéal ? Le sait-on ? pourquoi dire : un temps idéal ?  
 JACQUES.—Oh ! je voulais dire tout simplement : il faisait très bon.  
 MME VERNEUIL, *même jeu que Mme Brignole*.—De pis en pis. (*Toutes deux font des signes de chaque côté du paravent. Jacques répond par un geste de découragement.*)  
 JANE.—Oui, vous avez raison. Il fait bon ! Quelle charmante manière de s'exprimer ! et si simple !  
 MME VERNEUIL.—Elle le raille.  
 JANE, *continuant*.—C'est comme... pour les personnes. Un homme idéal... on ne sait au juste ce que c'est. Un homme bon, un bon mari, par exemple... tout le monde en connaît... (*Elle risque un petit coup d'œil persuasif.*)  
 JACQUES, *à part*.—Raille-t-elle, comme le dit sa mère ? Ou parle-t-elle sincèrement ?  
 MME BRIGNOLE, *faisant un signe impérieux*.—Chut ! Il n'aurait qu'à dire : je suis ce bon homme, je serai ce bon mari ; cela gâterait tout. (*Mme Brignole et Mme Verneuil sortent de leur cachette ensemble.*)  
 JANE, *à part*.—Trop tôt ! Quel ennui ! (*Haut.*) Tiens ! maman ! marraine ! C'est drôle... je ne vous ai pas vu entrer...  
 (*Ces dames ne répondent pas. Elles toussotent et échangent, à la dérobée, avec Jacques, une série de signes, coups d'œil, hausses d'épaules.*)  
 JANE, *à part*.—Mais que dire ? que faire ? Comment rompre ce malentendu ? Le temps presse. Il m'aime... il est venu exprès pour m'épouser. Sa tante le veut ! Maman le veut !... Et moi je l'aime aussi ! Il est si aimable, si doux, si complaisant ! Oh ! une idée ! Et je n'ai pas le choix !...

(*Elle va chercher un livre, une feuille de papier et se met à copier quelques lignes d'une main fébrile. Mme Brignole, Mme Verneuil, Jacques s'assoient dans le salon.*)

MME BRIGNOLE.—Qu'est-ce qu'elle écrit ?

MME VERNEUIL.—Elle copie... encore des vers, je suppose !

MME BRIGNOLE.—Comment ? Ça lui prend subitement ?

JACQUES.—Je crois que vous avez raison. Elle ne voudra jamais de moi. Mes essais ont été stupides.

JANE.—Là ! (*Elle met la feuille de papier sur le livre, bien en évidence.*)

MME BRIGNOLE, *à Jacques*.—Al-lons ? parle-lui... Encore un effort !...

JACQUES.—Non, je perds courage. (*Jane se promène dans le salon, guettant les faits et gestes des trois autres personnages.*)

JANE, *à part*.—Personne n'aura donc l'idée de voir ce que je lisais, ce que j'écrivais ! Moi qui suis si romanesque !... (*Haut.*) Tiens ! je me suis mis de l'encre au bout du doigt, en écrivant... en écrivant... (*Elle les regarde, tour à tour, du coin de l'œil.*) (*À part.*) En écrivant... quoi ? Ils ne sont pas curieux ! Ah ! tant pis ! brusquons les choses. (*Haut.*) Monsieur Jacques...  
 JACQUES, *tristement*.—Mademoiselle.

JANE.—Lisez donc cette poésie... (*Elle lui tend le papier.*) Lisez tout haut, je vous prie.

JACQUES, *lisant*.—Veau braisé...  
 MME BRIGNOLE.—Hé ?

JACQUES.—Il y a : veau braisé.

MME BRIGNOLE.—Singulier titre pour un poème !

JANE.—Continuez.

JACQUES.—“ Prenez un morceau de veau... ”

MME VERNEUIL.—Qu'est-ce que ça veut dire ?

JANE, *trionphante*.—C'est la recette du veau braisé.

MME BRIGNOLE.—Que tu copiais dans un recueil de poésies ?

JANE.—Non, marraine : dans la *Cuisinière bourgeoise*.

MME VERNEUIL, *ahurie*.—Mais pourquoi faire ?

JANE, *très montée*.—Pour faire ce plat à mon mari.

MME VERNEUIL.—Encore une fois, qu'est-ce que ça veut dire ?

JANE.—Ah ! voilà !... Ça veut dire que j'étais derrière le paravent.

MME BRIGNOLE.—Comment !

JANE.—Oh ! pas en même temps que vous : un peu avant. J'ai tout entendu. Romanesque ? Je le suis comme toutes les jeunes filles. Ni plus ni moins. Romanesque ! si c'est aimer le ciel, les arbres, les oiseaux, la musique, je le suis... ma's... quand on est romanesque comme moi... l'imagination complète la réalité des choses. Hier, dans le bois, M. Jacques a failli s'enrhumer pour garantir ma robe rose... Les arbres faisaient une belle voûte verte et perlée de pluie, au dessus de nos têtes... Je n'oublierai pas cette promenade. Mère, tu peux demander à Estelle ce que je lui disais tantôt... (*Changeant de ton, se tournant vers Jacques, avec une brusquerie émue.*) Enfin, monsieur Jacques, voulez-vous de moi, oui ou non, puisque vous êtes venu pour décider ça ?

JACQUES, *se levant et lui prenant les mains*.—Oh ! ma chère, chère Jane ? Je vous laissais parler... craignant de mal comprendre ! moi qui vous aime tant ! Pourquoi ai-je tant tardé à vous le dire franchement ?

JANE.—Oui, pourquoi ?

JACQUES, *à Mme Brignole*.—Mais, ma tante, c'est votre faute ? Pourquoi me disiez-vous : Jane est romanesque ?

MME BRIGNOLE.—Est-ce que je sais ! Est-ce qu'on sait, avec ces petites filles ? (*À Mme Verneuil.*) C'est vous, d'abord !... Berthe, pourquoi me disiez-vous : Jane est romanesque ?

MME VERNEUIL.—Je ne sais pas. Au fait, n'est-ce pas toi, Jane, qui disais...  
 JANE.—Quoi donc, maman ?

MME VERNEUIL.—Je ne sais plus... Rien, peut-être. Ah ! mes enfants ! Je suis bien heureuse ! (*Montrant Jacques et Jane qui se parlent en souriant.*) Voyez s'ils s'entendent ! Que faites-vous, Jacques ?

JACQUES, *serrant un papier dans son portefeuille*.—Je serre précieusement cette recette de veau braisé. C'est le plus éloquent des billets doux.

MME BRIGNOLE, *riant*.—En ce cas, Jane, tu aurais dû choisir une recette... de... poulet.

JANE.—Drôle de billet doux, en tous cas !... J'espère qu'on ne dira plus, en le voyant : Jane est romanesque !...

(*RIDEAU.*)

HENRIETTE BEZANÇON.

Pour l'homme de cœur il est presque aussi pénible d'être aimé quand il n'aime pas que de ne pas l'être quand il aime.

## L'ORGUE DE BARBARIE

Et l'orgue de Barbarie, voyons, pourquoi lui en vouloir ? Il est assommant, rasant, dites-vous ? Oh ! non, ce n'est pas possible, vous ne le dites pas. Ou, si vous le dites, vous ne le pensez pas !

A certaines heures, soit, j'admets, il a pu vous fatiguer un peu de ses miaulements, de sa musique démodée sempiternellement moulue, de ses interminables valse coupées par le hoquet des notes détraquées, et alors, oui, vous vous êtes bouché les oreilles avec rage. C'est que vous étiez mal disposé, nerveux, monsieur, et que vous aviez vos vapeurs, madame, et qu'à ces moments-là on est injuste et féroce.

Mais, avouez-le, que de fois aussi ce faiseur de couacs vous a charmés ! Rappelez-vous !

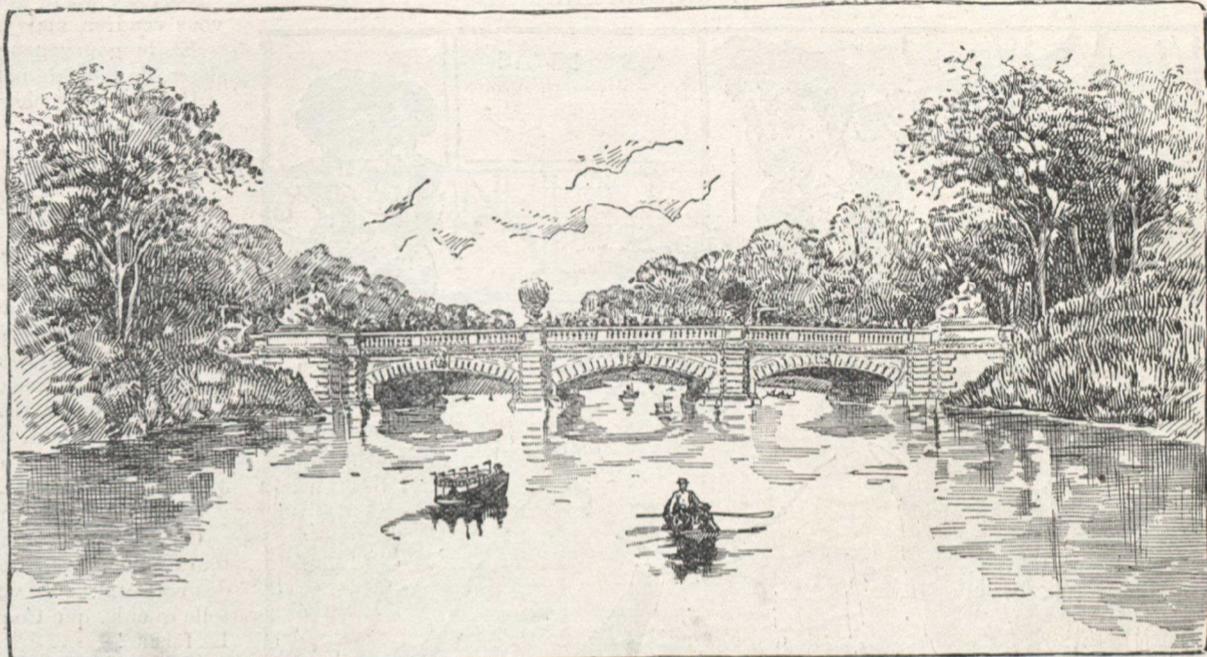
En avril, c'est sur le rythme de ses polkas dansantes que le renouveau semblait arriver. Il poussait des fusées de trilles comme une alouette, sifflait comme un merle, friggottait comme un pinson, faisait songer à la campagne, aux vacances. Pourquoi ce souvenir des vacances ? Je ne sais. Mais remémorez-vous, monsieur, les longues études, au lycée, et comme on rêvait de sorties, de balades, quand l'allègre chanson du pauvre orgue venait gazouiller à la fenêtre en fin de déclosé !

### EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



TOURS DU PALAIS DES MACHINES.

### EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



LE NOUVEAU PONT CONDUISANT AUX TERRAINS.

L'été, il vous endormait. Dans la chaleur lourde de l'après-midi, quand on paressait, en fumant des cigarettes, les persiennes fermées, il vous berçait avec un lointain ronron de nourrice.

L'hiver, c'était son murmure, assourdi par la neige ou emporté en sanglots par la bise, qui vous faisait sentir le mieux la douceur tiède de la chambre, l'abri des tentures épaisses, et qui accompagnait les fines causeries ou les devis amoureux au coin de la cheminée flambante. On l'entendait si peu, alors ! Il était si discret, le pauvre ! Quel mal faisait-il, vraiment ?

Mais, à l'automne surtout, qui donc avait le cœur assez dur pour ne point l'aimer ? Oh ! à l'automne, il n'était plus tolérable seulement ; il devenait nécessaire. Les derniers beaux jours, les ciels verts et roses, les alanguissements de la nature mourante, la ronde des feuilles mortes, ont besoin de ses cantilènes pâmées et mélancoliques. Pour le vrai Parisien, élevé dans le concert familial de tous les bruits qui font la voix d'une grande ville, l'automne de Paris ne va pas sans l'orgue de Barbarie. Il nous l'y faut, le vieil instrument banal, pointu, geignard, comme il faut à la forêt le rauque croassement du corbeau, à la mer la stridente crécelle des mouettes.

JEAN RICHEPIN.

### CE BON GRIPPELARD

*Le juge.*—Encore vous, Grippelard ?

*Le prévenu.*—Ah ! mon bon juge, c'est un mot de reproche. Moi, que j' me suis fait arrêter simplement histoire de prendre des nouvelles de votre santé et de celle de madame votre légitime.

### SIGNIFICATIF

*Lui.*—Maintenant, Hélène, que je suis sûr de votre amour, je me sens de force à combattre l'univers entier.

*Elle.*—Dans ce cas je vous conseille d'aller annoncer la nouvelle à papa.

### SIMILITUDE

*Madame.*—Hélas ! c'est bien vrai de dire que le mariage, c'est comme la loterie.

*Monsieur.*—Oui... comme une loterie de bazar. Quand vous réussissez à gagner un prix, il revient à bien peu de chose.

### LES VICTIMES

*Y.*—Fichtre de malchance, quand il y a baisse dans les prix, c'est toujours à nous autres d'en souffrir.

*Z.*—C'est bien vrai. L'autre jour ma femme a su que l'indienne se vendait un quart de cent de moins chez Lemètre & Cie et elle est allée en acheter vingt verges, bien qu'elle n'en eût aucun besoin.

### AU RESTAURANT

*Le dîneur.*—Ces prix sont atrocement hauts... Je puis avoir de meilleurs mets dans des restaurants moins cher...

*Le garçon.*—C'est vrai, mais ils mettent bien moins de temps à les préparer.

### TROP FORTE EN COULEURS

*Mme Philidor.*—Mets-tu ce soir la cravate que je t'ai achetée ce matin ?

*M. Philidor.*—Non, ma chère, le temps des mascarades est passé et je n'aime pas à me singulariser.

### VÉRITÉ

Quand un homme achète pour sa femme des toilettes trop dispendieuses pour ses moyens, les autres femmes disent qu'il est bon pour elle.

## CHARMANT CARACTÈRE



Tocson. — Si ça ne vous fait rien, mon ami, frisez-moi maintenant au petit fer... rien que pour embêter le client qui attend derrière vous depuis vingt minutes.

## PRINTEMPS

*Printemps béni*  
Pour qui le vallon rajeuni  
Fait chanter mille oiseaux plus forts que  
[Rossini]  
Dans l'art des fugues et des trilles,  
Capelmeister éblouissant  
Dont le bâton rythme en passant  
Les ébats éfrénés des moucheros dansant  
Tant de quadrilles ;

*Printemps, viens, viens !*  
Venez, zéphyr magiciens,  
Poser sur les bois nus vos doigts aériens,  
Posez-les sur nos cœurs malades ;  
Et sous ces doigts ensorceleurs  
— Un, deux, trois — vont naître des fleurs,  
— Un, deux, trois — des chansons vont jaillir  
Passez, muscades ! [Iris des douleurs :

*Et les ruisseaux*  
Flûtent de clairs ariosos,  
Sautillent en contant fredaine à leurs ro-  
Avec des voix si langoureuses [seaux  
Que les roseaux, verts damerets,  
Se penchent au bord des marais  
Et pincent d'une feuille ainsi que d'un  
Les eaux coureuses. [doigt frais

*On sent aux cieux*  
Des baisers d'anges radieux,  
Des mains flattent les monts qui ronron-  
[nent, joyeux,  
Par leurs cascades emphatiques  
Le Printemps vient ! voyez, voyez :  
Pour l'admirer, champs et halliers  
Ouvrent de larges fleurs ainsi que des  
D'yeux extatiques. [milliers

*O beau Printemps,*  
Prince des rires éclatants,  
Monarque à l'écu d'or dont les bleus capi-  
Vont bannières développées, [tans  
Calme les maux, taris les pleurs  
Et dis aux peuples querelleurs  
Que les mains, ces mois-ci, doivent s'emplir  
Et non d'épées. [de fleurs

*Assez de sang !*  
Capelmeister éblouissant  
Rythme des chants d'amour et de paix en  
Et fais rire la terre entière : [passant  
Rire les fils par nous bercés,  
Rire les couples enlacés,  
Rire les moribonds, rire les trépassés  
Par les roses du cimetière.

JEAN RAMEAU.

## RECIT DE CHASSE

Nous recevons quelques détails circonstanciés sur la dramatique chasse à l'alligator, à laquelle Sarah Bernhardt vient de se livrer dans les marais du Mississipi, et dont les relations défraient depuis une semaine les journaux de l'Amérique du nord. Nul doute que les lecteurs n'y prennent le plus vif intérêt.

Donc Sarah venait de jouer "l'Algion" pour la 2,508<sup>e</sup> fois, devant un public idolâtre ; elle avait fait ce soir-là une recette de 763,225 dollars ; le spectateurs, à la sortie, avaient dételé sa voiture et l'avaient portée sur leurs épaules jusqu'à son hôtel.

Mais elle commençait à être un peu blasée sur ce genre de triomphes, outre que des épaules d'Américains, ça n'est pas très capitonné.

Le gouverneur de la Louisiane ayant appris que notre grande artiste s'ennuyait, se mit en quatre pour lui procurer quelques distractions.

Il lui offrit d'abord de la faire assister au lynchage de quelques nègres accusés de n'importe quoi.

Sarah, dont on connaît le bon cœur, refusa ; et non seulement elle refusa mais elle dit au gouverneur :

— Puisque vous voulez faire servir ces nègres à ma distraction, je ne vous demande qu'une chose, faites-leur grâce.

— Aoh ! dit le gouverneur. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas ça !

Et le gouverneur parla d'un tel ton que Sarah n'osa insister, de peur de nous créer quelque difficulté diplomatique.

Il fallut donc chercher autre chose. Tout à coup le gouverneur s'écria :

— Aoh ! j'avais une idée. Voulez-vous chasser l'alligator. C'est très amusant, en vérité.

Sarah qui a chassé le tigre au Bengale, et qui n'a jamais laissé un ours séjourner dans ses tiroirs, sauta de joie. Enfin, elle allait goûter un plaisir digne d'elle. Jour fut pris pour le lendemain ; à la première heure, toute la troupe de Sarah fit ses préparatifs, avec d'autant plus de fièvre qu'il s'agissait de débarrasser la contrée d'un vieil alligator, qui la désolait depuis dix ans et qui avait quelque vingtaines de meurtres sur la conscience.

À l'aube on partit. Maurice Bernhardt avait deux fusils ; chacun des artistes portait une carabine à douze coups. Le souffleur était muni d'un petit canon maxim. Quant à Coquelin, il se contentait de l'épée de Cyrano.

Sarah était sans armes.

On arriva aux marais où la bête était signalée. Des rabatteurs tapèrent sur des casseroles ; bientôt le monstre sortit des roseaux ; à la vue de la troupe hardie, il ouvrit une telle gueule, que Coquelin ne put s'empêcher de lui crier : — La ferme !

Une décharge générale partit au même instant, mais n'arracha au monstre qu'un sourire.

Alors Sarah s'avança seule vers la bête féroce, et arrivée à trois pas, se mit à déclamer la scène VI du deuxième acte de "l'Algion" :

Il y a sept boutons à l'habit bleu du roi !

Elle n'en était pas au dixième vers, que le monstre se roula à ses pieds, et, montrant les pleurs qui mouillaient ses yeux, murmurait :

— Vous voyez, c'est pas de larmes des crocodile.

Alors, Sarah lui passa un ruban au cou et l'emmena en laisse, disant : — J'en ferai cadeau à Sardou !

PAUL DOLIFUS.

## DONC...

Logique, mais profondément irrévérencieux :

— Une supposition : je me marie, je prends femme. Personne ne me dit rien, n'est-ce pas ? Je prends un pardessus : on m'arrête. Donc, une femme vaut moins qu'un paletot.

## RAISONNEMENT FÉMININ

Lui. — Maintenant que je gagne \$3,000 par an, tu parais moins heureuse que lorsque j'en faisais \$1,000.

Elle. — Oui, mais admetts donc qu'il était alors plus facile d'attacher les deux bouts que maintenant.

## LA RAISON

La tante. — Comme ta figure est sale, Freddy !

Freddy. — C'est parce qu'on n'a pas eu de visite chez nous depuis quelques jours.

## QUESTION NATURELLE

Le patron. — Je regrette d'avoir à vous remercier de vos services, mais voici un certificat où je vous donne comme un employé actif, habile et prévenant.

L'employé. — Mille remerciements, mais avec une pareille recommandation ne pourriez-vous pas me donner quelque emploi ?

## DEVINETTE

## TIT FOR TAT

Dans une discussion orageuse, Madame, fort en colère, s'adresse à son mari :

— Tiens, Jules, veux-tu que je dise ma pensée ?

— Dis-la, bobonne, dis-la.

— Eh bien ! tu n'es qu'un melon !

Le mari avec le plus grand calme :

— Et dire que tu es faite d'une de mes côtes !

## PRONOSTIC

Clara. — Je crains que Charles ne fasse pas un bien bon mari pour Emma.

Anny. — Qui te fait croire cela ?

Clara. — À leur retour de voyage de noce il avait encore de l'argent.



— Où est le bébé ?



I. — ELLE VOUDRAIT ENTRER AU COUVENT.

## Les Mystifications de DeWet

Un journaliste parisien, M. J. Carrère, qui a vu DeWet de près, raconte ce qui suit :

Ah ! ce Christian De Wet, comme il mérite d'être populaire sur le boulevard. C'est une fantaisie en action tout à fait digne d'être célébré par nos meilleurs ironistes parisiens.

Un matin, un des nombreux jours où on devait le prendre, lord Methuen, sûr de son coup, arriva devant un camp qui semblait endormi, et où seule, une sentinelle immobile veillait devant une grande tente, inévitablement celle du jeune général boer.

A pas de loup, l'armée s'avança, et l'avant-garde, après des efforts inouïs, arriva jusqu'aux premières tentes. Elles étaient vides !

— *By Jove !* que signifie !

Un peu plus hardiment, on envahit le camp, on saisit la sentinelle. Fatalité ! elle était en bois ! Seulement, elle portait "à la main" (c'est-à-dire "à la branche") une lettre sur laquelle on lut l'adresse de lord Methuen lui-même. Et cette lettre disait :

"Permettez-moi de vous laisser en dépôt ces vieilles tentes vides. J'ai pris, cette semaine, une cargaison de tentes neuves destinées à l'armée anglaise, et sur la perfection desquelles je vous fais mes compliments. Excusez-moi de ne vous avoir pas attendu, mais vous pourrez repasser ici dans deux ans.

"CHRISTIAN DE WET."

Les Anglais eurent le bon esprit de rire de cet aventure, et repartirent afin de s'emparer de Christian De Wet... le lendemain.

Mais le plus joli tour est celui qu'il a joué à lord Roberts lui-même.

DeWet, qui interrompait les trains à chaque moment, eut un jour l'idée, sur la ligne de Heidelberg, de couper les fils télégraphiques et de les rattacher à son propre système Morse.

Une dépêche tarda pas à lui arriver. Elle était du général Hunter et destinée à lord Roberts :

"Je tiens De Wet, disait le général Hunter. Envoyez-moi du renfort."

— Parfait ! pensa l'ami Christian.

Et, en homme poli, disireux de ne pas laisser ces hauts officiers sans nouvelles, il télégraphia à Hunter :

"Entendu, recevez renforts. — *Signé : ROBERTS.*"

Et à lord Roberts :

"Inutile d'envoyer renforts. De Wet est pris avec cinq mille hommes. — *Signée : HUNTER.*"

Ah ! la joie à Pretoria ! La dépêche y arriva trop tard pour qu'on pût l'annoncer au peuple, mais les officiers furent prévenus, et je laisse à penser leur vie ! Champagne, whisky, *God save the Queen*, toute la lyre ! Et l'on festoya fort avant dans la nuit.

Malheureusement, à l'aube, il fallut déchanter.

Une nouvelle dépêche arrive cette fois de Bloemfontein, demandant en hâte des secours à lord Roberts pour délivrer le général Hunter, en fort mauvaise posture. Ce gentleman de Christian De Wet avait amené lui-même les renforts demandés, la veille, par son adversaire. On ne saurait être plus prévenant. Seulement, ces renforts, au lieu de soutenir Hunter, avaient eu la mauvaise idée de l'attaquer. Ça, c'était sortir du programme !

Et voilà pourquoi la partie de colin-maillard continue !

Décidément, je commence à m'apercevoir que notre bon La Fontaine n'a pas tout vu. Il a bien écrit la fable le *Loup et l'Agneau*, mais il n'a pas prévu le cas où l'agneau serait récalcitrant.

Or, il récalcitre. Tout arrive, et il y a, parfois, du nouveau sous le soleil !

JEAN CARRÈRE.

### LES MOTS SONORES

*Le ministre (à son secrétaire).*—Est-ce que dans ces notes, pour mon prochain discours, je parle de l'"airain des horizons" ?

*Le secrétaire (après recherches).*—Non, M. le ministre.

*Le ministre.*—Il faut pourtant que je fourre cette expression quelque part. Elle n'est pas mal du tout.

### ENTRE ELLES

*Judith.*—Que penses-tu qu'il a fait quand je l'ai refusé ?

*Albina.*—Je ne sais pas trop. Néanmoins je le crois trop bien élevé pour penser qu'il s'est mis à danser ou à chanter.

### SCÈNES DE MÉNAGE

Zède est marié et sa femme possède un caractère effrayant.

Ce qui fait dire à ce pauvre Zède :

—Je n'ai vraiment pas de chance. On jurerait que j'ai épousé ma belle-mère.

### ENTRE ÉPOUX

*Elle.*—Il y a bien longtemps que nous ne sommes allés à Barbezieux voir maman.

*Lui.*—C'est la faute de la Compagnie qui n'organise jamais de trains de... déplaisir !

### IL AURAIT SON "PEDIGREE"

*Boff.*—On assure que le vieux Serrelapogne ignore sa valeur ?

*Toff.*—Pourquoi ne lit-il pas les journaux ?

### EN FACE DE L'OCCIDENTAL

*Maigrichon.*—Ah ! malheur ! ce qu'on empêcherait de pauvres diables de crever de faim avec ce que ces gens-là dépensent en indigestions !

# GAZETTE FEMININE



## CAUSETTE

Quelques savants cherchent à réaliser des produits très concentrés dont une cuillerée ou deux suffiraient à nous nourrir pour toute une journée ; ils supprimeraient, sans doute, peu à peu, des travaux et des soucis ; les cuisinières et les ménagères loueraient peut-être leur invention ; mais il nous faut cependant avouer que la table et tout ce qui s'y rattache est une source de grandes distractions et de réels plaisirs.

L'élégance de la table est une coquetterie et la ménagère qui s'en occupe relève la banalité de ses occupations, témoigne de ses goûts artistiques ; elle se montre, en même temps, sage, car elle sait bien que par là elle retiendra et charmera son mari, ses enfants, ses amis.

Cette élégance de la table se révèle par mille riens, par des soins minutieux, par des précautions menues, mais tous ces détails témoignent du désir de faire bien, d'obtenir un gracieux résultat.

Ce n'est pas la faim seule qu'il faut satisfaire en ses convives, c'est aussi leur goût du confort, leur amour de l'harmonie, leur besoin de joliesse.

Voici quelques bonnes recettes et quelques petites indications dans ce sens.

Voulez-vous offrir coquettement un ris de veau ?

Faites-le cuire au beurre, coupez-le en tranches bien nettes, disposez ces tranches autour d'un plat grand et plat ; au milieu, laissé libre, placez des fonds d'artichauts cuits, de même grandeur, dans chacun desquels vous placez une cuillerée de petits pois verts, cuits au beurre, de façon qu'ils remplissent la concavité du fond d'artichaut, sans déborder.

N'est-ce pas gentil comme entrée ?

Voici un entremets économique, au riz :

Le riz étant cuit, à graines rouleautées, c'est-à-dire peu cuit, disposez-le sur un plat plat, en un cordon large de 4 centimètres formant trois courbes ovales qui se touchent au centre du plat, et viennent s'élargir vers la circonférence ; au centre, sur la partie où les trois courbes se touchent, placez quelques cerises confites, rapprochées ; et sur le cordon de riz, de place en place, posez de petits losanges plats d'angélique, dont les pointes se dressent pour donner un peu plus de relief à l'ensemble.

Si vous avez à servir un rôti avec de la purée de pommes de terre, au lieu de mettre cette purée lourde et compacte, dans un plat spécial, prenez un grand plat peu profond ; au centre, disposez le rôti découpé en tranches, puis sur le bord une garniture de purée que vous obtiendrez en mettant votre purée liquide dans un entonnoir et en promenant votre

entonnoir au-dessus du bord du plat, en lui imprimant un mouvement sinueux.

La purée est ainsi disposée en une bordure à crans, fort jolie et fort appétissante.

Les tartes changent de forme, tout comme les jupes des élégantes, et maintenant on les fait carrées, d'un beau carré géométrique ; le rebord extérieur est très élevé.

Pour les servir on peut prendre un plat carré, à coins roulés ; pour que l'ensemble soit plus harmonieux, sur ce plat on pose un carré de soie rose, de même grandeur, mais posé en losange sur le premier ; la tarte se place au-dessus et en losange par rapport au papier.

N'oubliez pas que la tarte se sert comme entremets, c'est-à-dire avant le fromage, et qu'on la mange avec une fourchette et un couteau à entremets.

TANTE ELISABETH.

## BOUQUET DE PENSÉES

Qui mène les esprits, mène les corps.

De nature, les enfants sont révolutionnaires ; leurs jeux aussi.

La beauté de l'homme est dans son esprit, l'esprit de la femme dans sa beauté.

La beauté, c'est comme la vertu : quand elle ne progresse pas elle décline.

La politesse est un fonds qui ne coûte rien et qui rapporte beaucoup.

Notre vie est semblable à une chambre obscure : les images d'un autre monde s'y retracent d'autant plus vivement qu'elle est plus sombre.

Pour le parfait accord et pour le charme de l'amitié, il ne faut rien de trop. Il ne faut pas, surtout, être trop du même avis.

## PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3778. — Un modèle favori pour la sortie à cette saison. Il combine les devants projetés, le collet Aiglon, le dos dit postillon et la double manche. On peut aussi adopter dos et manches unis. L'original est en drap fin gris colombe avec devant, poignets complets ou sous-manches en panne en une nuance plus foncée ; mais on peut employer beaucoup d'autres matériaux au goût.

Matériaux : 2 verges, 44 pouces de largeur, pour taille moyenne.

Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesure de buste.

No 3778 — Jaquette Eton

No 3784 — Corsage-chemise



3778 to Jacket,  
32 to 40 in. bust.



3784 Shirt Waist,  
32 to 42 in. bust.

## MODES PARISIENNES



CHAPEAU EN TULLE blond froncé avec draperies et en biais de tulle. Roses pâles et velours marron.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

No 3784. — Celui-ci a son charme dans sa simplicité. Il est en lawn blanc avec revers tout plissé, tandis que le plastron, le collet et les poignets sont en dentelle. Cependant on peut se servir avec avantage de soie, lainage, cotonnade ou combiner la soie rayée avec le taffetas.

Matériaux : 3½ verges, 21 pouces de largeur, plus la garniture, pour taille moyenne.

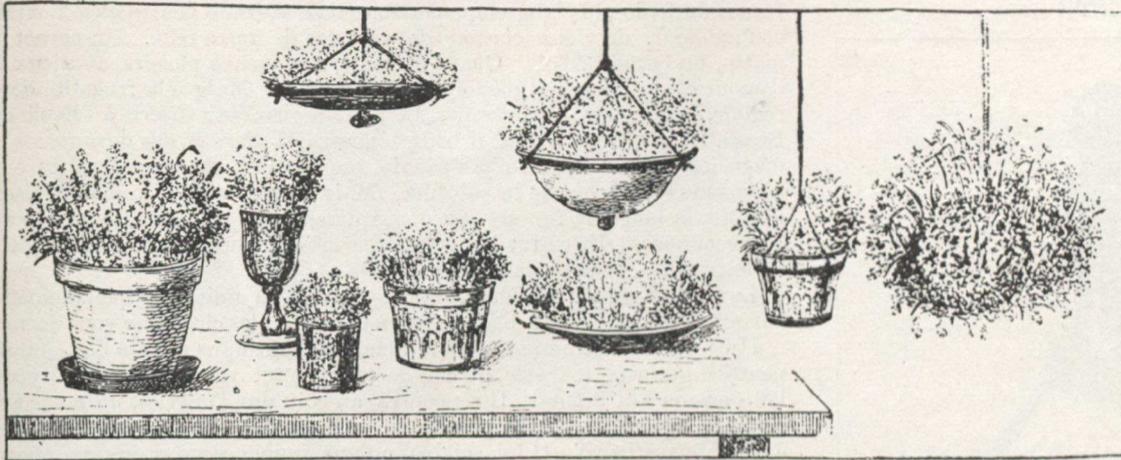
Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38, 40 et 42 pouces, mesure de buste.

### COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.



Vases communs garnis de mousse (non teinte mais très humide).

Suspension d'une éponge très ordinaire.

BLUETTE MÉDICALE

Les bains de propreté devraient être pris au moins une fois par semaine. L'heure en est indifférente. Un bon savonnage aidera à la dissolution des matières grasses qui encombrant l'épiderme et l'orifice des glandes cutanées. L'adjonction à l'eau du bain de cristaux de soude remplace le savon et simplifie l'opération. Si l'on veut chercher une action stimulante qui donne le coup de fouet à un organisme fatigué, il sera préférable d'ajouter au bain, une infusion de plantes aromatiques, thym, lavande, ou une certaine quantité d'eau de Cologne. Désire-t-on, au contraire, produire sur la peau, une action adoucissante, on choisira entre le bain d'amidon, le bain gélatineux, le bain de son. La durée du bain peut varier de 20 minutes à une heure environ.

TROIS RECETTES

HACHIS EN CHAUSSON.—Hacher fin des restes de viandes rôties ; faire une sauce piquante un peu liée et très relevée, y mettre la viande pour la chauffer seulement, mais sans la laisser bouillir, ce qui la ferait durcir. Faire autant de crêpes qu'il en faut pour servir ; garnir chaque crêpe d'une grande cuillerée de hachis sans l'étaler, saupoudrer de fromage râpé ; fermer les crêpes en forme de chaussons et les garder dans le four jusqu'au moment de les servir.

TACHE DE BOUT SUR LES VÊTEMENTS EN CAOUTCHOUC.—On les enlève avec de l'eau vinaigrée. Cela s'explique par le fait que la boue des villes est généralement alcaline et que le vinaigre neutralise l'alcali.

LES BIENFAITS DE L'OIGNON.—L'oignon cru est digestif et diurétique ; il aide même à la digestion pour les estomacs paresseux.

L'oignon cuit est adoucissant ; on en fait un sirop, des tisanes, pour les rhumes et les inflammations de poitrine.

Un oignon écrasé avec du sel et posé sur une brûlure récente empêche les cloches de se former.

Les cataplasmes d'oignons sont excellents pour faire aboutir les clous.

Le cœur d'un oignon cuit sous la cendre et posé sur une dent gâtée apaise la douleur.

Du coton trempé dans du jus d'oignons empêche les bruissements d'oreilles.

Dans les cas de coliques néphrétiques, du vin blanc dans lequel on a mis infuser des oignons est bon.

QUELQUES CONSEILS SUR LA TENUE

Une jeune personne m'écrit pour me demander quelques conseils sur le bon ton et la tenue, ce à quoi je m'empresse de satisfaire mon aimable correspondant.

Chez elle, même les jours où elle ne sort pas, une femme doit être parfaitement tenue. C'est un devoir envers son mari, ses enfants et tous ceux qui l'entourent. Ses cheveux doivent être coiffés. Sa figure, ses mains, ses dents, son linge d'une netteté parfaite. Cette excellente habitude augmente le respect de tout ce qui vit autour d'elle. C'est un assemblage de soin, de grâce, de fraîcheur ; toute fortune peut y atteindre et toute position doit s'y plier. Quand elle est sur la jeunesse, elle augmente ses charmes ; quand elle est dans sa maison, c'est la première de toutes les élégances, elle charme l'œil et réjouit l'esprit.

Une robe mal attachée ou à laquelle manque un bouton, des gants déchirés, des bottines mal entretenues, dénotent une femme désordonnée et mal élevée. Recevoir chez soi des visites et rester à demi-couchée sur une chaise longue ou un divan, si l'on n'est pas malade, est non seulement manquer de tenue, mais aussi aux égards qu'on doit toujours à ses visiteurs. La bonne tenue n'est pas le devoir des femmes seules : elle incombe également aux hommes ; en effet, c'est elle qui révèle, non seulement, l'homme comme il faut, mais aussi l'homme de mérite et l'on ne doit jamais avoir une bonne opinion de celui qui manquerait de tenue, fut-il même chez lui.

Un homme de bonne compagnie attend toujours qu'une femme lui offre la main avant de présenter la sienne, sachant bien que le contraire serait manquer de tenue.

Un homme qui parle à une femme dans la rue sans ôter son chapeau manque encore de tenue, au premier chef, et une de nos plus spirituelles mondaines, donna un jour une leçon là dessus à un homme très connu en notre ville.

Elle le rencontra et l'arrêta ayant à lui demander un renseignement.

Comme il conservait son chapeau sur la tête, elle lui dit vivement : "Mais ôtez donc votre chapeau ! les passants vont croire que vous parlez à une..."

CONCLUANT

La tante.—Je l'ai toujours dit que la bicyclette était la perte des femmes.

La nièce.—Allons, tante, qu'y a-t-il encore.

La tante.—J'ai lu l'été dernier qu'une femme des États avait parcouru quinze cents milles en bicyclette en moins de deux semaines. Eh bien, je te le demande, comment pouvait-elle être à sa maison et accomplir ses devoirs, et puis aller au loin comme cela

Les Mois, les Femmes et les Pierres Précieuses

MAI

C'est l'émeraude !...

L'émeraude préside à tous les sentiments éclatants, à toutes les vertus brillantes, à la joie, à la beauté, à l'immortalité. Elle donne le pouvoir de les acquérir à ceux qui en sont dépourvus, elle les augmente chez les autres et, en mai, elle ajoute à tous ses pouvoirs celui de faire aimer la personne qui la porte.

Tant de qualités ne pouvaient convenir qu'à un mois où la victoire du soleil s'affirme par les rires innombrables des fleurs, les chants incessants des oiseaux, les verdure qui envahissent tout.

L'émeraude est la pierre des épouses heureuses, des jeunes mères, plutôt que des jeunes filles et des fiancées. Elle participe au bonheur par excellence, celui des sentiments triomphants, des choses accomplies, des victoires et des apogées.

L'émeraude portée en mai assure l'accomplissement de tous les vœux ; elle est le bijou des familles heureuses, la pierre qui doit scintiller aux repas d'apparat, aux cérémonies, aux contrats. Elle est la pierre nuptiale par excellence.

Il y a deux sortes d'émeraudes également répandues, les Orientales ou Egyptiennes et les Occidentales ou Péruviennes.

La couleur ordinaire aux émeraudes est le vert, avec toutes ses dégradations. Il y a cependant des émeraudes bleues qui sont les Béryls, des émeraudes d'un vert très pâle qui sont les algues-marines.

Il faut choisir autant que possible une émeraude pure, c'est-à-dire diaphane, resplendissante et d'un vert naturel.

La pierre d'émeraude, pour celui ou celle qui la porte, c'est le triomphe assuré dans sa vie, autant que le mois de mai est le triomphe de l'année.

D'ARRANGEMENT

Madame.—J'aimerais bien magasiner un peu aujourd'hui.

Monsieur.—Mais je n'ai pas seulement un dollar sur moi.

Madame.—Oh ! quatre-vingt quelques cents feraient l'affaire.

CONFUSION

Mme Hauton.—Votre nouvelle servante paraît-elle aimer à rester longtemps dans une place ?

Mme Aristard.—Oui, dans le salon.

LES MÈRES FINANCIÈRES

La jeune fille.—Que me fait son argent ? Il est assez âgé pour être mon papa.

La mère.—Mais il ne l'est pas.

OH ! LES FEMMES...

Le mari.—Tu parais fort bien dans cette toilette, mais elle me coûte gros d'argent...

La femme.—Qu'importe l'argent quand il s'agit de te faire plaisir.

QUESTION NATURELLE

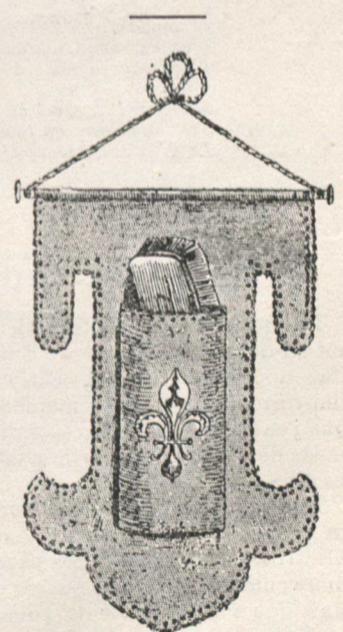
Madame.—Vous savez, Justine, n'essayez pas de me voler... Je sais ce que c'est...

Justine.—Madame a été cuisinière aussi ?

COMME LE DIAMANT

Le laitier.—Monsieur, comment trouvez-vous mon lait ?

L'autre.—Je dois reconnaître qu'il est de la plus belle eau.



PORTE-BROSSE POUR ANTICHAMBRE.—En drap rouge brique entièrement festonné en soie or, garni d'une fleur de lys brodée en soie or. Ce porte-brosse est monté sur un bâton rond avec cordelière en soie brique et or pour l'accrocher.

## POLITIQUE FÉMINISTE



Mlle Belluchon.—Faudrait des femmes comme nous à la tête du gouvernement ; vous verriez comme ça marcherait !

## LA VOITURE ENGLOUTIE

*Ce n'est qu'un pauvre coche avec son conducteur  
Qui gravit un moment la montagne éternelle :  
Des corneilles s'éploient du fond de la venelle  
Et de l'air somnoient le présage est menteur...*

*Mais là-haut l'objectif se découvre, enchanteur,  
Au postillon dont l'âme vibre ainsi qu'une aile !  
L'attelage et le char, à sa voix fraternelle,  
D'un même élan fougueux montent vers la hauteur ?*

*Et soudain, oh ! ce cri de l'homme qui s'hébéte !...  
L'essieu rompt, on entend comme un bruit de tempête,  
L'équipage a sombré dans le val frissonnant !*

*Malheur !... Quel est le doigt sinistre qui nous mène,  
Tout à l'heure on touchait aux cieux — et maintenant ?...  
Le Néant s'accroupit sur l'Espérance humaine.*

LUCIEN BARDES.

## LES COMMENCEMENTS

Presque tous les artistes qui, aujourd'hui, occupent le haut du pavé, ont eu des débuts pénibles. Entre dix-huit et vingt-cinq ans, il y a une étape terrible à franchir, celle où l'on cherche sa voie, où l'on se heurte à l'hostilité hargneuse des marchands, à l'indifférence des collectionneurs. Que j'en ai vu passer de ces sculpteurs, de ces peintres, pauvres papillons venus de loin, attirés par le phare éblouissant de Paris et qui s'y brûlaient les ailes !

Tenez, l'autre jour encore, l'un d'eux m'apportait ses confidences. C'est un garçon de cœur et de talent qui est en train de se faire un nom dans l'illustration des livres. Ses parents, petits artisans d'une ville de Bretagne, voulaient le retenir auprès d'eux et le plier à une profession manuelle. Mais une force secrète le poussait d'un autre côté. Il avait la passion innée des arts ; il se défendit tant et si bien qu'on le laissa partir pour la capitale. Il avait dix-sept ans. Son père lui remit cinq louis d'or, toutes ses économies, en lui faisant promettre de ne jamais, sous aucun prétexte, lui en redemander d'autres.

Notre adolescent prit le train, la joie dans l'âme, avec cette belle confiance et cette invincible foi de la jeunesse ; il loua un modeste logement au Quartier Latin et, comme il désirait que son unique billet de cent

francs durât le plus longtemps possible, il se serra le ventre et se nourrit, chaque jour, de deux cornets de pommes de terre frite. Un cornet le matin, un cornet le soir. Quant au reste, aux menus plaisirs, aux jeux de l'amour et du hasard, il n'en était pas question. Malgré la frugalité de ce régime, les jaunets s'épuisèrent. Le petit rapin s'était inscrit à l'École des Beaux-Arts. Entre temps, il badigeonnait des murs et des devantures de magasins, se disant qu'il n'y a pas de sots métiers et que la peinture en bâtiments est encore de la peinture. Mais bientôt arriva la morte-saison, le froid, la neige, la funeste gelée qui arrache le pinceau des mains des badigeonneurs. Et ce fut la détresse, la misère noire, au bout de laquelle on entrevoit, comme solution, le suicide.

Le pauvre garçon couchait dans les asiles de nuit, et, quelquefois, il battait la semelle sur les boulevards, à l'heure où les chrétiens vont dormir.

Un jour, il s'acheminait vers la Seine, roulant dans sa tête de sombres pensées, grelottant, transi, le col de son paletot relevé jusqu'aux yeux, l'estomac criant famine. Il rencontra, au coin des Tuileries, un monsieur, grave et décoré, dont la physionomie lui inspira confiance. Alors il obéit à un élan instinctif. Il lui sembla qu'une influence mystérieuse plaçait cet inconnu sur sa route. Il s'approcha de lui :

— Monsieur, dit-il, je vous en supplie, écoutez-moi ! Je suis un pauvre bougre d'artiste sans le sou, et je vais me fiche à l'eau. Je vous en conjure, laissez-moi vous raconter mon histoire !

L'autre, ému par cet accent tragique et devinant qu'il avait affaire à une vraie infortune, réconforta le malheureux, l'emmena dans un café, et, finalement, lui mit entre les mains un billet de cent francs. Un second billet !

M'ayant narré cette émouvante aventure, le jeune peintre ajouta :

— A partir de ce moment, je trouvai de l'ouvrage et je fus sauvé. Et je n'ai jamais su le nom de mon bienfaiteur. Mon Dieu ! que je voudrais donc le rencontrer ! Je le reconnaîtrais entre mille !

LE BONHOMME CHRYSALE.

## RÉCIT DE PÊCHE

A.—Et vous dites que cette truite-là pesait dix livres ?

B.—Oui, c'était la plus grosse que j'eusse jamais encore vue.

A.—Et elle vous a échappé ?

B.—Oui.

A.—Vous feriez serment là dessus ?

B.—Je ne ferai pas de serment... j'ai assez juré quand je l'ai perdue.

## SON SYSTÈME

*Le juge.*—Le système du défalcaire me paraît avoir été d'une grande simplicité.

*Le banquier (avec un soupir).*—Il a tout simplement pris l'argent.

## EXCELLENT MÉNAGE

—Oui, les Huntel, aussitôt leur mariage, ont fait un arrangement... Ils ont convenu que, chaque fois que l'un d'eux se fâcherait, l'autre garderait le silence.

—Ça leur a réussi ?

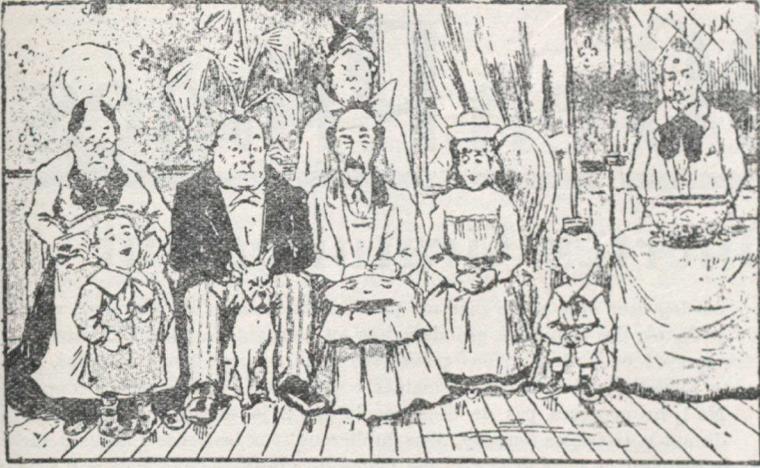
—Oui, il y a vingt ans que le mari ne dit pas un mot !...

## DEVINETTE



— Où est la reine ?

## MON PREMIER ESSAI DE PHOTOGRAPHIE



— J'ai fait poser toute la famille de mon concierge ; mais il paraît que les gens ont bougé et que j'ai trop laissé baigner la plaque...

## PORTRAITS DE FAMILLE

Raoul Dublanc était peintre : tout le monde ne peut pas être député.

Il était encore jeune et se croyait aisément sur le chemin de la gloire. Ses confrères, malgré le désir qu'ils eussent de le dénigrer comme il est de tradition dans la carrière artistique, lui trouvaient quelque talent. Raoul Dublanc avait remarqué qu'il était plus facile d'arriver en se spécialisant, et tous ses efforts tendaient à ne faire que les mêmes tableaux. Sa vocation le poussait vers les animaux et sa renommée d'animalier commençait à grandir.

Il partageait son temps entre le Jardin des Plantes, où il pouvait étudier à loisir et gratis ses modèles, et les endroits où la jeunesse s'amuse quand elle a fini de travailler... et même avant.

Comme tous les artistes, il avait quelques menus défauts inhérents à la profession : il n'aimait point s'abîmer trop longtemps devant son chevalet et professait une large indifférence pour ses dettes.

A part ces vétilles, dont il s'excusait avec complaisance, c'était un charmant et brave garçon.

Un matin, on frappe à sa porte. Raoul, naturellement, est encore couché. De son lit, il s'informe de l'intrus qui vient ainsi l'arracher aux douceurs du sommeil :

— Qui est là ?

Une voix grasse et bien timbrée lui répond :

— C'est moi, Landouillard !

Landouillard !... Landouillard, son restaurateur !... Qu'est-ce qui lui prend de venir ainsi le visiter à une heure aussi matinale ?... Il a bien envie de l'envoyer promener, mais il se rappelle à propos que la reconnaissance lui fait un devoir et la raison une obligation de recevoir celui qui le nourrit depuis si longtemps... à l'œil.

Raoul se lève, passe précipitamment son pantalon et ses pantoufles et va ouvrir. Mais il retient un cri de surprise, car derrière M. Landouillard, il vient d'apercevoir Mme Landouillard, épouse d'icelui, tout de bleu habillée et coiffée d'un grand chapeau aux plumes aussi cascadeuses que multicolores.

Il fait entrer.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir et l'honneur de votre visite ? demanda Raoul avec un sourire qu'il fait tout son possible pour rendre aimable.

— Voilà, dit le restaurateur en s'asseyant sur un canapé qui geint sous son poids... Voilà... Monsieur Dublanc, ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous me devez deux mille cinq cents francs.

— Comme l'argent file ! constata avec un gros soupir le jeune peintre.

— ... Alors, j'ai pensé que nous pourrions nous arranger...

— Certainement !... Certainement !... Vous savez qu'avec moi il y a toujours moyen !...

— Et je viens vous demander de faire le portrait de Mme Landouillard, ma femme.

— Le portrait de Mme Landouillard !

— Oui... Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?

— Mais... je suis animalier !

— Je croyais que vous étiez peintre ?...

— Je suis peintre animalier !

— Alors ?... Je ne comprends pas...

— C'est-à-dire que je ne fais que des animaux.

— Allons donc !... Quand on fabrique des animaux, on peut bien peindre des gens !

Raoul contempla Mme Landouillard un instant et constata ce que la remarque du restaurateur avait de judicieux. Il se dit aussi, bien que cela le forçât à sortir de ses attributions ordinaires, que c'était un moyen de s'acquitter rapidement et entièrement.

— Eh bien, acquiesça-t-il, c'est entendu !

— Dites que je ne suis pas un bon garçon ! s'écria M. Landouillard, je vous fais faire un portrait pour deux mille cinq cents francs.

— Ce sont mes prix.

— Oui... mais, à moi, qui vous ai fait crédit pendant si longtemps... Vous allez bien m'accorder une petite concession ?

— Quelle concession ?

— Vous pouvez bien me tirer mon portrait...

— Hein ?...

— ... et celui de mon petit garçon par-dessus le marché ?

Raoul Dublanc en resta stupide.

— Toute la famille, alors ? balbutia-t-il atterré.

— Voyons, expliqua le restaurateur, quand il y en a pour un, il y en a pour trois...

— Mais c'est impossible, protesta le peintre.

— Quelle plaisanterie !... Vous n'userez pas beaucoup de couleur de plus.

— Il ne s'agit pas de cela...

— Et puis, vous pourrez les mettre au Salon, ça vous fera de la réclame.

— Non, non... vous dis-je !

— Enfin, c'est à prendre ou à laisser !... Si vous ne voulez pas, je remets votre créance entre les mains d'un homme d'affaires.

Le pauvre artiste dut en passer par où voulait son marchand de nourriture.

— Puisqu'il le faut ! soupira-t-il.

— Je savais bien que nous nous entendrions ! triompha Mme Landouillard.

— Quand voudrez-vous poser ?

— Tout de suite !

— Non, il faut que j'aille au Muséum.

Ils convinrent d'un jour prochain.

Raoul Dublanc ne revenait pas de cette aventure, mais il jura de se venger.

Quand le portrait de Mme Landouillard fut fini, son noble époux vint poser à son tour, puis, quand les traits de celui-ci furent définitivement fixés sur la toile, le petit Landouillard dut servir de modèle pour passer à la postérité.

Cependant Raoul ne négligeait pas son œuvre principale et il se rendait aussi souvent que le permettait son courage au Jardin des Plantes où il préparait son tableau à sensation pour le Salon.

Quand ses toiles furent prêtes, il les envoya chez l'encadreur afin qu'elles parussent décernées devant le jury de peinture. Celui-ci les accepta sans hésitation et l'on n'attendit plus que le jour du vernissage.

M. Landouillard n'en dormait pas et il fit des pieds et des mains pour avoir une carte donnant le droit d'entrée le jour de la cérémonie précédant l'ouverture du Salon.

Avec anxiété, dès le matin, il se rendit au Champ-de-Mars, en compagnie de sa femme, et se mêla à la foule élégante et compacte. Bousculant les uns, marchant sur le pied des autres, se renseignant auprès des gardiens, il finit par arriver devant les œuvres de Raoul Dublanc parmi lesquelles, de loin, il se reconnut, à côté d'un autre tableau où des singes gambadaient sur des branches d'arbre.

Il se contemplant avec satisfaction, entre sa femme et son fils, au fond du beau cadre doré, lorsque soudain, il poussa un cri de colère. En se penchant pour voir ce qui était écrit sur le carton du cadre, il venait de lire :

*Une famille de chimpanzés.*

Tandis que l'autre tableau portait, sous la théorie des singes, cette indication :

*La famille Landouillard.*

Raoul Dublanc s'était vengé.

EDMOND CHAR.

## REMINISCENCES

*L'éditeur.*— Oh, monsieur, tout n'est pas rose dans l'imprimerie ; les affaires n'ont pas toujours bien marché ! Il fut un temps où nous ne nous nourrissions que de nos coquilles... !

## PAS LA SEULE

Mme Ixe veut toujours paraître jeune.

Réflexion de son mari :

— Je ne connais rien de plus entêté que les femmes !... Tenez, la mienne, par exemple, j'ai eu toutes les peines du monde à la faire entrer dans la trentaine, et maintenant elle ne veut plus en sortir !... C'est exaspérant !

MON PREMIER ESSAI DE PHOTOGRAPHIE — (Suite et fin)



... Voilà l'épreuve que j'ai obtenue.

PETITES STATISTIQUES

—Nous les trouvons dans un journal parisien et donnons les plus curieuses.

—On importe chaque année en Chine neuf millions de nids d'hirondelles pour faire de la soupe : il faut 50 nids pour faire une livre et celle-ci vaut \$100.

—C'est en France que le charbon revient le plus cher au sortir de la mine ; après vient la Belgique, puis les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Autriche et enfin l'Allemagne.

—Il y a 1,263 évêques catholiques.  
—Le gouvernement anglais commande à 21 % de la population du globe : le gouvernement russe à 9 % ; le gouvernement français à 6 %.

—La marine militaire française compte 429 navires ; la marine anglaise, 486 ; la marine russe, 306.

—On connaît 798 espèces de roses ; 448 de chrysanthèmes.

—Sur les 196,500,000 musulmans du monde, 28,000,000 seulement vivent en Turquie.

\*\*\*  
Dans le monde, souviens-toi d'avoir le mépris silencieux.

PRENONS-Y GARDE

Les rhumes négligés fatiguent et épuisent par leurs quintes, si l'on n'a pas recours au Baume Rhumal. 46

\*\*\*  
Pitanchard, un peu allumé, narre un accident de voiture dont il a été témoin :

—En voyant le cheval monter sur le trottoir, je n'ai eu que le temps de "rentrer" chez le marchand de vin.

—Il faut dire "entrer", papa, rectifie son rejeton, titulaire du certificat d'étude ; on ne dit "rentrer" que lorsqu'on revient au lieu d'où l'on était sorti.

—Et bien, petit serin, triomphe Pitanchard... puisque je sortais de chez un autre !

QUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

GRATIS.



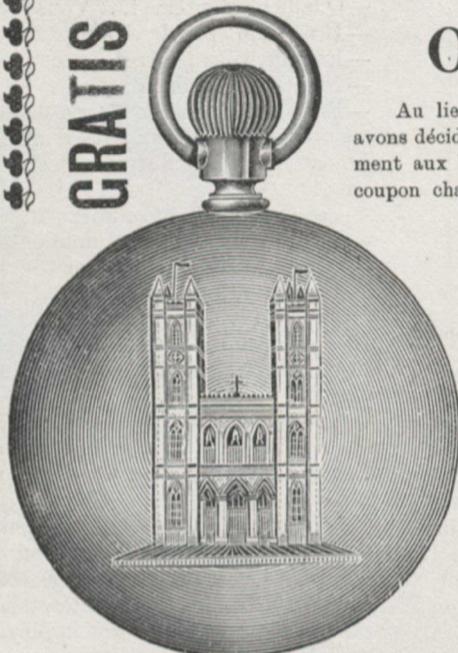
**\$10,000 de Valeurs données Gratuitement**  
Dames et Fillettes demandées pour introduire notre plus nouveau fac-simile des Portraits artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc., ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et à toute personne en vendant 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes, dont quelques-unes sont représentées ci-dessus. 36 Primes Précieuses, au Choix. Ne tardez pas à nous envoyer vos nom et adresse, et nous vous enverrons un paquet de ces portraits et notre catalogue complet, illustré, de primes. Venez les portraits, renvoyez l'argent et votre prime vous sera envoyée **ABSOLUMENT GRATIS**. Nous re prenons tous les portraits non vendus. L'offre est véritable et ne sera faite que pendant un délai très court.  
ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO., Dept. 7 Toronto.

GRATIS BAGUE OPALE

Fait dans solid gold alloy ornée de 3 belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel, donnée pour la vente de seulement 10 boutons ornés de magnifiques photographies du roi Edouard VII. et de la reine Alexandra à 10c. chacun. Ces boutons se font d'une véritable photographie de notre nouveau roi et de notre nouvelle reine, entourée d'un cercle argenté et fixée sur une magnifique rosette en celluloid de couleur. Elles se vendent comme des pains chauds. Ecrivez pour avoir les boutons. Venez les, renvoyez l'argent, et nous enverrons cette superbe bague opale dans une jolie boîte doublée en peluche tous frais payés. **THE PRIZE CO., BOITE 648, TORONTO.**

# \$3,000 en Primes

GRATIS



La montre Notre-Dame est une belle montre, mouvements très bien enjolivés, l'Eglise Notre-Dame en or solide sur le couvercle ; 250 de ces montres sont offertes comme primes ; ces montres ne peuvent pas être achetées, dans n'importe quel magasin au Canada, pour moins de \$12.00 chacune.

## Offertes Gratuitement

Au lieu de dépenser cinq mille piastres pour annoncer dans les journaux, nous avons décidé de donner des primes de grande valeur au montant de \$3,000 00, directement aux lecteurs de ce journal. Nous publierons trois coupons dans ce journal, un coupon chaque semaine, pendant trois semaines consécutives ; conservez ce coupon No 1, ne manquez pas de découper le No 2, la semaine prochaine, et, durant la troisième semaine, nous publierons tous les renseignements sur la manière de vous procurer une prime de grande valeur avec vos coupons ; **TOUS CEUX** qui conserveront les trois coupons obtiendront une prime ; ces primes consistent en montres, bagues et des centaines d'autres articles de grande valeur ; c'est la seule chance que vous aurez d'obtenir une prime ; il faut que vous conservez les trois coupons, 1, 2 et 3. Ne manquez pas de découper le coupon No 2 de ce journal, la semaine prochaine.



Coupon de Prime Gratuite  
**No 1.**

Conservez ce coupon.  
Ne manquez pas de découper celui de la semaine prochaine.

Nos montres en alliage d'or garanties pour dix ans ne peuvent pas être distinguées de celles en or solide ; les mouvements sont très bien enjolivés et elles sont garanties pour 5 ans. Nous en offrons, gratuitement, 500 comme primes pour nos coupons ; grandeurs pour dames et messieurs ; mentionnez si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez avoir.



2,000 magnifiques épingles à cravates ornées de perles offertes gratuitement comme primes pour nos coupons ; conservez vos coupons jusqu'à ce que vous ayez les Nos 1, 2 et 3 ; prix de chaque épinglette ornée de perles, \$1.00.

500 de nos célèbres montres Yankee offertes gratuitement pour nos coupons de primes ; grandeurs pour dames ou messieurs ; chaque montre est garantie pour un an. 500 offertes gratuitement.

### Directions pour Obtenir des Primes

Découpez le coupon No 1, conservez-le ; la semaine prochaine, découpez le No 2 et conservez-le ; la semaine suivante nous publierons le No 3 et nous vous dirons comment vous pouvez obtenir une de nos primes . . . **GRATUITEMENT.**

**Dr DeVERE MEDICINE CO.,**  
MONTREAL, Canada.

**NOTRE FAMEUSE MONTRE**

VALEUR MERVEILLEUSE

D'UNE PIASTRE

MOUVEMENTS GARANTIE POUR UN AN BIEN CONSTRUITE SUR TOUT RAPPORTS.

**GRATIS**  
Gagnez cette Autoharpe douce par la vente de seulement 3 douzaines de Photographies Cabinet très belles finies de Sa Sainteté Leon XIII. à 10c. chacune. Elles se vendent comme des pains chauds. L'Autoharpe est un instrument le plus populaire. Quelqu'un peut la jouer bien. Le son qu'elle possède égale celui du meilleur piano et pour accompagner les personnes qui chantent il n'est pas surpassé. Ecrivez pour les photographies. Venez les, renvoyez l'argent, et nous enverrons votre Autoharpe complète avec des pics, porte musique, guide de 16 morceaux de choix populaires tous frais payés. Photo Art Co., Boite 636, Toronto.

**GRATIS** Dames demandées pour peaux garnis, modèle parisien. Ces chapeaux sont garnis de feuillage, de fleurs et de crépeline de soie, et sont à la mode de ce printemps. Nous en donnons un nombre limité pour annoncer nos nouvelles lignes d'épingles en or romain, ornées de bijoux. Envoyez-nous simplement votre nom et votre adresse et nous vous enverrons deux douzaines d'épingles se vendant à 10c. chacune. Remettez-nous l'argent et nous vous donnerons un de ces charmants chapeaux garnis, bien emballés dans une boîte, pour la simple vente de deux douzaines d'épingles. Tout ce que nous vous demandons c'est que vous les montriez à vos amies. Ecrivez immédiatement et soyez la première de votre localité à le faire. **The Millinery Supply Co., 75 Yonge St. Dept. 12, Toronto, Canada.**

**OR SOLID**  
Bague ornée d'une rose 1 Tourquoise ou grenat et 2 Perles donnée pour la vente de seulement 15 Photographies Cabinet (5 x 7 pouces) très belles finies de Sa Sainteté Leon XIII. à 10c. chacune. Tout le monde en aimerait une. Elles se vendent comme des pains chauds. Ecrivez pour les photographies. Venez les, renvoyez l'argent et nous enverrons tous frais payés, cette Bague en or solid ornée de reals pierres. **PHOTO ART CO., Boite 639, TORONTO.**

**VOTRE FIGURE SUR UN BOUTON** Envoyez un portrait avec un bouton à épingler élégamment fini et notre catalogue illustré. Agents demandés. PHOTO JEWELRY MFG Co., Toronto.



Montre Régio par La Queuo. **Gratuite**

Pour introduire les Pilules Roses de Fer Tonique pour enrichir le sang, pour les personnes pâles, la faiblesse chez les femmes, les maladies de foie et des rognons, la nervosité, la débilité générale, une montre en or et 24 k pour dames ou messieurs, magnifiquement gravée, tenant bien le temps. Les Pilules coûtent 80c. la boîte, \$3.60 pour 8 boîtes. Envoyez ce montant et vous recevrez 8 boîtes et la montre, ou écrivez pour particularités. C'est une offre de bonne foi. **The Dr. Weston Pill Co., 246 rue Yonge, Toronto, Ont.**

**Justement ce qu'il vous Faut**

100 FOIS la Force Lumineuse d'une chandelle pour 1 cent par soir.

Demandez les détails, **SUNLIGHT GAS LAMP CO., LACHINE, P. Q.**

**Pilules de Fer pour le Sang** DE COVENTON.

Un infailible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang.

**PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.**

**C. J. COVERTON & CO.,** Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

**Jeunes** Devraient savoir comment **PRENDRE SOIN** d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.

**Epouses**

The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

**SUITES D'UN RHUME**

soit de cerveau, soit de la poitrine, soit le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau.

**KOLDSTOP**

est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures.

**Prix, 25 cts.**

KOLDSTOP: 25 cts la boîte par la poste, de la "Koldstop Chemical, Montréal."

**Employez-vous une Veilleuse ?**

La petite veilleuse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**

8 RUE ST-LAURENT.

**GRATIS**

Chaîne de Dame en Gold Alloy Fuir, de 48 pouces, patron fashionable queue de renard, égal en apparence et en durée à une chaîne, en or pur, donnée aux personnes qui vendront seulement qu'une douzaine de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne.

**Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.**

**GRATIS ALBUM**

Donné pour la vente de seulement 2 douzaines de gros paquets de graines de pois de Semateur à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes de tous les couleurs. Ce magnifique album en-quitto est relié en cellulose Renaissance avec dos en peluche de soie et dessus très bien décoré de jolis dessins floraux, avec titre en or, bordure en or et agrafes à ressort en or. Il gardera une grande assortment de photographies cabinet et panel. Ecrivez pour avoir les graines. Vendez-les, renvoyez l'argent et vous recevrez ce joli album, tous frais payés. **The Prize Seed Co., Boite 645, Toronto**

**UN FACTEUR MODERNE**

—L'unique aubergiste du village de Brattendorf, en Thuringe, est en même temps chargé du service des postes de la localité. Quand il ne peut quitter son auberge pour aller échanger à la gare les sacs de lettres, il y envoie son chien. Le chien sait parfaitement devant quel point du quai s'arrêtera le wagon-poste, et s'est là qu'il s'assied, tenant gravement dans sa gueule le sac de lettres expédiées de la localité. Le train arrive; l'employé des postes descend rapidement, prend le sac et le remplace par celui des lettres de Brattendorf. Alors le chien revient vite au logis avec sa précieuse charge.

Entre Gascon et Provençal:

—Eh bien! j'ai connu un manchot qui jouait du piano avec une main et deux pieds!

—Moi, j'ai un oncle invalide... eh bien il joue de la flûte sur sa jambe de bois.

Une dame d'une rotondité extraordinaire s'arrête devant le kiosque de la place du Grand-Marché pour lire les illustrés. Un gavroche regarde la grosse dame et tourne autour avec curiosité.

—Dites donc, galopin, dit la femme colosse d'un air méprisant, quand vous aurez fini de faire le tour du monde!

La marraine de Lili lui fait cadeau d'un gros chat monté sur roulettes.

—Impossible, dit Lili, je ne puis accepter ce cadeau.

—Pourquoi cela?

—Mon parrain m'a donné des petits oiseaux.

Un patron pâtissier a fait mander le père d'un de ses apprentis surpris plusieurs fois en flagrant délit de gourmandise.

—Je suis très mécontent de votre garçon, lui dit-il.

—Il ne mord pas à la besogne?

—Il y mord trop, au contraire!

**LA VOLAILLE EN CONSERVES**

Au nombre des industries canadiennes en plein développement, il y a le commerce transatlantique des volailles. Ce commerce a déjà pris des proportions considérables et il n'existe aucune raison apparente pour que ce développement ne continue pas. Ce commerce en est un qui n'entraîne aucun changement radical dans les opérations agricoles parce que c'est à l'agriculture que nous devons nous adresser pour une grande partie des volailles dont on a besoin. L'élevage des volailles peut se faire en même temps que les autres travaux de la ferme, en ne gênant que peu — peut-être pas du tout — le travail général. C'est surtout le cas aujourd'hui où nous voyons cette industrie placée sur une base plus stable quant aux facilités de commerce de l'autre côté de l'Atlantique.

La "Canadian Dressed Poultry Co" a été formée pour faciliter ce qui se rapporte au commerce dans un nouveau champ d'industrie. Cette compagnie est en mesure de tenir les éleveurs au courant des exigences du marché anglais, de fournir des renseignements sur l'alimentation et les soins appropriés à donner aux volailles et de placer pratiquement un marché à la portée de l'éleveur. Le tarif américain a privé le producteur canadien des marchés de New-York et de Boston, mais le désavantage est pratiquement effacé maintenant que le marché anglais est tout grand ouvert.

Un point très important, un point sur lequel nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs, c'est qu'il n'y a aucun risque de monopole qui puisse provenir de la "Canadian Dressed Poultry Co.". Chacun peut devenir actionnaire. Les conditions en vertu desquelles on peut devenir actionnaires sont clairement expliquées dans l'annonce. Cultivateurs et éleveurs de volailles, profitez de l'abaine.

**ORNAMENTAL HAIR**

**PALMER'S**

1745 NOTRE DAME ST. MONTREAL

**Voyez les Nouvelles Idées de Palmer** en fait de...

**PERRUQUES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS**

Un assortiment énorme de Bandes en Cheveux d'un Gris Naturel et nuances rares. ELEGANTS SALONS POUR DAMES. Artistes Experts.

**PALMER & SON,** 1745 Rue Notre-Dame.

**Asthme et Enrouement Disparus**

Par l'Emploi Rationnel du

**VIN MORIN**

"CRESO-PHATES"

**Monsieur Germain Masse**

DE ST-APPOLINAIRE

Raconte les Merveilles de cette Préparation sans Rivale

"J'ai souffert d'Asthme et d'Enrouement pendant plusieurs années. Je fis ce que je pus pour éliminer ces maux, mais inutilement. J'ai cru souvent d'étouffer pendant certaines attaques qui survenaient soudainement. Quoique découragé par le peu de succès obtenu des divers traitements suivis, je résolus néanmoins d'essayer le VIN MORIN "CRESO-PHATES" sur le conseil d'un ami dévoué. La première bouteille me fit peu de bien; mais la deuxième ranima mon courage et après quelque temps d'emploi de cette magnifique préparation, je vis disparaître sans retour l'Asthme et l'Enrouement dont je souffrais depuis si longtemps.

"Je me suis bien porté depuis, n'ayant eu aucune attaque d'Asthme, non plus d'Enrouement.

"Je bénis cette médecine remarquable et la proclame supérieure à toutes les autres de même nature.

"Que les personnes prises de quelques maladies de la gorge ou des poumons, l'essaient courageusement, elles seront étonnées de ses merveilleux effets.

"G. MASSE."

**LA VELOUTINE** Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth

**HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.**

MEDAILLE D'OR, Exposition Universelle, PARIS 1900

**CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.**

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

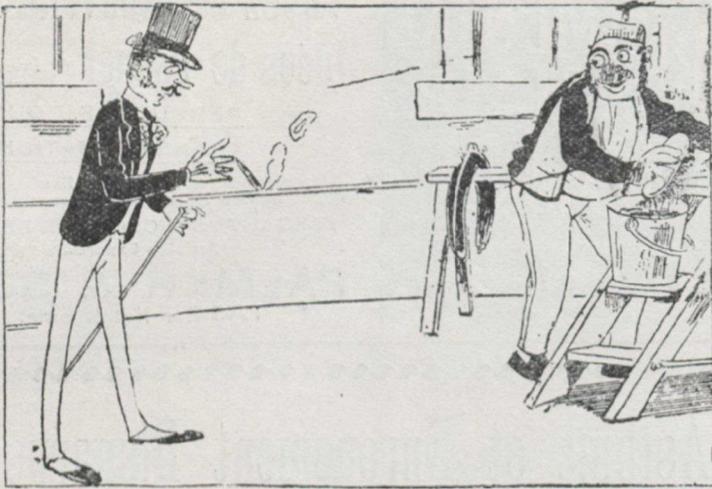
**GRATIS**

Nous donnerons ce magnifique Violon, modèle Stradivarius, grandeur ordinaire, complet avec cordes et archet, aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines d'Épingles à 10c. chaque. Ces épingles, finies en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, sont de vraies petites beautés. Nos agents trouvent que c'est l'article le plus facile à vendre qu'ils aient jamais essayé. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre Violon vous sera expédié par express, franco. **La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto.**

**GRATIS GRAPHOPHONE**

Offert gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines de boutons ornés de magnifiques photographies du roi Edouard VII. et de la reine Alexandra à 10c. chacun. Ces boutons sont quelque chose de nouveau. Ils sont faits d'une véritable photographie de notre nouveau roi et de notre nouvelle reine, entourée d'un cercle argenté et fixée sur une magnifique rosette de couleur. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Columbia Phonograph Co., de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants: Un discours "Song of Sixpence"; Solo de Piccolo, "Mocking Bird"; imitation du chant du rouge gorge, cris du crapaud, des dindes, poulets, autruches, etc.; et un Solo de Cornet, "Dixie Land." Ecrivez pour avoir les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce Graphophone avec instructions complètes, tous frais payés. **THE PRIZE CO., Boite 608, TORONTO.**

## TROP DE PRÉVENANCES



I.

## Un Enterrement en Galicie

Le soir à l'hôtel, dans la conversation générale, j'apprenais la célébration pour le lendemain des obsèques d'un riche marchand de la localité. Cette cérémonie devant se célébrer d'après le rite grec, je n'eus garde d'éviter le spectacle d'un événement aussi intéressant, comme vous allez en juger.

Dès neuf heures du matin, je me trouvais à la maison mortuaire, déjà envahie par les parents et les amis. Le corps du défunt, exposé dans la salle principale, était étendu dans une bière noire, son visage était découvert. Deux popes, coiffés de la toque de soie noire et revêtus de dalmatiques blanches à ornements d'argent, récitaient, un cierge à la main, les psaumes des trépassés ; tout autour de la pièce de jeunes sapins sauvages drapaient leur verte ramée tout en répandant leur âpre parfum montagnard. Quelques pleureuses, couvertes de longs voiles blancs, sanglotaient automatiquement, et comme en mesure. Les assistants, défilant silencieusement devant le cadavre, jetaient l'eau bénite et déposaient leur offrande pour les pauvres sur un plat d'argent placé sur un escabeau aux pieds du mort. Le lugubre-défilé était à peine terminé que brusquement la demi-obscurité de la salle fit place à la plus brillante lumière produite par les nombreux cierges que portait le clergé.

Entonnant leurs chants funèbres, les popes revêtus de dalmatiques, de velours noir ou violet, rehaussées d'or et d'argent, la tête coiffée de la mitre de grande cérémonie, défilaient à leur tour lentement devant la bière et d'un geste large bénissaient à tour de rôle le défunt. Une trentaine d'enfants de chœur, tous munis de cierges, qui d'encensoirs, suivaient en psalmodiant les répons des psaumes sacrés. La scène ne manquait pas d'une certaine grandeur, les popes avec leurs longues barbes, imposants, majestueux, la voix large, grave et bien timbrée, chantaient leurs cantiques sur un air étrange et qui me semblait bien plus vibrant d'émotion que les chants liturgiques de l'Eglise romaine. Était-ce la nouveauté de la scène ? Je l'ignore, toujours est-il que je rapportai de cette levée de corps une impression beaucoup plus touchante et plus émue que celle des autres cérémonies des différents cultes auxquelles j'avais assisté.

Après la bénédiction, la bière, soulevée par les employés funéraires, fut portée devant la maison, placée sur une civière noire et portée à bras. Le cortège se mit en marche, précédé du clergé. Derrière le cercueil, des parents en portaient le couvercle ; d'autres, immédiatement après, suivaient, portant le pain béni que l'on mange après la cérémonie en l'honneur du défunt.

D'autres popes suivaient en chantant et tenant des bannières enrichies de broderies noires et violettes. Les assistants venaient ensuite, encadrés dans une file de pleureuses criant et hurlant sans la moindre conviction.

Avant d'arriver à l'église, le cercueil fut déposé sur le sol et tous les parents et amis, à tour de rôle, s'avancèrent et, un genou à terre, déposèrent un baiser sur le front glacé du défunt, lui demandant pardon des peines qu'ils avaient pu lui causer durant sa vie.

La cérémonie religieuse, fort courte, terminée, le cortège reprit sa route vers le cimetière. Je ne l'y suivis pas, préférant, comme la majeure partie de la population, attendre son retour devant la maison mortuaire, quelques gens de police maintenant en un large cercle un espace suffisant pour ne pas gêner les mouvements qui allaient se produire. Les premiers rangs de cette foule étaient uniquement composés de gens du peuple plus ou

moins dépenaillés et loqueteux ; beaucoup d'enfants, vautreés dans les boues de la rue, s'étaient intercalés piaillant dans les intervalles des groupes. Une odeur âcre de populace malsaine se dégageait de ce fouillis misérable. Enfin, au tournant de la rue, apparaissait le clergé de retour de l'enterrement. Des cris assourdissants l'accueillirent pendant que, sur un seul rang en avant de la foule, il se plaçait gravement. Armés, qui d'une croix, qui d'une bannière, qui d'un cierge, les popes avec ensemble s'inclinèrent profondément devant la famille qui pénétrait dans la maison du défunt.

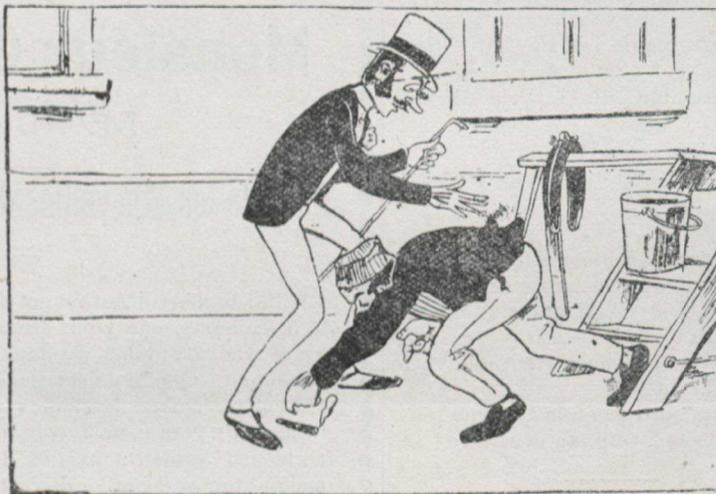
Sur un balcon véranda situé à hauteur du rez-de-chaussée, des tables étaient disposées, recouvertes de pains, de gâteaux de miel et de froment, d'œufs durs et de cruchons de bière. Sur d'autres tables, des paquets de foulards multicolores en coton et en toiles imprimées s'étagaient en hautes piles...

Un silence relatif s'étendit sur la place à l'apparition des proches parents ; puis, après quelques paroles prononcées par l'un d'eux, les popes s'avancèrent ensemble devant le balcon où, d'abord, avec assez d'ordre, ils reçurent, des mains des parents, les verres de rafraîchissements.

Mais, à ce moment, la foule, mal contenue par les agents, se rua vers la maison pour recevoir les monnaies d'offrande et sa part de butin. Ce fut alors une cohue des plus comiques et des plus échevelées que l'on puisse imaginer : les hommes, les femmes, les enfants, les popes surtout, dans un brouhaha indescriptible, poussaient des cris, des hurlements, de douleur ou de joie, tout en s'arrachant des mains qui une pièce de monnaie, qui un gâteau, qui un lambeau d'étoffe bientôt réduit en loques. A mesure que se faisait la distribution, celle-ci était des mains de la donatrice arrachée avec rage par vingt bras. Mais le plus étourdissant spectacle m'était donné par les popes : ceux-ci, à coups de cierges, de croix ou d'encensoirs, se mordaient et s'égratignaient au milieu des pires jurons, se mêlant à la foule qui se disputait, avec rage, les superbes et brillants foulards jetés à pleins paquets ; ils traînaient dans la boue leurs dalmatiques et leurs ornements sacrés, confondus avec les cottes en lambeaux des femmes enlacées l'une à l'autre, et défendant de la dent et de la poigne leur bien vigoureusement acquis.

La lutte fut ardente. Vers midi, des groupes commencèrent à quitter la place, la distribution étant terminée ; à la demie, les popes regagnaient dans le plus grand désordre l'église paroissiale. Là, ils déposaient leurs ornements sacrés, tachés, faussés, les lanternes aux verres brisés et les cierges cassés en plusieurs morceaux ; puis à la hâte ils couraient rapporter à leur domicile leurs foulards et leurs provisions. Le populo, de son côté, juifs et chrétiens, catholiques ou grecs, aux visages tuméfiés, aux vêtements déchirés, lentement regagnait son taudis, chacun serrant sur sa poitrine un butin laborieusement gagné. Et dans les boues de la place, seules quelques maigres loques gisaient.

P. KAUFFMAN.



II.

## COMPARAISON

Certains diners, bien servis dans une salle à manger, plaisent surtout aux yeux et donnent des indigestions. Image de beaucoup de pièces de théâtre dont le titre attire et dont le contact hébète l'esprit.

## CONSULTATION

Boff.—Pensez-vous qu'un homme puisse aller à la pêche le dimanche et être bon chrétien ?

Toff.—Oui, pourvu que sa *bad luck* ne le fasse pas trop jurer.

Pour cheminer tranquillement dans la vie, il ne faut pas voir trop clair.



III.

# Demandez à la Garde Malade

Ce qu'elle pense des **Pilules Roses du Dr Williams pour les Personnes Pales**, et vous constaterez que la réponse invariable est celle-ci : de splendides résultats répondent à leur emploi dans la chambre du malade. Plusieurs des meilleurs médecins prescrivent ces pilules quand il s'agit de pauvreté de sang, de nerfs affaiblis et de débilité générale. Les principaux journaux du pays ont fait faire des enquêtes très rigides sur les guérisons opérées par ces pilules et le résultat a été de démontrer qu'aucune autre médecine dans le monde entier jouissait d'un tel succès, basé entièrement sur les termes que d'autres emploient pour arriver aux mêmes fins. C'est à cause de cela que les



## Pilules Roses DU Dr Williams

ont une vente beaucoup plus considérable que n'importe quelle autre médecine dans l'univers entier, et c'est aussi à cause de leur vertu médicinale bien établie que des millions de personnes, dans toutes les parties du monde, ne recourent maintenant à aucune autre médecine.

Voici l'attestation la plus positive que ces Pilules guérissent l'Anémie, les Désordres Nerveux, le Rhumatisme, la Paralyse Partielle, la Danse St-Vitus, l'Ataxie Locomotrice, la Maladie de Cœur et tout ce qui résulte de l'appauvrissement du sang ou d'un dérangement du système nerveux.

Aucune affliction corporelle n'est plus terrible que la maladie du cœur. Avoir toujours devant soi la menace d'une mort subite cause une souffrance morale que bien des personnes redoutent plus qu'une maladie douloureuse. La moindre excitation devient un grave danger pour ces personnes-là.

Durant plusieurs années, Mme Gravel, femme de P. H. A. Gravel, contremaître de la fabrique de cigares de Barry, faubourg St-Jean, Québec, P.Q., souffrait de cette maladie, mais les Pilules Roses du Dr Williams lui ont rendu sa bonne santé d'autrefois. Mme Gravel dit :

"Ma santé était mauvaise depuis plusieurs années ; j'avais peu d'appétit, un rien me fatiguait, mais ce qui m'inquiétait le plus c'était des douleurs aiguës et des battements de cœur violents. Je consultai plusieurs médecins, j'essayai différents remèdes, mais sans succès. Ma faiblesse était devenue assez grande pour m'empêcher de m'occuper de mon ménage et me faire garder le lit presque tout le temps. Sur le conseil de quelques amies, je tentai les Pilules Roses du Dr Williams. Déjà les premières boîtes m'apportèrent une vigueur nouvelle. Les douleurs dans la région du cœur étaient moins fréquentes et moins fortes, et ma santé était devenue meilleure. Je continuai le traitement et je pris en tout huit boîtes de pilules, ce qui a suffi pour me guérir parfaitement. Mon poids a augmenté ; j'ai bon appétit, je fais mon ménage sans éprouver de fatigue ; je n'éprouve plus cette lassitude qui m'accablait autrefois. J'en suis très reconnaissante envers vous, vos Pilules Roses du Dr Williams m'ont délivrée de mes souffrances."

Quelques vendeurs de médecines, tentés par un profit plus fort, offrent des substitutions qu'ils prétendent être des médecines "juste aussi bonnes". Cela n'est pas vrai vu que ces médecines substituées sont sans valeur et constituent une menace pour la santé. Veillez à ce que le terme au long de **Pilules Roses du Dr Williams pour Personnes Pales** soit sur l'enveloppe mise autour de chaque boîte. Si vous avez quelque doute, adressez-vous directement à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont., et les pilules vous seront envoyées franco au prix de 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

### UN NOUVEAU GENRE DE SUPPLICE

On connaissait déjà la guillotine, la pendaison, la décollation par la hache, l'étranglement par le garrot, l'électrocution, etc... Ce n'est pas tout et il restait encore de l'inédit en la matière.

Nous apprenons, en effet, que le gouvernement japonais va adopter comme peine capitale la "suffocation". Ce supplice consiste à placer le condamné dans une salle exiguë dont on expulse l'air par la machine pneumatique. Les parois sont munies d'une lucarne qui permet à l'exécuteur des hautes œuvres de suivre les progrès de l'opération. L'expulsion de l'air s'opère en une minute quarante secondes.

Une essai fait sur un gros chien du Saint-Bernard a montré qu'une minute et demie est nécessaire pour tuer l'animal, qui n'a paru ressentir aucune souffrance. Ce procédé est, du reste, le même que celui qui est employé à la fourrière municipale de Marseille pour la suppression des chiens errants capturés.

\*\*

A la correctionnelle.

—Une scène amusante s'est passée devant le tribunal correctionnel de Marseille.

Il s'agissait d'un voleur de *bâches*. Le président avait entendu *vaches*, à cause de l'accent espagnol du prévenu ; ce malentendu a établi un quiproquo fort drôle.

—Mais, demande le président, où avez-vous pris cette vache ?

—Par terre... je l'ai ramassée.

—Elle devait être lourde.

—Pas trop. Elle n'avait que trois mètres.

—Trois mètres de quoi ?

—De long.

—Fichtre ! Pour une vache c'est joli. Et qu'en avez-vous fait ?

—Je l'ai portée à Saint-Martin.

—Vous l'avez traînée ?

—Non, je l'ai portée pliée en deux sur mon bras (Rires).

—Hein !... Vous avez porté pliée en deux sur vos bras une vache de trois mètres de long ?

—Oh ! c'est pas lourd !

\*\*

Prestidigitation :

*La petite Lili*.—Papa, l'escamoteur a changé hier soir une pièce de cent sous en un mouchoir...

*Le père*.—Ce n'est rien à côté de ce que fait ta mère. Elle sait changer un billet de cinq cents francs en une robe.

\*\*

Deux individus passent devant le Tribunal de simple police pour s'être battus sur la voie publique.

—C'est, dit l'un d'eux, la faute au dégrèvement du vin. Il est si bon marché maintenant, monsieur le président, que nous avons pris canons sur canons...

Le président, jovial :

—Et vous avez fini de la sorte par avoir une batterie !

\*\*

D'ordinaire les peuples expient les folies de leurs rois ; quelquefois les rois meurent de celles de leurs ministres

\*\*

Il faut penser en homme qui n'est pas sûr du lendemain et agir comme si l'avenir était à nous.

\*\*

### UN CALMANT

Le *Baume Rhumal* calme les irritations des voies respiratoires.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocele, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"*Cher monsieur* :—Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"*Cher monsieur* :—Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"*Cher monsieur* :—Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



**GRATIS** Nous donnerons cette magnifique Bague fine en Or ornée d'une belle pierre imitation de Diamant aux personnes qui enverront seulement que 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien ne se vend comme ça. Envoyez et nous vous expédierons les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Bague dans une boîte doublée en peluche. **Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.**



**100 TIMBRES** La meilleure valeur pour l'argent. Un paquet contenant 100 Timbres étrangers Mélangés; Danemark, Suisse, Portugal, Russie, etc., envoyé franco par poste, ou 3 paquets pour 25c. **McFarlane & Cie, Toronto, Can.**

L'humour est la gaité des mélancoliques.



**GRATIS** Nous donnerons, gratuitement aux personnes qui voudront seulement 25 centimes, 100 douzaines de belles Epingles à Cravate avec pierre précieuse, à 10c. chaque, cette superbe Lanterne Magique, en métal verni, pourvue de lentilles, montrant 44 vues comiques d'hommes, femmes, garçons, fillettes, animaux sauvages, etc. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, envoyez l'argent et nous vous ferons parvenir, franco, cette superbe Lanterne Magique, soigneusement emballée. Vous pouvez facilement la gagner dans l'espace d'une heure en vous mettant à l'œuvre dès suite. **Cie. Empire Novelty, Boite 100 Toronto.**



**SOIE** Vu certains arrangements spéciaux faits avec de grandes manufactures nous avons pu acheter une quantité énorme de magnifiques Coupons de Soie, et nous nous proposons de donner une belle bargain de Soie aux dames qui s'occupent d'ouvrages de fantaisie tel que Coussins, Cravates, Echarpes, etc., et autres articles utiles et d'ornements. Les morceaux viennent en variété de patrons, sont de bonne grandeur et bien assortis. Tant qu'il y en aura ils se vendront à 15c le paquet ou 2 paquets pour 25c. **McFarlane & Cie., Toronto**



M. PHILIP SOUSA.  
Le roi des marches. A l'Arena le 3 mai prochain.

## Amusements

### THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

*Les Deux Orphelines.*—La célèbre pièce de d'Ennery, version de Kate Claxton traduite par M. Cazeneuve, avec la magnifique mise en scène de l'ancien régisseur de l'Union Square Théâtre de New-York, a été montée avec un soin tout particulier et un grand luxe de décors, pour la semaine du 29 avril, au Théâtre National Français. La version de Kate Claxton comporte de nombreux changements qui sont un nouvel attrait pour le public français, et dont nous laisserons la surprise à nos lecteurs.

Parmi les principaux tableaux d'une grande beauté, que l'on admirera, citons le pavillon du Bel-Air, la scène du duel entre le chevalier de Vaudrey et le marquis de Presles; la place St-Sulpice à Paris, avec un très joli effet de neige; la prison de la Salpêtrière et la maison de la mère Frochard, sur le bord de la Seine, où a lieu le duel au couteau entre les deux frères, Jacques et Pierre.

M. Cazeneuve jouera le rôle du chevalier de Vaudrey, l'un de ses grands succès aux Etats-Unis, avec Kate Claxton. M. J. Daoust a été chargé de celui de Pierre et M. Hamel de celui de Jacques; M. Godeau fera la mère Frochard; Mme de la Sablonnière, Henriette; Mlle Rhéa, Louise. Les autres rôles ont été confiés à Mmes Bouzelli et Nozières, Mlle Bélangère, MM. Bouzelli, Filion, Palmiéri, Petit-jean, etc.

Pendant les représentations on entendra la musique écrite spécialement pour Kate Claxton.

### SOUSA EN FRANCE

"Cette fanfare américaine symbolise notre époque d'activité fiévreuse, de vapeur et d'électricité. Le public parisien, avec ses caprices pour l'automobilisme, comprend cela. M. Sousa et ses musiciens sont passablement la coqueluche du public qui s'amuse." — *Le Journal des Débats*, de Paris.

"Un succès triomphal! Pensez-y donc! Sousa! le grand Sousa, avec son abondante gesticulation et les médailles qui constellent sa poitrine... Sousa a reçu la consécration parisienne." — *Le Cri de Paris*.

### Caisse Nationale d'Economie

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur la lettre suivante de monsieur L. O. David, concernant la Caisse Nationale d'Economie fondée au 1er janvier 1899 par l'Association St-Jean-Baptiste de Montréal, et qui a son bureau principal au Monument National. Nous avons constaté par les derniers rapports mensuels que cette société compte déjà plus de 8,500 membres actifs avec un capital d'au-delà de \$35,000.00.

Il n'y a aucun doute que si cette société continue à progresser comme elle l'a fait jusqu'à ce jour, que les résultats obtenus dépasseront les espérances même des fondateurs de cette œuvre philanthropique.

Le secrétaire trésorier, monsieur Arthur Gagnon, nous fait part que les nouvelles adhésions sont de plus en plus nombreuses.

### UNE INSTITUTION NATIONALE

Monsieur le directeur,

Un homme qui avait réussi à élever convenablement une grosse famille, devenu malade,

infirmes même, disait: "Il vaut mieux que je meure dans l'intérêt de ma famille, avant que je sois tout à fait incapable de payer mes primes d'assurance, afin que les sacrifices que j'ai faits pendant vingt ans pour conserver mes polices ne soient pas perdus."

Beaucoup de pères de famille sont exposés à se trouver dans la même position, à proférer la même plainte.

Pourquoi?

Nous sommes fiers avec raison de nos sociétés de bienfaisance; nous en avons pour tous les besoins, pour toutes les souffrances, nous en avons pour les malades, pour les veuves et les orphelins. Il en manquait une pourtant, pour l'ouvrier, le travailleur, le marchand, pour tout homme qui, après avoir travaillé pendant vingt ou trente ans, est devenu vieux, infirme ou moins capable de gagner sa vie. On en rencontre tous les jours de ces braves gens usés par le travail, et que la misère ou la gêne menace, parce qu'ils n'ont pas songé qu'un jour viendrait où ils auraient moins de force pour gagner leur vie. Leur sort est triste, pendant vingt ou trente ans, ils ont travaillé: pleins de force, de vigueur, ils ne se sont point ménagés pour vivre confortablement et bien élever leurs enfants: ils ont même songé à se protéger contre la maladie, et à protéger leurs familles en cas de mort. Mais ils n'ont pas songé à ce qui arriverait si, rendus à l'âge de 40, 50 ou 60 ans, ils devenaient incapables de travailler, ils n'ont pas pensé quel serait leur désespoir le jour où, après avoir vécu honorablement pendant bien des années, ils se sentiraient incapables de pourvoir, comme par le passé, à la subsistance de la famille.

Où, s'ils y ont pensé, ils n'ont trouvé aucune institution qui leur offre les moyens de faire des économies pour cette période de la vie.

L'association St-Jean-Baptiste cherchant une bonne œuvre à faire, un besoin à satisfaire, a cru devoir combler la lacune qui existait en offrant à des milliers de nos compatriotes le moyen de se protéger contre un si grand malheur.

Elle a fondé sous le nom de "Caisse Nationale d'Economie" une institution destinée à sécher bien des larmes, à soulager bien des infortunes, à faire disparaître les inquiétudes de l'homme de cœur qui, entouré d'une famille qu'il aime et qui a encore besoin de lui, sent ses forces défaillir, son bras s'affaiblir.

Elle assure à celui qui aura payé pendant vingt ans une contribution mensuelle de 25 ou 50 cents par mois, une pension viagère dont il est impossible de fixer le chiffre d'avance, mais qui ne peut manquer d'être considérable, puisqu'elle se composera des intérêts accumulés sur les contributions reçues pendant ces vingt années et des sommes payées par ceux qui auront cessé de remplir leurs obligations, sociétaires de la première année surtout seront favorisés, on calcule qu'en France ils retirent comme pension viagère une somme de huit à dix fois plus considérable que le montant payé par eux pendant vingt ans.

Qu'on se fasse une idée du contentement de l'homme âgé ou du jeune homme qui, après vingt ans, recevra jusqu'à sa mort une pension viagère suffisante pour le mettre à l'abri de la misère. Il ne regrettera pas alors de s'être privé pour le mettre à l'abri de la misère. Il ne regrettera pas alors de s'être privé pour assurer son bonheur et celui de ses enfants.

Mais s'il meurt!... oh bien, s'il meurt, il aura payé, c'est vrai, pour le profit des autres, quelques piastres qu'il aurait dépensées d'une manière beaucoup moins utile probablement. La Caisse d'Economie n'est pas créée pour ceux qui meurent: elle est établie pour ceux qui vivent. Ceux qui meurent ont d'autres moyens d'assurer l'existence des enfants qu'ils laissent sur la terre, ils ont les compagnies d'assurance, les sociétés de bienfaisance, etc.

Le cas où une personne malade devient incapable de continuer ses paiements pendant un certain temps a été prévu, elle ne perd pas ses droits il en est ainsi du cas où celui qui a assuré ses enfants, meurt, la personne qui le remplace, la mère, le tuteur ou l'enfant lui-même, peut continuer de payer.

Quant aux garanties que l'Association St-Jean-Baptiste offre aux membres de la Caisse Nationale d'Economie, elles ne peuvent être plus parfaites, l'argent de la Caisse est converti en bons du gouvernement, de fabriques, de municipalités, d'institutions de première classe.

L'Association n'en peut détacher un sou pour elle-même; plus que cela, elle paie tous les frais d'administration en considération de la contribution annuelle que doit payer chaque membre de la Caisse d'Economie.

Un comité de surveillance composé de cinq membres et choisi par les sociétaires, est chargé de protéger leurs intérêts en surveillant l'administration.

Que veut-on de plus?

Chaque membre de la Caisse d'Economie qui paie sa contribution annuelle, devient par là même membre de l'Association St-Jean-

Baptiste, et contribue par là à donner à cette association les moyens de faire tous les frais d'administration de la Caisse d'Economie.

Etait-il possible de donner plus de garanties, plus d'avantages? L'Association St-Jean-Baptiste pouvait-elle fonder une œuvre plus philanthropique, plus nationale?

Je suis de ceux qui, depuis vingt ans, cherchent à la mettre en état de faire des œuvres sérieuses, pratiques, vraiment utiles.

La Caisse d'Economie est une de ces œuvres, et je la recommande, sans crainte de me tromper, à l'attention de mes compatriotes, de tous ceux qui croient qu'il est bon et sage de se protéger, soi et les siens, contre les incertitudes de l'avenir, contre les misères inévitables de cette pauvre vie humaine.

Elles seraient bien moins cruelles, ces misères, on épargnerait bien des chagrins à ceux qu'on aime si on savait profiter de la protection et des avantages qu'offrent des institutions bienfaisantes et nationales comme la Caisse Nationale d'Economie.

L. O. DAVID.

## ARENA

Vendredi, 3 Mai

Matinée à 3.30 Soirée à 8.15

Deux Grands Concerts



# SOUSA

ET SA FANFARE

PRIX POPULAIRES

Soirée: 25c, 50c, 75c et \$1. Loges, \$5  
Matinée: le bas, 50c; le balcon, 25c.

La vente des billets de sièges réservés commencera Jeudi, le 25 d'Avril, au magasin de musique de Shaw, rue St-Catherine.

## LE PACIFIQUE CANADIEN

### SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.30 a.m., 9.55 a.m., 4.10 p.m., 6.15 p.m., \*10.00 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.40 p.m.

### Trains Express Rapides

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.55 a.m. et 4.10 p.m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p.m. et 6.30 p.m. respectivement.

### Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal: 7.45 p.m.  
Arrivée à Holyoke: \*7.12 a.m.  
Arrivée à Springfield: 7.30 a.m.  
Départ de Springfield: \*8.00 p.m., 9.15 a.m.  
Départ de Holyoke: \*8.18 p.m., 9.32 a.m.  
Arrivée à Montréal: \*8.20 p.m., 9.15 p.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\* Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Goodu, Chamber 41 Edifice Ball et Treworky, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A. J. Brunelle, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

### L'INTERNATIONAL LIMITED

part de Montréal tous les jours à 9 a.m., et arrive à Toronto à 4.40 p.m.; à London, 7.30 p.m.; à Détroit, 10.40 p.m., et Chicago, 7.20 a.m., le lendemain matin.

### Service Rapide entre Montréal et Ottawa

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a.m. et 4.10 p.m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p.m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a.m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p.m., tous les jours.  
Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

# Mlle Laura Labonté

Malade au lit depuis un an et demi, radicalement guérie par les Pilules Rouges

Les Pilules Rouges ont maintes fois redonné la Santé aux Personnes Faibles, Malades et Abandonnées comme Incurables. Elles vous Guériront également



Mlle LAURA LABONTÉ.

“CHERS DOCTEURS,—Puisque vous publiez des lettres qui viennent vous remercier et vous féliciter sur les résultats obtenus par les PILULES ROUGES, je tiens à mon tour à venir vous affirmer que, souffrant depuis un an et demi d'anémie au dernier point, j'ai été guérie. Mes souffrances étaient aussi nombreuses qu'intolérables et mon organisme était malade. J'avais de si fortes douleurs dans la tête que je venais prête à perdre connaissance, et mal dans le dos et tous les membres. J'étais réduite à garder le lit et le médecin qui me soignait ne me donnait aucun espoir, je me considérais moi-même comme perdue.

“Une annonce sur les journaux me donna l'heureuse inspiration d'écrire aux Médecins Spécialistes et aussi d'essayer les PILULES ROUGES. Aujourd'hui, je suis en parfaite santé, ma résurrection est complète; et, pleine de reconnaissance, je vous autorise de tout mon cœur à publier ma guérison.

“MLLE LAURA LABONTÉ,  
“25 rue Sherley, Worcester, Mass.”

Les femmes qui feront usage des PILULES ROUGES, en obtiendront les meilleurs résultats. Elles sont efficaces pour l'anémie, faiblesse générale, scrofule, teint pâle ou blême, chlorose ou maladies de croissance, vertige, palpitations du cœur, migraine, perte d'appétit, dyspepsie, abattement, perte de sommeil, retardement, irrégularités, périodes douloureuses, perte de vitalité, perte de mémoire, bourdonnement d'oreilles, hystérie, elles sont un régénérateur du sang et un tonique des nerfs. Elles redonnent de belles couleurs aux teints pâles, agissent dans toutes les phases d'affaiblissement chez les femmes et produisent une action efficace contre toutes les maladies auxquelles tant de mères sont sujettes.

Les PILULES ROUGES ne contiennent rien qui puisse nuire à la constitution même la plus délicate. Elles peuvent être prise en toute sécurité depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse extrême. Les remèdes ordinaires n'agissent que sur les symptômes — les PILULES ROUGES vont à la racine du mal. C'est là le secret de leur immense succès — elles guérissent pour tenir guéri.

Les dames et les jeunes filles sont invitées à consulter nos Médecins Spécialistes, soit par lettres ou à leurs salons de consultations, No 274 rue St-Denis, Montréal. Ces consultations par lettres ou personnelles sont absolument gratuites — pas un sou à payer.

Nous attirons l'attention des dames sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr Coderre de tous nos remèdes. Elles devront donc exiger, comme par le passé et plus que jamais, que le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE soit sur chaque boîte.

En garde aussi contre les pilules que l'on vous offre à la douzaine, au 100 ou à 25 cents la boîte — les véritables PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant 50 pilules chacune — jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez 50 cents pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes; vous les recevrez par le retour de la malle, pas de douane à payer. Toutes communications ou consultations devront être adressées :

Compagnie Chimique Franco-Américaine,

274 rue St-Denis, Montréal, Canada.

Une bande d'étudiants, sortant d'un bon déjeuner, rencontrent un vieux mendiant qu'ils entraînent au Grand-Café, et auquel ils payent force bocks.

Le mendiant se laisse faire très volontiers, puis soudain :

—Dire qu'aujourd'hui vous m'invitez à boire et vous vous amusez à me pocharder et que demain, quand vous serez juges ou substitués, vous m'enverrez en prison comme ivrogne !

\*\*

Balandard suit un enterrement :

—Ce pauvre un tel, dit-il très attristé dans le cortège, il paraissait taillé pour vivre jusqu'à 100.

Puis, se tournant vers son voisin, le docteur :

—C'est vous qui l'avez soigné, n'est-ce pas ?

\*\*

Paul Hochon mesure le devant d'une armoire. Il paraît embarrassé.

—Eh bien ! lui demande sa femme, combien ça a-t-il ?

—Je ne sais pas... le mètre n'est pas assez long.

\*\*

A la gare :

Une dame se présente au guichet des billets, accompagnée d'une fillette :

—Une place et demie pour Chinon, demande-t-elle.

—Madame, répond l'employé, votre fille est d'âge à payer place entière.

—Oh ! si l'on peut dire ! c'est une indignité ! Pourquoi cette rigueur aujourd'hui ? Voilà des années qu'elle ne paie que demi-place.

\*\*

Un joli mot d'enfant trouvé en larmes par son père.

—Qu'as-tu donc ?

L'enfant montre vivement sa main égratignée :

—C'est Minet qui m'a mordu avec son pied.

\*\*

Le comble de l'amour de soi-même :

—S'arrêter dans la rue pour se regarder marcher.

\*\*

Entre voisins de campagne, à Conneuil :

—Je ne comprends rien à mon baromètre : souvent il est au beau, alors qu'il pleut.

—Evidemment, il marque une belle pluie.

\*\*

Un violoniste, jouant un morceau avec son domestique, qui a été ménétrier dans son village :

—Votre coup d'archet n'est pas mauvais, mais vous êtes toujours d'une mesure en retard ?

—Monsieur, c'est par respect !

\*\*

Chez un avare atteint d'un cancer à l'estomac :

—Docteur, combien me prendrez-vous ?

—Pas un centime !

—Ah ! merci, docteur !

—Ce sont vos héritiers qui paieront !

\*\*

Sur le boulevard :

—Et notre ami Dacos, a-t-il toujours la passion des insectes ?

—Lui ? Il en est dévoré !

*E. H. Grover*

Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE. Le remède qui guérit le rhume en un jour.

**Phosphatine de Wood.**  
Le Grand Remède Anglais  
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.  
The Wood Company, Windsor, Ont.  
B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

## Théâtre ... National Français

Entrée principale : 1440 rue Ste-Catherine  
Tél. Bell : Est 1736 Tél. des Marchands : 520

Semaine commençant Lundi le 29 Avril 1901

## LES DEUX ORPHELINES

Version de Kate Claxton.  
PAUL CAZENEUVE dans le CHEVALIER.

Représentation tous les soirs à 8.15 h.

Matinées tous les jours à 2.15 hrs.

**PRIX :**  
SOIREE : 10c, 20c, 25c et 30c  
MATINEES { 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.

Semaine prochaine : "EAST LYNNE"

**POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT**  
Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.  
CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

## "International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Le moyen de faire danser un pont :  
—Vous placez dessous des musiciens qui prennent l'accord et c'est dansé !

**GAGNEZ CETTE MONTRE**  
En vendant seulement que 2 douzaines de magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII. à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimerait à avoir une bonne photographie de sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent si facilement. Ecrivez-nous et nous vous en enverrons par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en nickel poli avec bord bien orné et véritables mouvements à cylindres américains. C'est une montre recommandable qui tient parfaitement le temps et avec du soin elle durera dix ans. Ecrivez aujourd'hui. **THE PHOTO ART CO., BOITE 646, TORONTO, ONT.**

## LA MENDICITÉ EN CHINE

La mendicité est l'une des plaies de la Chine, et non pas la mendicité causée par la misère irrémédiable, car celle-ci est rare dans l'Empire du Milieu, mais la mendicité par fainéantise. Les gens qui ont choisi pour profession l'exploitation méthodique de la charité ont été jusqu'à former des associations spéciales. Tous les mendiants d'une ville sont groupés en syndicats de quartier, et ceux-ci sont confédérés sous la présidence d'une sorte de comptable.

Ce singulier fonctionnaire encaisse toutes les aumônes reçues par les adhérents, et, le 1er et le 15 de chaque mois, il répartit les fonds entre tous les membres de l'association, en *majorant*, conformément aux statuts, la part qui revient à chaque président de quartier. Il va de soi que sa part, à lui-même, est encore *majorée* davantage. La charge de président des mendiants de Pékin est héréditaire, depuis onze siècles, dans la famille Tchao. Le Tchao d'aujourd'hui est à la tête d'une fortune considérable; il vit dans le luxe, avec une véritable armée de commis et de domestiques. Son confrère de Shanghai est dans une situation plus modeste; il n'en vient pas moins de se faire construire une très élégante villa.

\*\*

Molinchard a reçu pour ses étrennes une lettre du notaire de son pays lui annonçant un héritage absolument inespéré.

—Allons, s'est-il écrié, le siècle commence bien pour moi... *Mais attendons la fin!*

\*\*

Dans une soirée où le piano sévit impitoyablement.

—Vous prétendez ne pas être joueur, et dès que la partie commence vous êtes des premiers à accourir.

—C'est que j'aime encore mieux perdre mon argent que d'entendre de mauvaise musique!

## JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie.

PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la malle, cacheté, franco. Adresse: Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Botte 187

Montréal, Qué. — Et toutes pharmacies. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

### 50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS	SIROP DU DR CODERRE
--------------------------	---------------------------

PILULES DE Noix Longues (Composées) De McGALE	POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections biliennes, Torpeur du Foie,
---	--

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

# Les Cultivateurs font de l'Argent!

Ne vendez pas vos volailles, vos dindons, vos oies ou vos canards avant de vous être rendu compte de cette grande Compagnie, de son but et des hauts prix à obtenir en ne faisant affaires qu'avec elle. — L'argent comptant vaut mieux que commercer. — Qui a fait de l'argent avec vos volailles, l'an dernier? — Est-ce vous? — Non. — Joignez-vous à cette compagnie coopérative pour la protection des cultivateurs. — Obtenez de hauts prix en même temps que votre part des profits provenant de la vente en Angleterre. Faites-en partie dès maintenant.

## The Canadian Dressed Poultry Co'y, Limited

CAPITAL-ACTIONS, - - - - \$450,000

SIEGE SOCIAL, HAMILTON, ONT.

Président: M. GIBSON ARNOLDI, Avocat, - - - - TORONTO, ONT.  
Gérant: M. WILLIAM S. GILMORE, Marchand, - - - - HAMILTON, ONT.

BUT DE LA COMPAGNIE: Cette Compagnie est formée pour travailler à l'avancement du commerce canadien avec l'Angleterre, dans les volailles, canards, dindons et oies et viandes préparées, et n'importe quel autre produit de ferme que la Compagnie peut en aucun temps juger à propos d'utiliser pour les meilleurs intérêts des actionnaires.

TEL EST LE BUT GRANDIOSE DE CETTE COMPAGNIE. CE NE SERA POINT UN MONOPOLE. NI NE POURRA LE DEVENIR, SON SUCCES SIGNIFIE SUCCES POUR LES FERMIERS. Le devoir du FERMIER EST d'abord de devenir un actionnaire de cette Compagnie canadienne, et en agissant ainsi montrer sa foi dans l'avenir de son pays, et qu'il entend faire des affaires, car son argent étant investi, ses intérêts et les intérêts de la Compagnie sont les mêmes, ET PUIS de s'acquérir une grande réputation comme éleveur de première classe de volailles, dindes, canards et oies, pour la Compagnie. Cette Compagnie n'achètera QUE DE SES PROPRES ACTIONNAIRES, car l'on prendra un soin spécial de leur enseigner les méthodes les plus nouvelles pour élever et engraisser les volailles en grandes quantités, et particulièrement la classe de volailles exigée pour le commerce anglais, et avec soin et attention, tout fermier ou son épouse, et tout homme, femme ou enfant d'une intelligence ordinaire, en Canada, qui possèdent cinquante piastres, peut acheter dix actions et devenir un actionnaire, et en commençant modestement et en épargnant ses profits, devenir aussi fortuné que M. Taylor. L'histoire suivante vous expliquera qui est M. Taylor; elle a été racontée par le Professeur Robertson, le commissaire bien connu de l'Agriculture et de l'Industrie Laitière, pour le Canada, au comité permanent de la Chambre des Communes:

"LES FERMIERS PROSPERES ENGRAISSENT DES POULETS. J'AI CONSTATE AUSSI QU'IL Y AVAIT DES BENEFICES A REALISER DANS CE COMMERCE. Je m'étais procuré le nom de M. Samuel Taylor, l'un des principaux marchands de volailles de Londres. Quand j'arrivai chez lui, je constatai que M. Taylor était un fermier prospère."

"IL AVAIT COMMENCE A GAGNER SON EXISTENCE COMME GARÇON DE FERME, SANS CAPITAL, quand je le visitai il avait une très belle ferme et faisait un commerce très prospère. Je n'aimerais pas à dire combien l'élevage des poulets lui rapportait, mais je ne serais pas surpris d'apprendre que sa balance nette annuelle était de plus de 1,000 livres (cinq mille piastres par année). Cet homme a commencé à travailler comme garçon de ferme et en persévérant dans cette position il a su la faire fructifier.

LES PROMOTEURS SONT A PRENDRE LEURS DISPOSITIONS AFIN D'ETABLIR pas moins de douze stations de réception et d'expédition en Canada, à être munies de tous les accessoires et machineries nécessaires pour rendre l'article exporté aussi parfait que possible. Le nombre des stations dans chaque province sera aussi égal que possible, considérant les dimensions de la Province et le nombre d'actionnaires que chacune contient. Les opérations de la Compagnie se confineront, pour le présent, à Ontario, Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard.

LES ACHETEURS DE CETTE COMPAGNIE commenceront leurs opérations, l'on espère le ou vers le 1er de juin 1901, alors qu'ils iront voir les actionnaires et s'arranger avec eux afin d'avoir des approvisionnements continus — ce qui veut dire que l'on demandera le nombre que chaque actionnaire élèvera et escomptera à livrer chaque mois à la station de réception la plus rapprochée de la compagnie. Il est en conséquence nécessaire que tous ceux qui se proposent d'être actionnaires et qui veulent élever les poulets pour la compagnie envoient immédiatement leurs souscriptions pour des actions, car la compagnie n'achètera que de ses actionnaires et les listes vont être fermées.

Il y a une grande occasion de faire de l'argent, soit pour les fermiers ou leurs épouses et ceux qui ne peuvent avoir une ferme considérable ou qui, par suite d'infirmités ou de mauvaise santé, ne peuvent remplir les charges lourdes de la tenue d'une ferme considérable.

PRIX A ETRE PAYES. — La Compagnie paiera les plus hauts prix à ses actionnaires, de manière à les encourager à élever des poulets de première classe, et, comme d'habitude en année, elle vendra à de hauts prix à être obtenus en Angleterre, il lui sera possible de payer de meilleurs prix que ceux maintenant payés pour les volailles, sur le marché canadien.

PRIX ELEVES EN ANGLETERRE. — Les poulets expédiés à Liverpool, Angleterre, sont vendus très rapidement à huit pences (seize cents) la livre. Comme ils pèsent onze livres le couple, ils se vendront un piastre et soixante et seize cents le couple. PENSEZ-Y SERIEUSEMENT UN INSTANT, une piastre et soixante et seize cents pour un couple de poulets en Angleterre, et cependant, ce n'est qu'un prix ordinaire là, et les profits sont également bons, si non meilleurs sur les dindons, les canards et les oies. Le consignataire a écrit ce qui suit à propos de l'envoi.

"Je fus agréablement surpris de l'excellence générale de votre petit envoi expérimental de poulets canadiens. En ouvrant les caisses nous avons constaté qu'ils étaient en parfaite condition, et présentaient une apparence des plus attrayantes pour la vente. Après que les poulets furent sortis des caisses j'en suspendis un afin de constater pendant combien de temps il conserverait sa belle apparence et je vis qu'il devenait de couleur blanc laiteux dès qu'il s'était séché après avoir dégelé; aujourd'hui, cinq jours plus tard, il a aussi belle apparence qu'un oiseau fraîchement tué. Je crois que le prix qui en a été obtenu vous plaira et vous paiera. C'est un des bons prix du marché."

TROIS MAISONS A ELLES SEULES, NOUS ONT DONNÉ A ENTENDRE QU'ELLES ÉTAIENT EN ÉTAT ET SERAIENT DISPOSÉES A EN PLACER A PEU PRÈS DEUX MILLE CAISSES PAR SEMAINE, A BONS PRIX.

Les Cultivateurs font de l'Argent! — (Suite)

**L'ELEVAGE DES POULETS EST REMUNERATEUR.** — Il est plus profitable de les engraisser et de les expédier en Angleterre. La consignation envoyée à Liverpool, Angleterre, et décrite ci-dessus rapporta une piastre et soixante et seize cents le couple, le fermier le vendit à l'expéditeur pour cinquante quatre cents le couple, ce qui est au-dessus du prix moyen, car souvent il ne reçoit pas plus de trente cents le couple; peut-il y avoir une chose plus claire que le fait que le fermier se prive de profits énormes? En devenant actionnaire vous commencerez à mettre de l'argent dans votre poche.

**POSSIBILITE DU SUCCES.** — La formation de cette Compagnie est un des résultats naturels du grand et merveilleux système d'emmagasinage à froid. Avant que l'emmagasinage à froid fut connu, il aurait été impossible de faire de commerce considérable, mais maintenant, le grand succès de l'emmagasinage à froid est le producteur de cet énorme commerce qui sera un bienfait et une source de revenus pour ses actionnaires.

L'espace ne nous permettra pas de donner une description complète des arrangements projetés à être faits, des stations pour recevoir et expédier les marchandises, abattoirs, entrepôts d'emmagasinage à froid, bureaux et agences que cette Compagnie jugera à propos d'établir au Canada et en Angleterre où des nombreux employés qu'elle aura à engager pour faire les achats, l'abattage, pour plumer les volailles, l'emballage et l'expédition; les inspecteurs que la Compagnie engagera donneront aux actionnaires qui travaillent, les instructions et le secours qu'ils désireront.

**LE SIEGE SOCIAL SERA A HAMILTON ONTARIO,** et de là, M. WILLIAM S. GILMORE, le gérant expérimenté, dirigea les affaires. M. Gilmore est déjà bien connu de plusieurs connaissances pas, et qui, naturellement les affaires de la Compagnie dans laquelle ils ont l'intention de placer leur argent, l'extrait suivant d'une lettre écrite par la célèbre F. W. FEARMAN CO., LIMITED, les grands empaqueteurs de porc et marchands de provisions et probablement le plus ancien établissement de ce genre en Canada, à la Banque projetée de cette compagnie, sera intéressante: **MESSIEURS. — A LA DEMANDE DE M. W. S. GILMORE, NOUS DESIRONS VOUS FAIRE SAVOIR QUE NOUS LE CONNAISSONS DEPUIS DES ANNEES ET QUE DEPUIS CE TEMPS, NOUS AVONS EU CONTINUELLEMENT DES AFFAIRES AVEC LUI, COMME L'UN DE NOS CLIENTS, C'EST UN MARCHAND DE PROVISIONS ET BOUCHER DE PLUSIEURS ANNEES D'EXPERIENCE. IL EST AGE D'UN PEU PRES CINQUANTE SEPT ANS, MAIS IL EST TRES ACTIF ET TRES PROGRESSIF, ET COMME CONNAISSEUR DE VOLAILLES, VIVANTES OU PREPAREES, IL EST CERTAINEMENT L'EGAL DES MEILLEURS D'HAMILTON. QUANT A SON CARACTERE PERSONNEL, SA RESPECTABILITE ET SON INTEGRITE, NOUS CROYONS QU'IL EST DIGNE D'UNE PLEINE ET ENTIERE CONFIANCE DANS TOUT CE QU'IL ENTREPRENDRA.**

### AVIS SPECIAL

Chaque actionnaire de cette Compagnie n'est pas obligé d'élever des volailles simplement parce qu'il est actionnaire, et chacun peut acheter des actions dans la compagnie et les profits nets ou les dividendes seront partagés également entre tous les actionnaires, et on peut dire sans crainte qu'ils obtiendront de forts dividendes pour leur argent.

**PRIVILEGE EXCLUSIF.** — La compagnie accorde le privilège exclusif à ceux qui possèdent dix actions ou plus de la compagnie, d'élever des poules, des dindons, des canards, des oies, etc., pour la Compagnie afin de faire face à la forte demande, et à cette classe d'actionnaires la compagnie paiera des prix plus élevés pour leurs oiseaux. Ils auront le grand avantage de recevoir des instructions excellentes gratis, dans l'art d'élever et d'engraisser la volaille et de recevoir leur part de tous les profits de la Compagnie, et, comme les promoteurs désirent faire de cette dernière une compagnie de cultivateurs pour les cultivateurs, TOUS LES serviteurs et employés de la Compagnie seront choisis, autant que possible, parmi les actionnaires ou leurs fermiers.

**LE CAPITAL-ACTIONS** de cette Compagnie est divisé en actions valant cinq piastres chacune et il n'y a qu'un nombre limité de ces actions offert pour souscription publique, mais aucune souscription ne sera acceptée pour moins que dix actions (\$50). Si vous désirez devenir actionnaire, ne perdez pas de temps, mais envoyez votre souscription immédiatement, les actions devant être réparties suivant l'ordre de la réception des demandes et aucune action ne sera tenue en réserve pour personne. Remplissez le BLANC DE DEMANDE donné plus bas, mentionnez soigneusement le nombre de parts que vous désirez avoir et le montant d'argent que vous envoyez, apposez-y votre signature en ajoutant votre adresse et envoyez-le par lettre enregistrée à M. Gibson Arnoldi, le président de la Compagnie projetée, 9 rue Toronto, Toronto, Ontario, accompagné d'un chèque accepté, mandat-poste ou mandat-express pour le plein montant de votre souscription, payable à l'ordre de M. Gibson Arnoldi, président de la Compagnie.

Les promoteurs se réservent le droit de changer le nom de la Compagnie si le gouvernement exige qu'il en soit ainsi, comme condition à l'octroi des lettres Patentes sous le grand sceau incorporant la Compagnie et aussi, en même temps, de demander l'incorporation avec n'importe quel autre montant de Capital-actions que celui nommé, à leur discrétion.

### DEMANDE DE PARTS

GIBSON ARNOLDI, Ecr.,  
Président de la "Canadian Dressed Poultry Company, Ltd,  
9, rue Toronto, Toronto.

Cher monsieur,

Je vous envoie ci-inclus \$..... en paiement complet de..... actions du capital entièrement payé et non-imposable de la "Canadian Dressed Poultry, Limited", que je désire me voir allouées, voulant devenir actionnaire entièrement qualifié afin d'être apte à profiter de tous les avantages offerts par la Compagnie, tels que décrits dans le prospectus ci-dessus.

Votre nom.....  
Votre adresse.....

#### LES HYMNES NATIONAUX

Un statisticien très bien informé, — ils le sont tous — affirme que plus un pays est petit, plus son hymne national croît en longueur. Ainsi, le *God save the Queen* compte quatorze mesures; le *Bojé Tsara Krani*, l'hymne russe, seize; *The Hail Columbia*, l'hymne américain, vingt-huit. L'hymne siamois compte soixante-seize mesures; l'hymne uruguayen, soixante-dix; l'hymne chilien, quarante-six.

La République de Saint-Marin a l'hymne le plus long qui existe au monde après la Chine, toutefois, dont l'hymne national est si long qu'il faut une demi-journée pour le jouer jusqu'à la fin.

\*\*

L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

A la consultation :  
— Je crois, docteur, que mon cas n'est pas très grave: j'éprouve seulement un léger malaise...  
— Il y a un commencement à tout!

Exclamation d'un pauvre mari :  
— C'est vraiment trop fort, Victoire. Nous avons reçu comme cadeaux de noce 17 pendules, et cependant tu n'es jamais prête à l'heure...

### UNE MERE SAGE



devrait apprendre tout ce qui regarde les maladies particulières à son sexe afin de les prévenir et de les guérir avec succès. Elle devrait connaître la construction et le fonctionnement de ces organes délicates pour pouvoir instruire ses filles d'une manière convenable sur ce sujet important. Ces connaissances se trouvent dans le dernier livre de Mad. Richard "La Guide de la Femme." Il traite de toutes les maladies particulières à la femme et enseigne comment les éviter et les guérir. Ce livre contient au-delà de 100 pages de lecture instructive et est illustré avec profusion. C'est le vrai guide de la femme. En suivant les conseils sages qu'il contient, les femmes éviteront beaucoup de désagréments et de souffrances. Toutes les femmes sont cordialement invitées à en faire la demande. Il sera envoyé gratuitement sur réception de 10 cts pour les frais de poste.

**Mad. J. C. RICHARD, Boite 996, Montréal.**

#### LE MIROIR

Ce qu'il y a, certainement, de plus ancien, parmi les ustensiles de l'homme civilisé, c'est le miroir; ce qu'il y a de presque plus moderne, parmi ses inventions, c'est l'étagage des glaces.

Après la surface de l'eau pure, le métal est venu en aide à la coquetterie, et, pendant le moyen âge, aussi bien que l'antiquité, on n'a eu que des miroirs d'or, d'argent, d'acier et d'étain poli.

Au troisième siècle, après avoir tout essayé et alors que le verre fut devenu plus commun, on eut l'idée de placer une feuille de métal derrière un morceau de verre et de s'en faire un miroir: d'où ces expressions de "verre à mirer" et de "miroir de cristallin".

Il se passa encore un long temps avant qu'on découvrit la propriété qu'à le mercure de s'amalgamer avec l'étain et d'adhérer au cristal de roche et à la glace, en leur transmettant toute la limpidité de son éclat.

A partir de ce moment les glaces furent en grande vogue. Venise les fabriquait pour le monde entier et, à l'aide du biseau, leur donnait l'apparence de miroirs de métal.

\*\*

#### GÉOGRAPHIE AMUSANTE

Quelle est la ville de France qui a le nom le plus long? C'est celle de Saint-Quentin-la-Motte au Baily (trente-deux lettres) qui se trouve dans la Somme. C'est également dans la Somme, non loin de Péronne, qu'est situé le village dont le nom est le plus court, celui d'Y.

Aux environs du Luchan, il y a un petit village qui s'appelle Oo, et dans la Meuse se trouve le bourg d'Oey.

En fait de noms singuliers, il faut encore citer la ville de Néant (Morbihan); le chef-lieu de canton Aucun, dans les Hautes-Pyrénées, et Bayenghem-les-Eperlecques (Pas-de-Calais).

Le département qui contient le plus grand nombre de villages aux noms étranges est à coup sûr les Basses-Pyrénées, où nous trouvons entre autres: Laccarry-Arban-Charritte-de-Haut, non loin du hameau l'Alçay-Alçabéhétry-Sunharette.

La géographie a ses côtés amusants.

\*\*

#### PAS DE SAISON PROPRE

Le rhume de poitrine n'a pas de choix pour les saisons et le *Baume Rhumal* le guérit en tout temps.

\*\*

En correctionnelle.

Un témoin en état d'ébriété dépose: — Monsieur le président, dit-il d'une voix pâteuse, par moi vous allez connaître la vérité.

Le président, jovial :  
— En tout cas, elle ne sortira pas d'un puits!

\*\*

L'étude est le souverain remède contre les dégoûts de la vie; il n'est guère de chagrin qu'une heure de lecture ne puisse dissiper. (MONTESQUIEU)

#### Cook's Cotton Root Compound



Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. H. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**Retour du Mignon Portrait du 17<sup>me</sup> Siècle**



Portrait miniature, délicieusement peint-émaillé et mis en de magnifiques épingles PLAQUÉES EN OR. Pour introduire ces bijoux d'art, nous en ferons un avec tout portrait envoyé accompagné de \$1.00 et nous renverrons le portrait intact. Argent remis si l'on est pas satisfait. Catalogue gratis. Photo Jewelry Mfg. Co. TORONTO.

**SITUATIONS OFFERTES**

ON DEMANDE: Quelques personnes dans chaque endroit pour travailler pour nous, chez elles. Ouvrage agréable, bon prix. Pas de sollicitation; aucune expérience requise.

IMPERIAL MFG. CO., LONDON, Ont.

**Dr J. G. A. GENDREAU**

**Chirurgien-Dentiste**

**20 Rue Saint-Laurent**

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

**L'Alcoolique**

**PEUT SE GUERIR A DOMICILE**

en quelques jours, sans injections hypodermiques, sans douleur, sans publicité, sans perte de temps,

— par l'usage du —

**REMEDE VEGETAL DIXON**

C'est un spécifique infailible. Le Dr Mackay, de Québec, spécialiste pour le traitement des alcooliques, le déclare bien supérieur à tous les "Gold Cures" ou autres remèdes, et l'emploie avec le plus grand succès dans son institut de "Belmont Retreat".

Pour toute information s'adresser à

**J. B. LALIME,**

Agent de la "Dixon Cure"

573 Rue St-Denis, - Montreal,

— OU AU —

DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUE.

Toute communication strictement confidentielle



**GRATIS**

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendide décor de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 33 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez-nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée. vous sera envoyée franco. Colonial Art Co., 7 Confederation Bldg., Toronto.

**Coupon**

**PRIME DU "SAMEDI"**

**PATRON No** \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

**Age** \_\_\_\_\_

**Mesure du Buste** \_\_\_\_\_

**Mesure de la Taille** \_\_\_\_\_

**Nom** \_\_\_\_\_

**Rue** \_\_\_\_\_ **No** \_\_\_\_\_

**Place** \_\_\_\_\_

Prrière d'écrire très lisiblement.

CI-INCLUS 10 CENTINS. (Pour détails voir page 10.)

**UNE COUTUME CAFRE**

Il est d'usage chez les Cafres, lorsque des hostilités sont sur le point d'éclater entre leurs diverses tribus ou avec des blancs, d'enlever la peau d'un bœuf vivant, afin de savoir quel sera le vainqueur.

Un bœuf blanc représente toujours les Hollandais, un rouge les Anglais, et un noir les naturels. Les Basutos de l'Est libre, lorsqu'ils apprirent qu'une guerre avait éclaté entre les Anglais et le Transvaal, se livrèrent aussitôt à leur petite expérience. Le bœuf blanc vécut quatre jours de plus que le rouge, les deux bœufs ayant été écorchés vivants en même temps. Les Basutos, convaincus que les Boërs seraient victorieux, décidèrent de ne pas se mêler de cette querelle.

\*\*

A la campagne.

—Dites-moi, ma brave femme, est-ce la seule vache que vous ayez ?

—Oui, monsieur.

—Combien de lait vous donne-t-elle par jour ?

—Dix pintes.

—Et combien en vendez-vous ?

—Une trentaine tous les matins, mon bon monsieur.

\*\*

Deux coiffeurs :

—Moi, dit l'un, gravement, j'ai un ancêtre qui a rasé Bonaparte; vous voyez que j'ai de qui tenir.

—Peuh! fait l'autre, moi, j'ai un aïeul qui a rasé la Bastille!

**Horrible Dyspepsie**

Madame Ferdinand Laplante, d'Hébertville (Lac Saint-Jean), recourt au VIN DES CARMES et est grandement soulagée. Le certificat qui suit a été adressé à M. A. R. HUDON, de la station d'Hébertville (Lac Saint-Jean), voyageur de la maison A. Toussaint & Cie, de Québec :

Hébertville, 10 novembre 1900.

Mon cher Monsieur,

Je suis heureuse de vous témoigner ma reconnaissance pour m'avoir fait connaître le VIN DES CARMES. Les trois bouteilles que j'ai ordonnées m'ont GRANDEMENT SOULAGÉE DE L'HORRIBLE DYSPÉPSIE dont j'ai souffert pendant de longues années. Je me fais un devoir de recommander le VIN DES CARMES à tous mes amis, parce que, avant de faire usage de ce vin merveilleux, j'avais essayé plusieurs médecines qui ne m'ont donné aucune satisfaction. Continuez votre bienfaisante propagande en faveur du VIN DES CARMES, et vous rendrez un immense service à une foule de malades qui vous remercieront comme moi.

Veuillez me croire votre bien dévouée,

Dame FERDINAND LAPLANTE.

**LES JOUETS DES GRANDS ENFANTS**

Chez bien des personnes, le goût des jouets, sous une forme quelconque, ne passe jamais. Le jouet le plus grand et le plus compliqué du monde appartient à un riche habitant de Baltimore. Ce n'est rien moins qu'un paysage automatique, une grande étendue de pays, avec des villages, des églises et des moulins à vent, des lacs et des rivières, en un mot, avec tous les détails qui constituent la campagne.

\*\*

Nos bons domestiques :

—Je crois vous avoir déjà défendu, Marie, de recevoir des étrangers dans votre cuisine...

—C'est pas un étranger, Madame, c'est un homme de par chez nous.

\*\*

L'homme tue le temps en détail, et le temps le tue d'un seul coup.



**Corsine**

**DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE**

**NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT**

Notre Livre sur le DÉVELOPPEMENT de la FORME et du BUSTE sous enveloppe ordinaire cachetée à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. Le SYSTEME DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement et soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Il n'est pas publié de témoignages avec nous. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant, les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

**THE MADAME THORA TOILET CO., TORONTO, ONT.**

**N'Apportez Pas**

De vieux meubles dont la couverture est usée ou malpropre à votre nouvelle résidence, quand vous déménagerez. Envoyez-nous une carte postale ou téléphonez-nous, et nous enverrons chercher tous vos articles qui ont besoin d'être couverts ou rembourrés. Nous ferons l'ouvrage de la meilleure manière possible à bas prix et nous retournerons vos effets à votre nouvelle demeure ayant toute l'apparence des neufs.

Nos clients disent qu'aucun ouvrage ne donnent autant de satisfaction que le nôtre. — Ils devraient le savoir.

**Renaud, King & Patterson,**

652 Rue Craig,

2442 Rue Ste-Catherine.

—Papa, les hommes descendent-ils vraiment des singes ?

—On le dit.

—Et les singes d'où qu'ils descendent ?

—Des arbres.

A la gargote.

—Garçon, voulez vous prier le patron de venir me parler ?

—Le patron est à dîner, monsieur.

—Où dine t il donc ?

—Au restaurant d'en face !

**..AVIS IMPORTANT..**

**THE CITY ICE CO'Y, LTD.**

Ayant complété son approvisionnement plus avantageusement qu'elle ne s'y attendait, a décidé de . . . . .

**REDUIRE LE PRIX** à ce qu'il était l'an dernier

**...\$5.00 POUR 10 LBS.**

Les commandes déjà reçues incluses.

**26 Carré Victoria,**

**Tel. Main 70**

**R. A. BECKET, Gerant.**

**GRATIS**

Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle Stradivarius complet avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines d'épingles à cravates à 15 cts. chacune. Ces épingles sont bien finies en or, et ornées d'une magnifique imitation de diamants, de rubis et d'émeraudes. Elles sont une splendide valeur et se vendent très facilement. Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Violon par express, tous frais payés par nous.

**GEM P. CO., Boîte 1003, Toronto, Can.**



Casse-tête Chinois du "Samedi"—Solution du Problème No 282



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, après-midi qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle W Hart (Montréal, Q), Mlle M Des Trois-Maisons, J O Boucher (Plessisville, Q), P C Gaulin (Québec, Q), Z Courchesne (Val des Bois, Q), Mlle A Dubuc, F Marco, te (Warwick, Q), Mlle R Roy (Lewiston, Me), L Lapointe (Newark, N J), Mlle J Bellemare (Spencer, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle W Hart, 275 St Urbain (Montréal, Q), Mlle M Des Trois-Maisons (Plessisville, Q), Z Courchesne (Val des Bois, Q), P C Gaulin (Québec, Q), L Lapointe (Newark, N J).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



**GRATIS** Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornémenté, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement The Lever Button Co., Boite 02 Toronto, Can.

Vigueur, Energie, Santé.



Femmes de ménage, Mères de famille

Plus ou moins accablées par un surcroît de travail. Faibles, pâles, débilés et sans forces pour accomplir à votre satisfaction vos devoirs d'épouses et de mères.— Prenez, à des intervalles assez fréquents, deux ou trois Pilules SANGUINES du Dr JEAN. "Extrait du sang frais." Les seules qui renforcent et qui guérissent toujours sans autres médicaments. D'une efficacité sans égale; des milliers de cures à l'appui. Rien à changer à vos habitudes journalières pendant le traitement. 50c. la boîte. — Toutes pharmacies. Envoyées partout par la malle, franco, sur réception du prix.

CIE MEDICALE DU Dr JEAN, B. P. Boite 187, Montréal, Qué.

**AU BON MARCHÉ** MAISON LETENDRE, Fils & Cie - 1493 Rue Ste-Catherine -

Le temps du déménagement approche. Nous vous invitons à venir examiner notre assortiment de Tapis, Prélarts et Rideaux pour le printemps. Nous en avons de tous les genres imaginables et en grande variété. Jugez de la modicité de nos prix par la liste suivante :



Portières, Rideaux, Etc.

PORTIÈRES EN CHENILLE, dessins tout à fait nouveaux, 3 verges par 36 pouces, cardinal, vert, grenat, etc.; toujours vendues \$2.50..

\$1 75

PORTIÈRES EN CHENILLE, toutes les plus jolies nuances, 3 verges x 40 pouces, valeur régulière \$4.00; notre prix, \$2 50



PORTIÈRES EN DAMAS, riches patrons nouveaux; au BON MARCHÉ, de... \$1.95 à \$15 00  
RIDEAUX EN GUIPURE, dessins nouveaux et variés, 3½ verges par 54, 58 pouces; au BON MARCHÉ... \$3 00 à \$15 00  
NET A RIDEAUX en pointe d'esprit, avec volants; au BON MARCHÉ... 30, 35 et 40c  
RIDEAUX EN DENTELLE, assortiment complet, grand choix de patrons, 3½ et 4 verges de longueur par 54, 56, 58 et 60 pouces de largeur; les prix du BON MARCHÉ, de... 50c à \$3.00

Prelarts

Ce département est maintenant rempli des patrons les plus nouveaux. Nous en avons dans tous les genres et tous les prix.

Prélarts Canadiens, 1½ verge 25c, 2 verges 25c, 2½ verges 35c et 50c.

Prélarts Canadiens, 4 verges, de 40c à \$1 25.

Linoleum, 4 verges, de 75c à \$1.25.

Linoleum avec bordure, pour chemins: ½ vg. 20c, ¾ vg. 40c, 1 vg. 55c, 1 vg. 65c, 1½ vg 75c, 1½ vg 90c.

Nouveaux Tapis

- TAPIS TAPESTRY fléché, de bonne qualité, jolies nuances, au BON MARCHÉ... 25c
- TAPIS TAPESTRY dans les dessins les plus nouveaux, nuances choisies, au BON MARCHÉ... 25, 29, 35, 48, 60, 65 et 75c
- TAPIS BRUXELLES, la meilleure qualité, riches patrons nouveaux, valeur régulière \$1.25; au BON MARCHÉ... \$1 00
- TAPIS DE VELOURS dans les derniers dessins, très jolies nuances, avec bordure pour convenir; au BON MARCHÉ... \$1 50
- TAPIS MOQUETTES, dessins très artistiques, toutes les plus nouvelles couleurs, avec bordure pour appareiller; valeur réelle \$1.50; le prix du BON MARCHÉ... \$1 15
- CARPETTES EN TAPESTRY
  - 2½ par 3 verges... \$4 25
  - 3 par 3½ verges... 6 00
  - 3½ par 4 verges... 7 00
- CARPETTES EN FEUTRE provenant du stock de Mussen. Grandeur 3 par 4 verges, valeur régulière \$12.; au BON MARCHÉ \$7 50
- Grandeur 4 par 4½ verges, valant \$15 00; au BON MARCHÉ \$10 00

Pour vos Bébés!

Le Professeur N. FAFARD, de l'Université Laval, Montréal, et M. l'abbé FILION, de l'Université Laval, Québec, recommandent aux mères l'emploi de

LA PEPTONINE

Aliment complet, pur, facile à digérer et à assimiler, favorisant la DENTITION et la FORMATION DES OS.

25 cents la boîte chez les pharmaciens et épiciers

Gros: { Montréal: F. COURSOL, 382 Av. de l'Hotel de Ville. Québec: W. BRUNET & CIE, Pharmaciens. Ottawa: S. J. MAJOR, Marchand en Gros.



**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance: **L. A. BERNARD,** 1882 rue Ste-Catherine, Montréal. Aux États-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

Un sot qui a un éclair d'esprit, étonne et scandalise comme un cheval de fiacre au galop.

**FEMMES ANXIEUSES**



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS**

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

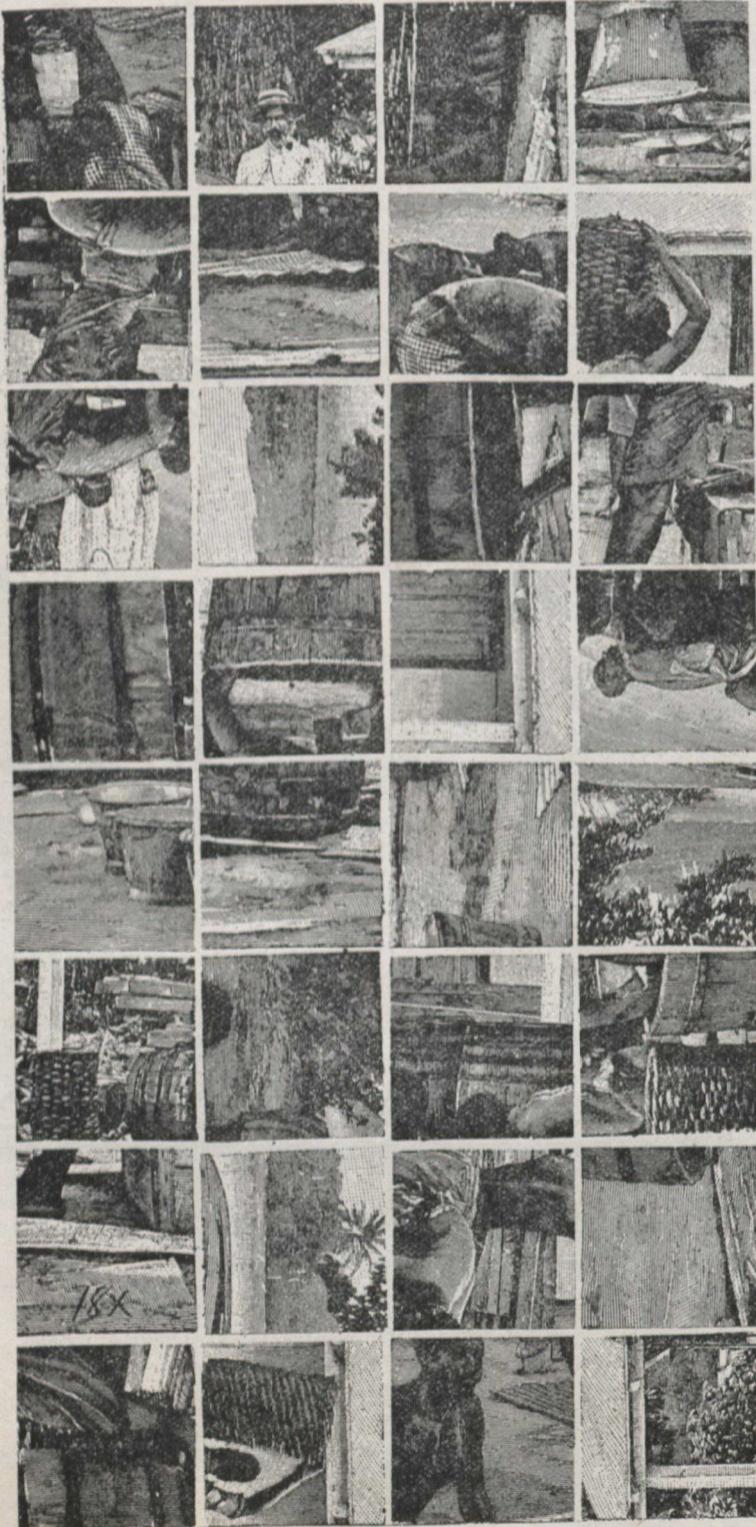
**PRIX GRATIS**

Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centins, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement **MAGAZINE**

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
Y	E	W

nifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir. Cie. Toronto Premium, Boite 1008 Toronto.

**Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 284**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: **INDOUS AU TRAVAIL.**

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 8 mai à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h.; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes: Abonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.

**VIN ST MICHEL**

Proclamé

**Le Roi des Toniques**

par toutes les nations de l'univers.



Connu et recommandé par toutes les sommités médicales comme étant le plus parfait des toniques et le plus énergique des stimulants.

La Pâleur, la Faiblesse, la Débilité, l'Anémie et la Dyspepsie n'ont plus de prise sur les personnes faisant usage de ce cordial régénérateur.

Le Vin St-Michel assure aux personnes pâles et faibles un teint rosé, un sang riche et généreux **Santé Robuste.**

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

**BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal,** Seuls agents.

**Poils Follets**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

**PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.**

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.



10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles.

10 Minutes Après

**Mme GEO. TUCKER, Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.**

**LA CHAMPAGNE CIGAR**



50 } Demandez le nouveau Cigare... "Grand Mother" fait en tabac de la Havane. { 50



**GRATIS VIOLIN**

Ce violon à un son doux et puissant, modèle Stradivarius de bonne grosseur donné pour la vente de seulement 3 douzaines **Photographies Cabinet** très belles finies de **Sa Sainteté Leon XIII.** à 10c, chacune. Tout le monde en veut une. Ecrivez pour les photographies. Venez-le, renvoyez l'argent, et nous enverrons ce splendide violon complet avec un bon achat et un bon set de cordes, tous frais payés. **The Photo Art Co., Boite 668, Toronto.**



**GRATIS**

Nous donnons cette magnifique Bague finie en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Epingles à Cravate, à 10c, chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie caisse doublée en velours. **EMPIRE NOVELTY CIE., Boite 1004, Toronto.**

FIANCÉE D'UNE ROSE — (Suite et fin)

Allegretto  
Grazioso

ff mf

Pressez. Ben crescendo

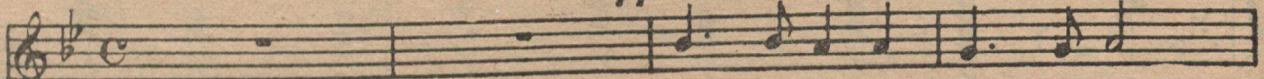
ff



Adagio religioso

*pp* très doux et très lié

CHANT



Sub tu - um præ - si - di - um

ORGUE



con - fu - gimus Sanc - ta De - i Ge - ni - trix



Sanc - ta De - i Ge - ni - trix nos - tras de - pre - ca - ti - o - nes



ne des - pi - ci - as — in ne - ces - si - ta - ti - bus —

Sed a pe - ri - cu -

- lis cunc - tis li - be - ra nos sem - per Sed a pe - ri - cu -

- lis cunc - tis li - be - ra nos sem - pe Vir - go glo - ri -

- o - sa Vii go glo - ri - o - sa Et be - ne - dic -

- ta Sub tuum prae - si - di - um con - fu - gimus

a tempo

ppp

poco a poco cre - scen

Sub tu - um prae - si - di - um prae - si - di - um con - fu - gimus Sanc - ta De - i

do f ff très largement

Ge - ni - trix Sanc ta Sanc - ta De - i Ge - ni - trix

A - men

de - cre - scen

A - men A - men

do p perdendosi

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 MAI 1901 (1)

# Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE XVII. — TERRIBLE DÉCEPTION

(Suite)

Suffoquée par l'émotion, Marie-Jeanne garde le silence. Elle ne s'était pas attendue à passer par ces formalités administratives qui lui déchirent l'âme.

Alors, relevant pour la première fois la tête, l'employé la regarde de cet air qui signifie : "Dépêchez-vous, je n'ai pas de temps à perdre."

Au même moment il avance la main et répète :

— Donnez-moi les pièces ?

Marie-Jeanne est parvenue à surmonter le trouble qui tout à l'heure l'empêchait de parler et la honte qui lui faisait courber la tête et baisser les yeux.

La pauvre femme s'était attendue à une autre réception

Et c'est d'une voix brève, saccadée, qu'elle répond à ce qu'on lui demande.

Elle indique les signes auxquels on devra reconnaître l'enfant.

Son cœur bat à rompre sa poitrine, pendant que l'employé feuillette froidement le registre.

Quel terrible moment pour l'infortunée mère !

Avec quelle anxiété, — le cou tendu, — elle suit le doigt qui glisse de ligne en ligne, de colonne en colonne, de page en page, avec une lenteur désespérante !

Comme elle attend, — le sein oppressé, le souffle haletant, — qu'on ait enfin trouvé cette ligne perdue parmi tant d'autres !

Et lorsque à la fin, après quelques minutes mortellement longues, l'employé prononce ces mots : "Voici votre affaire !" comme d'un bond elle s'est précipitée, pour s'appuyer des deux mains sur le bureau. Comme elle a bien vite braquée ses yeux sur le doigt qui vient de s'arrêter.

— Oui, voici bien l'affaire ! répète l'employé.

"C'est le numéro 814 !

814 ! Ce chiffre prononcé va retentir jusqu'au plus profond du cœur de Marie-Jeanne.

Un numéro !... C'est ainsi qu'à présent on désigne son fils bien-aimé, son petit Charlot !

Un numéro !... Comme celui que l'on inscrit dans les prisons, dans les bagnes.

Mais tandis que cette horrible pensée bourdonne encore dans la tête en feu de cette malheureuse mère, l'employé laisse tomber cette simple phrase :

— Sorti le 25 !

Marie-Jeanne n'a pas compris !

Elle croit que c'est une note simplement inscrite pour mémoire.

Elle attend !

Puis, après une seconde de silence, elle s'informe :

— Eh bien, monsieur, vais-je pouvoir emmener mon enfant ?

— Votre enfant... mais...

A ce moment l'employé s'interrompt, laissant la phrase inachevée. C'est que le gardien lui a fait discrètement un signe qui semble l'avoir tout à coup ému de pitié pour la malheureuse femme qu'il a devant lui.

Et changeant de ton, il lui dit avec douceur :

— Ma brave femme... calmez-vous et écoutez-moi.

"Vous avez sans doute apporté la preuve que l'enfant est bien à vous ?

Ces mots ont ranimé Marie-Jeanne.

Elle se lève et répond :

— Des preuves !... Vous voulez des preuves ?... Mais est-ce que je ne vous ai pas dit tout à l'heure ce que j'avais placé à côté de mon enfant, le soir où je suis venu le déposer dans le tour ?

"Des preuves !... Mais je n'en ai pas d'autres !

Puis avec une explosion de douleur :

— Est-ce qu'il y a des mères qui viennent réclamer ici des enfants qui ne leur appartiennent pas ?

A cette réponse qui les émeut de plus en plus, les deux hommes se regardent comme pour se consulter tacitement.

Et l'employé, subitement devenu plus humain, songe à renvoyer la malheureuse avec quelques bonnes paroles qui la calment en la rassurant.

Il lui dit :

— Je prends note de votre réclamation, on vous écrira lorsqu'il vous faudra revenir...

Mais Marie-Jeanne l'interrompt.

Et se levant, elle s'écrie :

— Je ne peux pas... je ne veux pas attendre !

Elle prie, elle exige qu'on lui rende son cher enfant. Elle implore avec des larmes, elle s'empare même en menaces. Elle s'écrie qu'il le lui faut, qu'on ne peut pas le garder, du moment qu'elle, sa mère, vient le réclamer, avec toutes les preuves à l'appui de cette réclamation.

Elle offre même de rembourser ce que l'on a pu dépenser pour son enfant.

Elle s'est souvenue, à ce moment, qu'elle a sur elle l'argent que lui avait remis la comtesse de Bussières.

Elle tire la bourse pleine d'or, et ouvrant aux yeux des deux hommes étonnés, elle fait glisser les pièces d'or dans sa main, en s'écriant avec une animation qui tient du délire :

— Prenez ceci... c'est pour payer les soins que l'on a donnés à mon fils...

"Mais, par pitié, ne me laissez pas me désespérer plus longtemps. Rendez-moi mon enfant !

Très remué et très embarrassé de mettre fin à cette scène de violences et de larmes, l'employé prend le parti d'en référer au directeur de l'hospice.

— Attendez, dit-il, je vais en référer à mon supérieur.

A cette réponse vague, Marie-Jeanne semble décidée à patienter. Elle regarde l'employé qui écrit quelques lignes sur une fiche.

Et quand elle voit passer le papier de la main de l'employé dans celle du gardien chargé de la faire parvenir à qui de droit, la pauvre femme exhale un soupir de soulagement.

Elle a compris que cette fiche allait être remise au directeur de l'hospice, et elle reprend courage.

Mais pendant qu'elle attend, avec une anxiété nouvelle, le retour du gardien, elle s'abandonne à toutes sortes de réflexions :

Pourquoi lui a-t-on dit qu'on lui écrirait ?

Pourquoi ces lenteurs qu'elle ne peut s'expliquer ?

Et ces mots "sorti le 25", que signifiaient-ils ?



Alors Mme de Bussières s'agenouille auprès de son ancienne camarade.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

—Sorti ! répète-t-elle mentalement, sorti !... Mais pourquoi ?...  
Puis cette horrible pensée vient lui déchirer le cerveau :

—Sorti !... c'est donc qu'il est mort et qu'on l'a emmené au cimetière !

Alors toute l'agitation de l'instant d'avant, à peine apaisée, lui revient plus violente que jamais.

—Oui, se dit la malheureuse, c'est bien cela !... On me cachait la vérité tout à l'heure, pour que je n'éclate pas ici en cris de douleur et de désespoir...

" Ils avaient pitié de moi !... "

" On vous écrira ! " C'est bien ça... une lettre et ça suffit !... On n'a pas à consoler une mère qui reçoit le coup mortel ; on lui écrit et... c'est tout... on en est débarrassé !... "

Et Marie-Jeanne sent qu'une écrasante souffrance ravage son cerveau et qu'elle ne pourra plus se contraindre longtemps.

Elle lève les yeux sur l'employé qui, tranquillement, s'est remis à sa besogne interrompue.

Elle n'y tient plus et veut savoir la vérité.

—Oh ! ne me laissez pas livrée à l'horrible tourment que j'endure, monsieur ! dit-elle en joignant ses mains qui tremblent.

Puis d'une voix qu'elle semble tirer du fond de son cœur :

—J'ai peur, monsieur, j'ai peur pour mon fils !... Ah !... dites-moi que j'ai tort de m'alarmer comme je le fais !... "

" Dites-moi que... je n'ai pas lieu de me désoler !... "

" L'infortunée ne demande qu'à être rassurée... "

" Un mot !... Rien qu'un mot !... "

Mais l'employé ne le prononce pas ce mot que la pauvre affligée attend avec une émotion qui se lit dans les contractions de son visage, dans l'expression d'effarement de ses regards.

Tout à coup la porte s'est ouverte.

C'est le gardien qui revient avec la fiche que l'employé parcourt rapidement des yeux.

Et sur un signe qu'il a fait au gardien, celui-ci s'adressant à Marie-Jeanne :

—Vous allez venir avec moi, lui dit-il.

Et il ajoute :

—M. le directeur veut bien vous recevoir !... "

Marie-Jeanne a suivi l'homme qui silencieusement, la conduit dans le corps de bâtiment où—ainsi qu'on le sait—se trouvent les appartements du directeur de l'hospice des Enfants-Trouvés et des Orphelins.

En traversant ces vastes cours, Marie-Jeanne est prise d'un serrement de cœur qu'elle ne peut surmonter.

De loin lui arrive comme un bourdonnement de voix enfantines.

Ce sont les petits pensionnaires qui, réunis dans leurs classes, étudient tout haut leurs leçons...

Il est temps que Marie-Jeanne arrive dans le cabinet du directeur, car elle va succomber à l'émotion qui augmente en elle à mesure qu'elle avance.

Le directeur a été mis au courant par la fiche que lui a fait parvenir l'employé du greffe.

Il regarde avec compassion celle qui se présente devant lui.

Et avant que Marie-Jeanne ait pu dire le motif qui l'amène, il lui fait signe de s'asseoir sur le fauteuil qui se trouve devant une table couverte de papiers.

Puis, allant au-devant de la demande qu'elle va lui adresser, il dit de ce ton affable et paternel que nous lui connaissons :

—J'apprends que vous avez confié à l'administration que je dirige un enfant...

—Oui, monsieur le directeur... il y a huit jours... oh !... pas plus !... "

Puis avec des larmes dans la voix :

—Je reviens aussitôt que... j'ai pu le faire... Vous voyez, monsieur le directeur, que... je ne suis pas une mauvaise mère et que... si j'ai abandonné mon enfant, c'est... que je ne pouvais pas, alors, faire autrement... "

Elle s'interrompt pendant une seconde, pour essuyer les pleurs qui inondaient son visage.

Puis elle reprend :

—Le pauvre petit était malade... bien malade, et... et je ne pouvais pas lui donner... tout ce dont il avait besoin.

" Mais à présent je veux le soigner... il ne manquera plus de rien... et je ne veux pas le laisser plus longtemps ici, je ne le dois pas... n'est-ce pas vrai, monsieur le directeur ? exclame-t-elle avec énergie.

L'homme bienveillant que nous avons déjà présenté au lecteur est profondément remué.

Appyani lui avait donné toutes les preuves, toutes les indications exigibles en pareille circonstance et il ne vint pas à l'esprit du directeur qu'il eût indignement abusé de sa confiance.

C'est donc avec la conscience absolument calme qu'il se décide à accomplir le douloureux devoir qui lui incombe.

Il répond à Marie-Jeanne :

—Je suis surpris que vous veniez aujourd'hui réclamer un enfant qui n'est plus ici ?... "

—Plus ici ?... répète Marie-Jeanne en se levant.

" Ah !... oui !... exclame-t-elle... je sais... " sorti le 25 "... "

—C'est effectivement depuis le 25 que nous n'avons plus cet enfant...

" Si je ne me trompe, il n'est resté dans cette maison que pendant quelques heures... "

—Mort ?... Il est donc mort ! prononce Marie-Jeanne dans un cri déchirant...

—Non !... Vous vous trompez !... Cet enfant n'a pas succombé, bien que, dans le rapport qui m'a été fait, il était dit que son état inspirait de sérieuses inquiétudes...

—Mais alors... où est-il ?... Qu'en avez-vous fait ? demande vivement la pauvre femme, dont aucune description ne saurait rendre l'exaltation et les terribles angoisses.

—J'ai dû le rendre à la personne qui le réclamait... en fournissant la preuve qu'elle était autorisée à faire cette réclamation...

—Autorisée ?... Par qui ?... Par qui, monsieur ?... "

—Je me suis tenu strictement dans mon devoir et mon droit... Et je n'ai remis l'enfant qu'à bon escient.

—On vous a donné des preuves ?

—Oui !... On m'a d'abord indiqué le nom inscrit sur un billet.

—Charles Bertrand !

—C'est bien le nom... "

—L'anneau de mariage aussi ?... "

—Oui, et la branche de buis !... "

Marie-Jeanne est devenue livide.

Pendant une seconde on eût dit qu'elle était pétrifiée.

Les bras pendants le long du corps, la bouche entr'ouverte, les regards fixes, elle présente toutes les apparences de l'anéantissement moral.

Puis tout à coup son visage s'anime, comme si une idée traversant son esprit vient de lui rendre l'espoir.

Et parlant avec une extrême volubilité :

—Dites-moi, monsieur le directeur, cette personne qui est venue réclamer l'enfant, c'était un homme ?... "

—Oui !

Elle pensait que Bertrand avait peut-être trouvé de l'argent à emprunter... et qu'il avait eu à cœur de reprendre l'enfant tout de suite...

Et sans se rendre compte, dans le trouble de sa pensée, que plusieurs jours se sont déjà écoulés, elle ajoute :

—Et cet homme... c'était un ouvrier, n'est-ce pas ?... Tenez, monsieur le directeur, je vais vous le dépeindre.

Et déjà elle s'appropriait à faire le portrait de Bertrand, quand le directeur, l'interrompant, lui dit :

—L'homme qui s'est présenté à moi n'était pas un ouvrier... mais bien un homme du monde !

—Mais c'est impossible !

—J'ajouterai même que cette personne s'intéressait vivement à la mère de l'enfant qu'il venait chercher...

—Et vous le lui avez remis ? s'écria Marie-Jeanne en portant les mains à sa tête.

" Vous avez remis mon fils, mon petit Charles, à un inconnu !

—C'était mon devoir, puisque l'on se conformait à toutes les formalités exigées par notre règlement... "

" Je n'ai rien fait qui ne fût absolument correct... "

Alors Marie-Jeanne laissa échapper une exclamation déchirante :

—On me l'a volé !... "

Et folle de désespoir, ne sachant plus ce qu'elle faisait, la malheureuse ouvre la porte, et s'élançant au dehors, elle se met à courir, en continuant de crier :

—On m'a volé mon fils !... On m'a volé mon fils !

En la voyant reparaitre dans cet état d'agitation et de délire, le gardien s'empressa d'ouvrir la porte et, la prenant par la main, il la conduisit dehors.

Marie-Jeanne, une fois sur la place, continua de courir, jusqu'à complet épuisement de ses forces.

Puis, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes qui se dérobaient, elle arrête une voiture au passage et donne au cocher l'adresse de l'hôtel d'Anglemont.

Elle était folle de douleur, folle de désespoir et de rage.

Elle voulait penser et il lui semblait que son cerveau éclatait, que tête était vide ; elle articulait des mots sans suite, se parlant à elle-même, tandis que ses mains se crispaient et que, sans s'en apercevoir, elle s'enfonçait les ongles dans les chairs.

Elle n'avait plus de larmes. Ses yeux étaient en feu, elle ne voyait qu'au travers d'un nuage de sang.

Son cœur emplissait sa poitrine à l'étouffer.

Quand la voiture s'arrêta, elle descendit d'un bond...

Elle allait frapper à la porte, lorsque le cocher, voyant son état d'exaltation, l'arrêta par le bras, en lui disant :

—Faut-il vous attendre ?

Alors elle prit un louis qu'elle donna au cocher.

Puis, sans attendre qu'on lui rende la monnaie, elle saisit le lourd marteau de la porte cochère.

Elle passe en courant devant la loge du concierge ; elle monte par l'escalier de service ; elle sonne avec violence.

Et repoussant François qui se trouve devant elle, elle entre, traversant le salon et rencontre Charlotte, accourue au bruit.

Elle lui dit :

—Où est-elle ?... Où est Mme la comtesse ?... Je veux la voir !

Mme de Bussières apparaît.

A la vue de Marie, elle est saisie d'épouvante.

Elle court à elle, les bras ouverts, en demandant :

—Mais... qu'avez-vous donc, Marie-Jeanne ?... Comment se fait-il que vous reveniez seule ?

—Oui !... seule !... seule !...

Et Marie-Jeanne, tombant dans les bras de la comtesse, crie :

—Volé !... volé !... On m'a volé mon enfant !

#### CHAPITRE XVIII. — FOLLE !

L'exclamation poussée par Marie-Jeanne était allée retentir jusqu'au fond du cœur de Mme de Bussières.

Tout d'abord et sans chercher à s'expliquer comment on avait pu voler l'enfant, mère elle-même, elle avait partagé la douleur de cette autre mère qu'elle avait vue partir pleine d'espoir et qui revenait l'âme affolée.

Après ce premier moment de trouble, Mme de Bussières voulut se faire expliquer ce qui était arrivé.

Mais l'infortunée Marie-Jeanne était à présent tombée dans un tel état de prostration qu'il paraissait impossible de l'interroger.

Charlotte avait fait asseoir la pauvre femme dans un fauteuil et lui prodiguait ses soins.

La comtesse, de son côté, avait ordonné à François d'aller en toute hâte chercher le docteur Appyani.

Elle pensait, hélas ! que Marie-Jeanne subissait une crise violente et dangereuse.

Bien qu'elle fût absolument ignorante des choses relatives à l'hospice des Enfants-Trouvés, elle ne pouvait admettre qu'un enfant placé dans cet établissement, où devait s'exercer la plus grande surveillance, pût disparaître, être volé, ainsi que le prétendait Marie-Jeanne.

Alors elle se demandait si cette malheureuse avait réellement fait la démarche pour laquelle elle s'était mise en route et si, après toutes les terribles épreuves qui l'avaient assaillie, elle n'était pas en proie à un accès de fièvre, de délire qu'il importait de soigner énergiquement.

Elle attendait l'arrivée du docteur Appyani avec d'autant plus d'impatience qu'il ne s'opérait aucun changement dans l'état de Marie-Jeanne.

La malheureuse femme, et c'est ce qui effrayait autant Charlotte que la comtesse,—semblait ne rien entendre des consolations qu'on essayait de lui prodiguer.

Pas un mot ne sortait de sa bouche et des larmes coulaient à flots de ses yeux grands ouverts. Ses regards erraient autour d'elle, comme si elle eût cherché quelqu'un... Lui ! sans doute, son cher petit enfant perdu ! Ses lèvres s'agitaient et nul son ne s'en échappait. Appyani arriva en toute hâte.

Il examina attentivement la malade, lui fit respirer un flacon d'éther et demanda qu'on le mit au fait de ce qui lui était arrivé.

Plus maîtresse d'elle-même à la vue de cet étranger qui semble s'intéresser à son malheur, Marie-Jeanne retrouve peu à peu la parole...

Elle parle et Appyani, au son de sa voix, semble frappé de stupeur.

Voici ce qui se passait en lui. Deux fois déjà il s'était trouvé en présence de Marie-Jeanne.

La première, lorsque, par ruse, il s'était glissé dans le bosquet du restaurateur des Prés-Saint-Gervais et avait surpris la conversation qui avait eu lieu entre les deux jeunes mariées. Du lieu où il se trouvait il n'avait pu apercevoir le visage de Marie-Jeanne, mais il avait entendu sa voix.

La seconde fois, il l'avait rencontrée, comme on le sait, pendant une nuit sombre, devant l'hospice des Enfants-Trouvés.

Là encore, il n'avait pas vu ses traits ; mais sa voix pleine de désespoir et brisée par les sanglots était parvenue jusqu'à lui.

Et voilà que la même voix et que les mêmes sanglots résonnaient à son oreille, éveillant en lui le trouble et l'épouvante.

Il fit un effort surhumain et, avec un calme simulé, il demanda, tout d'abord, quelle était cette femme.

—C'est Marie-Jeanne, la compagne, l'amie de mon enfance, répondit Mme de Bussières.

—Et de quel malheur a-t-elle donc été frappée ? demanda le docteur.

—De quel malheur ? s'écrie Marie-Jeanne :

« Du malheur le plus horrible, le plus épouvantable... On m'a volé mon enfant !

Nul doute n'est plus possible pour Appyani. Cette femme qui est là, devant lui, la protégée, l'amie de Mme de Bussières, est bien la mère du petit abandonné qu'il s'est frauduleusement fait délivrer à l'hospice des Enfants-Trouvés !...

Le hasard, qui jusqu'alors l'avait constamment servi, va-t-il maintenant se tourner contre lui ?

—Non, non, se dit-il avec une sauvage énergie, je ne me laisserai pas abattre par le sort. Je serai plus fort que lui, et, s'adressant froidement à Marie-Jeanne :

—On vous a pris votre enfant, dit-il, dans votre maison, chez vous ?

—Chez moi ! Ah ! bien oui, il aurait fallu me tuer.

—Voyons, ma bonne Marie-Jeanne, dit la comtesse, racontez-nous ce qui vous est arrivé depuis que vous avez quitté l'hôtel pour aller réclamer là-bas votre enfant.

—Dites-nous, d'abord, ajoute Appyani, où cet enfant se trouvait... lorsqu'il vous a été pris.

—Lorsqu'on me l'a volé, oui, volé, répond Marie-Jeanne.

« Eh bien, voilà :

« Je ne pouvais plus le garder... Non !... Je ne le pouvais plus... et la misère m'a forcée à l'exposer... »

—L'exposer ! répète Appyani, qui, malgré son trouble, fait bonne contenance.

—Oui, monsieur !... répond Marie-Jeanne.

Et se tournant vers la comtesse :

—Mais, grâce à madame, je pouvais le ravoir !...

—Eh bien ?

—J'ai couru tout de suite là-bas !...

—Où ça ! demanda Appyani en dissimulant, avec une volonté de fer, l'émotion qui s'est emparée de lui.

—Là-bas... où l'on accepte les enfants que leurs mères ne peuvent plus nourrir.

—À l'hospice des... »

—Oui, monsieur, à l'hospice des Enfants-Trouvés !

Et, tandis, que d'un regard la comtesse demande au docteur de ne pas continuer cet interrogatoire dont chaque mot est un coup pour le cœur de l'infortunée mère, Marie-Jeanne continue :

—J'arrive !... J'entre !... Je questionne ! On me répond que mon enfant n'est plus là... »

« Sorti le 25 ! » Voilà ce que me dit un employé devant lequel on m'a conduite.

« Sorti !... » répète Marie-Jeanne... Ça voulait dire... que je n'avais plus d'enfant... que je ne reverrais jamais plus mon fils... qu'on me l'avait volé !...

—Comment pouvez-vous savoir cela ? demande avec vivacité le docteur.

—Comment ?... Parce que j'ai voulu voir le directeur et qu'il a bien fallu qu'on me conduise auprès de lui !...

« Il m'a dit qu'il était venu un homme... un homme riche, bien riche, car il a laissé de l'or... beaucoup d'or pour la maison... »

« Elle m'a dit que cet homme a donné tous les renseignements... il a indiqué tout ce que j'avais mis sur mon enfant pour le reconnaître... quand je reviendrais le réclamer !... Car je ne voulais pas le laisser là, moi !... »

« Oui, continua Marie-Jeanne, il a indiqué tous les objets : mon anneau de mariage... la branche de buis béni !... Tout... tout... tout !... »

« Et il a emporté l'enfant !

Le cri qu'a poussé Marie-Jeanne, en terminant, empêche qu'on ne s'aperçoive du moment d'effroi que vient de faire Appyani.

Ce dernier a déjà eu le temps de retrouver son aplomb, quand Marie-Jeanne reprend, s'adressant à la comtesse de Bussières, qui essaie de la calmer :

—Ça ne pouvait pas !... Je ne voulais pas le croire !... Je supposais que... l'on me parlait ainsi pour m'éprouver... pour voir si j'étais bien la mère !...

« Ah ! tenez... dans ce moment-là... je suis devenu comme folle ! Je suis partie en criant... Je demandais mon enfant à tous les gardiens... je voulais qu'on me le rende !... »

« On m'a jetée dehors !

« Comment je suis venue chez vous... comment je vis encore... je ne le sais pas !... »

« Je ne comprends plus rien !... je ne sais plus qu'une chose : on m'a volé mon enfant.

Et, succombant à sa douleur, Marie-Jeanne chancelle ; elle bat

l'air de ses mains comme si elle allait tomber foudroyée morte peut-être.

Appyani, qui s'est précipité, la reçoit dans ses bras.

Aidé par la comtesse et Charlotte, il la porte sur sa chaise longue. Alors Mme de Bussières s'agenouille auprès de son ancienne camarade, pendant que Charlotte est allée chercher un flacon d'éther.

Et s'apressant à Appyani qui, les bras croisés, darde un regard plein de haine sur Marie-Jeanne, elle s'informe :

—Docteur, est-il donc possible qu'une action pareille s'accomplisse ?

Mais Appyani ne répond pas ; et se penchant sur la patiente qui vient de rouvrir les yeux et essaye de se relever, il lui dit :

—Vous retrouverez votre enfant... madame... Ne vous tourmentez pas ainsi... Il faut...

—Mais, réplique Marie-Jeanne, qu'est-ce que je pourrai faire, moi, pauvre femme du peuple... sans appui, sans soutien ?...

« Est-ce qu'on voudra m'écouter, seulement ?

—Et moi, ne suis-je pas là, Marie-Jeanne ? s'écrie la comtesse de Bussières... Vous n'avez pas de soutien, dites-vous, moi j'ai des amis... des amis considérés et puissants !...

« Oh ! nous le retrouverons !... On vous le rendra... Je ferai toutes les démarches nécessaires !... Aucun sacrifice ne me coûtera, je vous le promets !

Marie-Jeanne s'est relevée. Et, les mains jointes, le visage éclairé subitement par un rayon d'espérance, elle dit, parlant au milieu des larmes :

—Oui, oui... vous m'aidez, n'est-ce pas ?... Vous serez compatissante... vous serez bonne, comme vous l'avez toujours été pour moi !...

« Ah ! c'est à présent qu'il faut avoir bien pitié de moi !... Parce que je ne peux plus rien, moi... je ne saurais plus que faire... »

« Oh ! madame, madame !... exclama-t-elle, vous aurez pitié de mon malheur !... »

Mme de Bussières, émue jusqu'aux larmes, cherche les regards de Marie-Jeanne ; et quand ses yeux ont rencontré ceux de son amie d'enfance, de la confidente des premières amours, elle répond :

—Je vous le promets, Marie-Jeanne !... Je vous le jure !...

Elle s'efforce de mettre dans son regard une expression qui fasse comprendre à la malheureuse femme qu'elle n'a pas oublié ce qu'elle lui doit de reconnaissance.

Puis elle ajoute :

—Est-ce que je ne suis pas mère aussi ?

Et de la main elle indique le berceau sur lequel la nourrice s'est penchée pour tâcher de rendormir l'enfant qui s'est réveillé au bruit qui se faisait dans la chambre.

Marie-Jeanne, que les promesses de Mme de Bussières ont, sinon consolée, du moins quelque peu rassurée, dirige ses yeux vers le berceau.

Et d'une voix émue :

—C'est vrai, prononce-t-elle, vous êtes mère... heureuse mère ! vous !...

Puis s'animant :

—Ah ! que Dieu vous protège !... Qu'il veille de là-haut sur votre enfant !... Et moi, je prierai pour lui... comme je prie pour le mien !

« Votre enfant !... Ah ! vous pouvez compter qu'il aura deux bons serviteurs... mon fils et moi !... »

« Nous serons tout à lui !... Nos deux existences ne seront pas assez longues pour que nous puissions reconnaître tout ce que vous aurez fait pour nous !

Marie-Jeanne, debout, le corps tourné vers le berceau, murmure des émus à l'adresse de la chère créature pour laquelle, pense-t-elle, la vie s'ouvre avec des perspectives de bonheur.

Elle appelle la bénédiction divine sur lui.

—Oui, mon enfant, dit-elle, nous serons tes serviteurs... quand ta mère nous aura sauvés !...

« J'apprendrai de bonne heure à mon fils à l'adorer... à la vénérer comme une sainte... »

« Je lui apprendrai à te considérer, à t'aimer comme un frère !... »

Et, tout en parlant, la pauvre femme a fait quelques pas.

Elle ne peut toutefois voir l'enfant, que la nourrice lui cache, penchée qu'elle est sur le berceau.

Alors Appyani se place devant elle, au moment où elle fait mine de s'en approcher.

—Arrêtez ; commande-t-il en repoussant la malheureuse femme.

—Oh ! soyez tranquille ! dit Marie-Jeanne, je ne lui ferai pas peur !

« Allez, j'irai bien doucement... »

« Je ne pleurerai pas... Je vais lui sourire au contraire... »

Ses yeux témoignent si bien des sentiments qu'elle éprouve, que Mme de Bussières, attendrie, dit au médecin :

—Laissez-la passer, docteur !

La comtesse, en même temps, a placé son bras sur celui d'Appyani,

qu'elle entraîne doucement afin de laisser le passage libre à celle qui demande à voir l'enfant.

C'est avec une émotion bien douce à son cœur qu'elle écoute ces mots qui s'exhalent des lèvres de Marie-Jeanne : « Oui, cher enfant, quand ta mère nous aura sauvés, nous ne te quitterons plus !... »

Soudain, un cri terrible s'échappe de sa poitrine.

Elle vient de diriger son regard sur le berceau, et ses yeux ont rencontré le visage de l'enfant.

Puis, comme Appyani s'est précipité pour l'éloigner de ce berceau, elle s'y cramponne des deux mains désespérément.

Et elle crie :

—Mais... le voilà, le voilà... C'est lui !... C'est mon fils !... Je le reconnais bien, c'est mon fils... mon fils !...

Le docteur s'est élancé et, saisissant le cordon de sonnette, il se met à sonner avec fureur.

Marie-Jeanne a repoussé la nourrice qui veut s'opposer à ce qu'elle se penche sur le berceau.

Et, saisissant son fils, elle s'écrie :

—Mon enfant !... C'est mon enfant que je revois !... C'est mon enfant que je retrouve... »

En proie à la plus violente émotion, Mme de Bussières s'est approchée d'Appyani.

Et d'une voix frémissante :

—Que dit-elle donc, docteur ? balbutie-t-elle.

C'est Marie-Jeanne qui répond.

Se redressant, l'œil en feu, elle s'écrie :

—Je dis qu'on m'a volé mon enfant et que le voilà !

Et comme elle s'approche de nouveau du berceau, en même temps que Mme de Bussières se précipite de son côté, pour faire un rempart de son corps à celui qu'elle croit être son fils, le docteur Appyani s'est placé résolument entre les deux femmes.

Et d'une voix ferme et du ton que lui donne sa qualité de médecin, il réplique à l'exclamation de Marie-Jeanne, par ces mots :

—Et moi... je dis que cette femme est folle !...

—Folle !... Folle !... parce que je retrouve mon enfant que l'on m'avait volé !... Folle parce que je veux le reprendre, s'écrie la malheureuse femme en dardant des regards pleins de flammes sur les personnes qui l'entourent et cherchent à la calmer.

Marie-Jeanne est effrayante à voir, arrivée à ce degré d'exaspération qui, effectivement, touche à la folie.

C'est maintenant à la comtesse de Bussières qu'elle s'adresse.

Elle s'écrie :

—Ah ! vous allez me le rendre !... Vous allez me le rendre, n'est-ce pas ?...

Que va-t-il se passer ?

Déjà le docteur Appyani se prépare à s'opposer en employant la force à ce que Marie-Jeanne, dont il devine l'intention, ne s'élance de nouveau vers le berceau, dont on a eu tant de peine à l'arracher.

Mais à ce moment, attirés par les violents coups de sonnette, François et le valet de chambre sont accourus.

A la vue de Marie-Jeanne qui se démène et crie, les deux serviteurs ont compris qu'il vient de se passer là quelque terrible événement.

Sur un signe que leur fait Appyani, ils s'approchent de la pauvre femme et paralysent, en l'entourant de leurs bras, les mouvements furieux qu'elle fait pour se dégager.

Le docteur leur commande d'enlever Marie-Jeanne et de l'emmener.

Ils obéissent, persuadés que l'infortunée a complètement perdu la raison.

Ils passent dans la pièce contiguë, où le docteur les suit, laissant la comtesse de Bussières toute tremblante de saisissement et de terreur et auprès de qui s'empressent Charlotte et la nourrice.

La scène a été si rapide que Mme de Bussières n'a pu adresser un mot à celle qui prétendait retrouver son fils dans l'enfant couché dans le berceau.

Elle voudrait encore pouvoir douter que la malheureuse ait si subitement perdu la raison.

Et comme Charlotte la supplie de ne pas s'abandonner ainsi à sa douleur, Mme de Bussières ne peut retenir ses larmes.

Les cris que pousse Marie-Jeanne et qui parviennent jusqu'à elle la plongent dans la plus cruelle affliction.

Elle joint ses mains tremblantes, et s'écrie :

—Mon Dieu !... Ayez pitié d'elle !...

Tout à coup ces cris ont cessé, et le docteur Appyani apparaît sur le seuil de la chambre.

Le misérable, après la violente secousse qu'il vient de subir, est à présent tout à fait maître de lui-même.

Certain qu'il a définitivement échappé à un danger qui ne saurait se renouveler, grâce aux précautions qu'il va prendre, il peut simuler un sentiment de pitié dont lui saura gré la comtesse si profondément affligée.

Et s'approchant de Mme de Bussières qui pleure silencieusement

**VIN MORIN "CRESO-PHATES"**

EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.  
Agent pour les États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 34 Central Wharf, Boston, Mass.

les yeux fixés sur l'enfant cause de tout ce qui vient d'avoir lieu, il lui prend les mains en disant :

—Voilà, mon amie, à quoi vous vous êtes exposée en vous abandonnant aux élans généreux de votre cœur.

—Quel malheur !... Quel affreux malheur ! exclamait la comtesse.

—Ne vous affectez pas ainsi !... C'est assurément un grand malheur ! répondit le docteur ; mais ces affection cérébrales ne sont pas toujours incurables.

« Quelques mois de traitement... suffiront, je l'espère, pour rendre la raison à cette malheureuse femme.

« Soyez persuadée, du reste, que je ne l'abandonnerai pas. »

Et il ajouta hypocritement :

—Il me suffit de savoir que vous vous intéressez à elle pour que je la recommande, tout particulièrement, à l'un de nos meilleurs spécialistes...

—Comment ?... Vous voulez ?...

—Supposez-vous donc qu'il vous serait possible de garder cette malheureuse auprès de vous... dans l'état où elle est ?

« Mon devoir professionnel et la profonde affection qui me lie à vous m'imposeraient le devoir de m'y opposer formellement. »

—Mais si elle se calmait... si ce n'était, cependant, qu'un délire passager, qui ne dût pas avoir de suite...

« Car, ajouta-t-elle en tendant l'oreille vers la porte, il me semble qu'elle a cessé de crier... »

—C'est que la crise violente a été suivie d'un évanouissement...

—Elle est évanouie ? prononça la comtesse avec une expression d'effroi.

—Et fort heureusement ; car cela va nous permettre de la faire transporter, sans crainte d'un scandale pendant le trajet...

—La transporter ?... Mais où donc ? demanda Mme de Bussièrès avec inquiétude.

—Dans une de ces maisons de santé où l'on soigne...

—Les fous ?...

—Oui, ceux qu'on a l'espoir de guérir ; mais principalement...

Puis s'interrompant :

—J'ai commandé à François d'aller chercher une voiture.

« A nous deux nous parviendrons à maîtriser cette malheureuse, si elle recouvre ses sens avant que nous ne soyons arrivés à destination.

« Je vous le répète, vous n'avez pas lieu de vous alarmer outre mesure ; je comprends et je partage votre émotion, mais il doit y avoir des bornes à la compassion même la plus justifiée !... »

« Rappelez-vous que vous vous devez surtout et, avant tout, à notre cher enfant ! »

—Je compte sur vous, docteur, en cette circonstance..., comme en tant d'autres. Vous me laissez espérer que l'on pourra guérir cette infortunée, je vous demande en grâce de me tenir au courant de sa situation... Je désire avoir des nouvelles... le plus souvent possible !

—Vous en aurez, mon amie, et j'espère qu'elles vous rassureront complètement d'ici... à... quelque temps !

Troublée et l'âme tristement émue en dépit de l'espoir qu'on lui donnait, la comtesse de Bussièrès ne vit pas le mauvais sourire dont le docteur avait souligné les derniers mots qu'il venait de prononcer.

A ce moment François se présentait à la porte du salon.

—La voiture est en bas ! prononça-t-il.

Le docteur lui fit signe de se retirer.

Et prenant la main de Mme de Bussièrès, qui, dans un élan du cœur, voulait l'accompagner afin de voir une dernière fois Marie-Jeanne, il la reconduisit auprès du berceau et lui montrant l'enfant :

—Votre poste est ici ! lui dit-il.

« Lui d'abord, lui toujours... »

En affirmant à la comtesse de Bussièrès qu'il avait l'espoir que Marie-Jeanne pourrait être transportée, sans difficulté, à la maison de santé, le docteur Appyani était d'avance certain de son fait.

Il avait, en effet, pris la précaution de faire respirer à la pauvre femme une de ces drogues stupéfiantes dont il possédait la formule et dont il avait eu, — ainsi qu'on le verra plus tard, — l'occasion d'expérimenter l'efficacité.

Marie-Jeanne ne présentait plus qu'une masse inerte que François et le valet de chambre qu'il avait appelé à son aide portèrent dans la voiture.

Et comme le valet de chambre se disposait à monter sur le siège, le docteur le renvoya, en lui disant qu'il n'avait plus besoin de ses services, car le transport de la malade ne présentait, affirmait-il, aucune difficulté.

—Retournez auprès de Mme la comtesse, ajouta-t-il, recommandez à Charlotte de veiller sur elle et de ne pas la quitter d'un instant, car c'est surtout pour votre maîtresse que je crains l'effet des émotions par lesquelles nous venons tous de passer.

Puis il attendit que le valet de chambre et François se fussent retirés pour indiquer au cocher la direction à prendre.

Mme de Bussièrès, malgré la recommandation que lui avait faite avec tant d'insistance le docteur, s'était tenue aux écoutes.

Lorsque les domestiques avaient emporté, Marie-Jeanne, elle courut à l'une des croisées qui donnaient sur la cour et avait assisté au transport de la pauvre femme qu'elle croyait simplement évanouie.

Et quand la portière se referma et que la voiture eut quitté la maison, elle se décida à retourner dans la chambre où elle avait laissé l'enfant sous la garde de Charlotte et de la nourrice.

Elle fit aussitôt appeler François afin de s'informer du motif qui l'avait empêché d'accompagner le docteur Appyani.

Et en apprenant que le médecin avait décidé ne se passer de ses services, Mme de Bussièrès éprouva une impression de soulagement.

Elle en augurait que le docteur ne redoutait pas pour Marie-Jeanne une crise semblable à celle que l'infortunée venait de subir avec tant de violence.

François la rassurait du reste, en lui disant que le docteur n'avait plus l'air aussi inquiet.

Toutefois, et bien qu'elle eût la plus grande foi en l'expérience du médecin, Mme de Bussièrès demeurait profondément affectée.

Elle s'en voulait d'avoir éloigné rudement Marie-Jeanne quand elle s'accrochait désespérément au berceau.

Elle se rappelait qu'elle avait voulu faire un rempart de son corps à l'enfant que l'infortunée mère voulait prendre dans ses bras.

Elle n'avait plus écouté que son amour maternel qui lui faisait oublier que cette autre mère devait souffrir cruellement et elle l'avait repoussée avec une excessive violence.

Mais, à présent qu'elle n'avait plus rien à craindre pour son enfant, elle se reprochait cette violence et se sentait prise de remords.

Dans le trouble de sa conscience, elle se demandait comment elle pourrait faire oublier à Marie-Jeanne ce moment d'emportement et les dures paroles qu'elle avait pu lui adresser dans son affolement.

C'est auprès de son enfant qu'elle alla chercher l'apaisement des pensées qui la troublaient si fort et tourmentaient son âme à présent pleine de compassion pour cette malheureuse que le désespoir avait conduite à la folie.

Ah ! si elle avait pu soupçonner en ce moment où son âme tressaillait à la vue de cet enfant qu'elle était la complice inconsciente d'un crime abominable !...

Si quelqu'un était venu lui dire : « Vous n'êtes pas la mère de cet enfant !... Votre fils est mort !... Et cette infortunée qui, dans sa douleur, dans son désespoir d'être repoussée comme atteinte de folie, poussait les cris qui ont retenti jusqu'au fond de votre cœur, cette infortunée est la vraie mère à laquelle vous volez son fils et que vous condamnez à une existence d'épouvantable douleur, à une existence de damnée !... »

Si elle eut pu entendre ces mots prononcés par quelque voix mystérieuse : « Non, Marie-Jeanne n'est pas folle ; mais elle le deviendra... et c'est vous qui aurez causé la perte de sa raison... »

Quel désespoir, quel écrasement de son cœur n'eût-elle pas subi ! Mais rien ne pouvait faire naître dans son esprit la pensée de cette terrible vérité.

Elle plaignait de toute son âme la malheureuse « folle », elle s'imaginait les tortures qu'elle aurait ressenties si l'horrible fatalité qui frappait Marie-Jeanne était venue s'appesantir sur elle-même et, pleine d'une terreur subite, elle se jeta sur le berceau et couvrit de frénétiques tendresses... l'enfant de Marie-Jeanne.

Et quand, épuisée par ces violentes effusions d'amour maternel, elle allait s'affaïsser sur la chaise longue, elle tenait toujours l'enfant emprisonné dans ses bras comme dans un asile d'où il serait impossible de l'arracher.

C'est à grand-peine que la nourrice parvint à se faire remettre le cher petit afin de lui donner la nourriture dont il avait besoin.

Mme de Bussièrès s'entretint alors avec Charlotte des infortunes de Marie-Jeanne.

Et la gouvernante, qui savait quels liens unissaient l'une à l'autre les deux anciennes amies d'enfance, cherchait à consoler sa maîtresse.

Mais si la comtesse de Bussièrès n'avait aucun soupçon, aucun pressentiment, Charlotte, au contraire, était sous l'empire d'impressions étranges.

Il semblait que les accents déchirants de Marie-Jeanne réclamant l'enfant qu'elle prétendait lui avoir été volé, eussent donné à la gouvernante l'intuition que ces cris, ces lamentations et ces revendications si énergiques, si désespérées, ne portaient pas l'empreinte de la démence. Elle ne soupçonnait certes pas la criminelle substitution qui avait eu lieu ; mais elle pensait que Marie-Jeanne était victime de quelque horrible machination.

Et quand le docteur avait affirmé que Marie-Jeanne était folle, elle avait éprouvé comme un sentiment de révolte intérieure.

Elle sentait que cet homme mentait effrontément.

La haine instinctive qu'elle éprouvait, en de certains moments,

pour le docteur, s'était réveillée en elle, lorsqu'il s'efforçait d'éloigner Marie-Jeanne qui se cramponnait au berceau de son fils.

Et maintenant qu'elle était appelée à calmer l'agitation d'esprit dans laquelle était plongée la comtesse, et sa terreur de savoir son ancienne amie en proie à la folie, elle ne savait quelles consolations lui offrir, quelles assurances lui donner sur l'état de Marie-Jeanne.

Dire que celle-ci n'était point folle, n'était-ce pas dire aussi que l'enfant reconnu par elle était réellement le sien ?

Or, la pensée de Charlotte n'admettait pas cette terrible supposition.

Ce n'étaient que de vaines présomptions et de banales espérances qu'elle pouvait offrir à Mme de Bussières.

C'est donc plongée dans l'anxiété la plus vive que la comtesse attendit le retour du docteur Appyani.

Le docteur, en donnant l'adresse au cocher, avait recommandé à celui-ci de marcher grand train.

La voiture avait, d'une allure rapide, parcouru la distance qui séparait l'hôtel d'Anglemont de la barrière de l'Etoile.

Une fois là, le fiacre devait prendre par la grande avenue conduisant au Bois de Boulogne.

Quand il s'était trouvé seul, à côté de cette femme dont il avait volé l'enfant, le misérable qui avait cru, un instant, que son étoile allait pâlir par le fait de cette créature que la fatalité plaçait, tout à coup, sur son passage, eut la pensée de supprimer ce nouvel obstacle comme il avait déjà supprimé tous les autres.

S'il n'eût écouté que la colère qui bouillonnait en lui, certes Marie-Jeanne ne se fût pas réveillée du sommeil factice qu'il lui avait imposé au moyen d'un puissant narcotique.

Appyani n'eût eu qu'à faire couler quelques gouttes de la drogue que contenait le flacon, dans la bouche de sa victime, pour que la mort arrivât foudroyante.

Et pendant cette première partie du trajet, Appyani s'était longuement consulté, afin de savoir s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite avec cette femme qui, vivante, pourrait, par le fait de quelque nouveau hasard, reparaitre un jour devant lui comme une furie vengeresse.

Mais la prudence qui le guidait dans toutes ses combinaisons criminelles eut, cette fois encore, le dessus sur la coupable pensée qui s'agitait dans l'esprit du misérable.

Toutefois, s'il épargnait la vie de cette mère de l'enfant volé, il n'en était pas moins résolu à la séparer à tout jamais du monde.

Il allait l'enfermer vivante dans une tombe d'où elle ne sortirait plus !

Et comme si, à ce moment, quelque souvenir terrible eût reparu dans sa mémoire, il enveloppa d'un regard cynique ce corps qu'il avait su rendre inerte et un rictus de démon vint se dessiner sur ses traits.

On eut pu l'entendre alors murmurer :

— Et toi aussi... tu seras morte pour tout le monde !...

A partir de ce moment, Appyani attendit, avec une impatience fébrile, que la voiture fût arrivée au bout de ce long trajet, à travers le bois.

Penché à la portière il enjoignait, à chaque instant, au cocher de presser l'allure de ses bêtes.

On atteignit ainsi le pont du Suresnes.

De l'autre côté de la Seine, à mi-chemin de Suresnes à Saint-Cloud, on apercevait un bouquet de grands arbres de haute futaie, entourés d'une grille monumentale, et qu'on avait épargnés, en rasant le reste du bois, afin d'en faire un immense parc dépendant d'un château où le propriétaire avait, pendant toute sa vie, établi sa résidence d'été.

A sa mort les héritiers avaient vendu la magnifique propriété. Château et parc, en passant entre des mains étrangères, avaient changé de destination.

L'acquéreur était précisément ce spécialiste " distingué " dont le docteur Appyani parlait tout à l'heure à la comtesse de Bussières.

C'était là que le misérable conduisait Marie-Jeanne, avec l'idée bien arrêtée dans son esprit que la victime y serait enfermée comme dans une prison dont la porte ne devrait pas se rouvrir pour elle.

La voiture, après avoir longé la berge de la Seine, s'arrêta devant le portail de la grille.

Appyani descendit pour aller sonner d'une façon spéciale, en espaçant chacun des coups de cloche.

Puis, quand la dernière volée eut cessé de retentir, répercutée dans la profondeur du parc, le docteur sortit un sifflet d'argent de sa poche et en tira une note stridente, prolongée, qui, déchirant le silence de ces grands arbres centenaires, alla porter aux gens de l'établissement un mystérieux signal.

Quelques instants plus tard, la voiture s'ébranlait de nouveau, pour suivre une longue allée conduisant au château, devenu le bâtiment principal de l'établissement.

Sur l'ordre d'Appyani, deux hommes de service tirèrent Marie-

Jeanne de l'intérieur de la voiture et la portèrent dans une pièce que le docteur leur avait indiquée et où ils l'enfermèrent, après l'avoir déposée sur un divan.

Appyani était entré, sans se faire annoncer, dans le cabinet du directeur.

En le voyant apparaître, ce dernier se leva, quittant le secrétaire où il était occupé à écrire.

Et d'une voix brève, sèche, martelée :

— C'est encore vous ! dit-il d'un ton de froideur glaciale.

En prononçant ces paroles, les yeux du vieillard enveloppaient le nouveau venu d'un regard qu'il cherchait à rendre pénétrant.

C'était un homme d'environ soixante-dix ans, mais encore vert, de corpulence robuste et dont la physionomie dénotait un caractère énergique.

Toutefois cette énergie devait être singulièrement tempérée chez lui par une faiblesse excessive pour le docteur Appyani, car après la réception glaciale qu'il avait voulu faire à ce dernier, le directeur changea subitement de ton, pour ajouter :

— Je ne t'attendais pas aujourd'hui... Quel est le motif qui t'amène ?

— Mon père, répondit le médecin en souriant, je prends soin de vos intérêts, ... je vous amène une pensionnaire.

— A soigner ? s'informa le vieillard en regardant fixement son fils.

— A garder ! prononça le docteur Appyani d'une voix ferme.

Le vieillard releva d'abord vivement la tête, puis ses yeux ayant rencontré les yeux de son fils, il courba le front.

— C'est bien ! dit-il.

Le docteur Appyani remonta dans la voiture qui reprit la direction de Paris.

— Et maintenant, pensait le misérable, à moins que le diable ne s'en mêle, je crois, ma chère comtesse, que vous ne m'échapperez pas !

Mme de Bussières attendait, ainsi que nous l'avons dit retour du docteur avec la plus vive impatience.

Aussi se porta-t-elle avec précipitation au-devant de lui.

Et toute tremblante d'émotion elle s'informa de l'état de Marie-Jeanne.

— Bon espoir ! répondit Appyani en s'emparant de la main de la comtesse pour la porter à ses lèvres.

— Oui, bon espoir ! répéta-t-il ; je crois même pouvoir vous certifier qu'avant trois mois, votre protégée ne se souviendra plus de la pénible scène à laquelle elle nous a fait assister.

Et dans la pensée du misérable, ces paroles signifiaient : " Dans trois Marie-Jeanne sera réellement folle... ou morte !... "

## QUATRIÈME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER. — LE VOYAGEUR ERRANT

Robert Maurel avait quitté la France, avec l'intention bien arrêtée de n'y revenir jamais.

Après avoir rempli un devoir de conscience, en mettant la comtesse de Bussières en garde—il le croyait du moins—contre les agissements possibles du docteur Appyani, l'exilé volontaire était bien résolu à errer de par le monde, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de mettre fin à une existence désormais sans espoir.

Riche, il se proposait d'employer sa fortune, aujourd'hui détournée de sa destination première, à faire le plus de bien possible, à soulager les misères intéressantes qu'il pourrait rencontrer sur son chemin, à réparer les injustices du sort envers les déshérités de la vie.

Et, tout d'abord, deux noms se présentaient à sa pensée, il avait oubliés. de deux êtres aimés que, dans son violent désespoir, il avait oubliés.

En effet, tout à l'affreuse aventure qui brisait sa vie, absorbé dans son immense chagrin, il était parti comme un fou, sans aller embrasser, une dernière fois, cette bonne vieille mère Catherine qu'il ne devait plus revoir ; sans adresser un remerciement à Marie-Jeanne, cette amie si dévouée, si affectueuse, dont il avait assombri le premier jour de mariage !

A ce moment où ce souvenir venait attrister son âme, il dut résister au désir de réparer, tout de suite, cette faute contre l'amitié et la reconnaissance en envoyant une somme d'argent à la vénérable femme qui avait pris soin de son enfance, ainsi qu'à l'amie qui avait toujours eu pour lui l'affection d'une sœur !

Il ne se reconnaissait pas le droit de leur faire accepter une rémunération quelconque, estimant que le dévouement et la sollicitude maternelle ne se récompensent pas avec de l'argent.

Non ! pensait-il, il ne porterait pas atteinte à l'amour-propre de ces deux braves cœurs.

Mais il se ferait une loi de veiller, de loin, sur les deux chères créatures qui avaient remplacé pour lui la famille qu'il n'avait plus.

Quand le bâtiment sur lequel Robert Maurel avait pris passage eut quitté le port et cinglé vers le large, le voyageur, debout sur la dunette, promena avec émotion ses regards sur cette ville française, la dernière qu'il aurait vue, pensait-il.

Et les yeux fixés sur le pavillon aux trois couleurs nationales, lequel flottait au bout de la jetée, il sentait que son cœur se serrait, à l'idée que c'était l'exil éternel qui commençait pour lui !

Il demeura ainsi, l'âme émue, les yeux humides, aussi longtemps qu'il put apercevoir cette terre de France, qui—peu à peu—s'estompait dans la brume.

Puis, l'esprit hanté par ses souvenirs, il se reportait à quelques jours en arrière, lorsque, après deux mois de mer dans l'Atlantique, la vigie au sommet du mât avait tout à coup crié : " Terre ! "

Ce cri avait retenti en lui, comme l'annonce d'un bonheur longtemps espéré et qui allait enfin se réaliser !

" Terre ! " C'était la France qui apparaissait comme dans un rêve, là-bas, dans le lointain,—avec ses côtes basses dentelant l'horizon ! ...

" Terre ! " C'était le pays où il avait laissé son cœur, qu'il allait retrouver tout plein des douces espérances de sa jeunesse ! ...

" Terre ! " C'était ce petit coin des Prés-Saint-Gervais où il avait éprouvé les premières joies et versé les premières larmes ! ...

C'était le jardin de la pauvre aïeule, où le soleil levant venait caresser les grappes de la treille ! ...

C'était le grand parc aux allées ombrées, avec ses sentiers mystérieux où frissonnaient les timides aveux aux souffles des premières amours ! ...

Ah ! comme elle grandissait lentement à ses yeux impatients, cette terre bénie vers laquelle s'envolait à présent sa pensée toute frémissante d'espérance ! ...

Prisonnier sur ce navire esclave lui-même des caprices du vent, avec quel regard d'envie, il suivait des yeux les mouettes qui—plus heureuses—frôlant les lames du bout de leurs ailes blanches, traversaient l'espace avec la rapidité d'étoiles filantes ! ...

Comme son cœur avait battu plus fort, comme son âme s'était épanouie, à mesure qu'au bout de la vaste plaine liquide l'horizon se rapprochait et que ces chères côtes de France se dessinaient plus nettes sous le firmament lumineux ! ...

Quelle joie lorsque, enfin, il avait pu distinguer le rivage avec sa falaise d'écume, puis les tons verts couronnant la masse éventrée des bordants les quais ! ... Ces quais d'où il allait bientôt s'élancer pour retourner auprès de celle à qui il rapportait tout son amour aussi pur, aussi ardent, que le jour où ils avaient échangé le serment d'éternelle fidélité !

Et maintenant c'était le cœur brisé, l'âme perdue dans les ténèbres du plus sombre désespoir, qu'il s'éloignait de cette terre autrefois promise, de cette terre où il n'était resté que le temps d'en rapporter son amour voilé de deuil !

Quand cette France vers laquelle, naguère encore, il tendait des bras, dans un mouvement d'anxiété folle, ne fut plus qu'une ligne nébuleuse à l'horizon, Robert Maurel leva les yeux vers le ciel, comme pour se dire à lui-même que là-haut seulement se terminerait le voyage qui commençait aujourd'hui !

Comment dire les souffrances de ce désespéré que le sentiment religieux retenait seul rivé à l'existence !

Comment dépeindre les tortures de cette âme pour laquelle il n'y avait plus que des souvenirs douloureux après les rêves de bonheur à jamais évanouis !

Le temps,—ce grand réparateur des existences que la déception d'amour a brisées,—ne put rien sur cette âme qui se replongeait sans cesse dans la douleur.

Partout où il passait, quelque pays qu'il parcourût, quelque motif de distraction qui s'offrit à lui, partout l'accompagnait la pensée de l'ange repliant ses ailes pour se courber devant la volonté paternelle !

Elle était toujours présente, cette pensée, compagne fidèle dans l'immense solitude de sa vie, confidente aimée de ses larmes et de sa résignation !

Parfois Robert Maurel s'alarmait. Il lui venait d'insurmontables inquiétudes au sujet de la comtesse de Bussières.

Il se demandait si la lettre qu'il avait écrite était bien parvenue à son adresse.

Ne se pouvait-il pas aussi que le comte de Bussières se trouvant là, au moment où cette lettre arrivait, ait voulu en prendre connaissance ?

S'il en était ainsi, quelle épouvantable situation pour la jeune

femme à qui son époux avait le droit de demander compte de la tendre affection à laquelle il était fait allusion, bien que discrètement.

Alors, épouvanté en songeant aux effroyables conséquences que pouvait avoir l'acte que sa conscience lui avait conseillé d'accomplir, Robert Maurel passait par les plus mortelles angoisses.

Et il reconnaissait cependant, au milieu des déchirements de son affolée, qu'il eût été criminel de sa part de laisser Appyani continuer, auprès de la jeune femme sans défense contre ses perfidies, ce rôle d'ami, à l'abri duquel il pourrait guetter le moment propice et abuser du secret qu'il avait surpris.

Non ! ... Il n'avait pas été coupable ; il ne pouvait garder un silence qui eût livré l'infortunée à la domination d'un infâme ...

Il n'avait eu d'autre ressource que de démasquer le misérable, et de fuir, à jamais, loin de celle qui ne pouvait cesser d'adorer, loin de ce pays d'où il s'était, une fois déjà, exilé.

Voyageur errant, il continuerait à parcourir le monde, isolé au milieu du tumulte des grandes villes ; vivant avec ses souvenirs, avec sa douleur, avec son désespoir.

Les mois succédaient au mois, sans que le malheureux eût éprouvé le moindre soulagement à la souffrance qui le consumait.

Toutefois, il y eut chez lui un apaisement aux terribles préoccupations qui l'avaient assailli depuis son départ de Paris.

Robert Maurel se laissait aller à l'espoir que la comtesse de Bussières avait fait part à son père de l'avertissement qu'elle avait reçu au sujet d'Appyani.

La vigilance et l'énergie de M. d'Anglemonit lui étaient bien connues et il pensait que le comte avait dû préserver, à la fois, le repos et le bonheur de sa fille, en éloignant de ma maison l'ennemi dangereux qui s'y était installé.

Et, se berçant de cette illusion, Robert Maurel s'imaginait que la comtesse de Bussières devait lui savoir gré de l'avoir sauvée. Il se la figurait résignée à son devoir d'épouse, mais demeurée fidèle à son serment de n'aimer que lui.

Il la voyait, par l'imagination, marchant silencieuse et l'âme émue dans ces mêmes sentiers où ils avaient ensemble parlé d'avenir et d'éternel amour.

Il lui semblait l'entendre prononcer son nom dans les prières qu'elle adressait à Dieu ...

Mais après ces accalmies passagères se déchaînaient plus furieusement les tempêtes de son esprit et les déchirements de son cœur.

Lorsque l'âme remplie des plus douces espérances, le cœur inondé de joie, Robert Maurel était, naguère, revenu en France, où l'attendait, pensait-il, Mlle d'Anglemonit toujours libre et toujours aimante, il avait laissé derrière lui, de graves intérêts et d'importantes affaires que son devoir lui imposait l'obligation de liquider.

De grandes opérations qui n'étaient pas personnelles à lui seul exigeaient sa présence.

Et sa conscience d'honnête homme parlant plus haut que son cœur ulcéré, il était reparti désespéré, abattu, brisé, pour ce pays qu'il avait quitté quelque temps auparavant, tout rayonnant de joie, et d'espérance et de bonheur.

Il avait pris passage, ainsi que nous l'avons dit, sur un de ces petits voiliers qui faisaient le service entre Calais et Douvres, avec l'intention de s'embarquer sur le paquebot en partance pour la traversée du Pacifique.

C'est dans ce but qu'après un court séjour à Londres il s'était rendu à Liverpool, où il devait prendre la mer pour ce long voyage.

Mais à présent que lui importait d'avoir à passer plusieurs mois sur un navire, puisque personne ne l'attendait plus, puisqu'il était désormais seul au monde.

N'avait-il pas maintenant tout une existence à dépenser, une existence de souvenirs douloureux, de sombres méditations, d'incessant désespoir.

Aussi, pendant cette traversée que tant d'autres eussent trouvée mortellement longue, ne s'intéressa-t-il à rien et ne laissa-t-il percer aucune impression, soit pendant les calmes qui retinrent le paquebot immobile sur l'immensité de l'Atlantique, soit par la grosse mer qui donnait de formidables assauts au navire manœuvrant pour doubler la Terre de Feu.

Il s'était embarqué sans espérance, il arriva au port de destination sans éprouver cet immense soulagement que l'on ressent en mettant le pied sur la terre ferme, après un long et périlleux voyage.

La réalisation de sa fortune allait prendre plusieurs mois à Robert Maurel.

D'autre part, il était obligé de procéder à la liquidation de plusieurs comptoirs qu'il possédait dans les principaux centres commerciaux de l'Amérique du Sud.

Tout en s'occupant de cette besogne pour laquelle tout autre eût déployé une activité joyeuse, le malheureux se demandait ce qu'il allait faire après avoir réalisé cette fortune qu'il avait acquise, autrefois, avec tant d'espérance et de joie et dont il se souciait peu maintenant.

Quelle serait, à l'avenir, l'occupation de sa vie désenchantée ?

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

Quels intérêts seraient assez puissants pour combler le vide de son âme ? Dans quelles contrées du monde porterait-il sa tristesse ? Où s'achèverait, enfin, sa vie désenchantée ?

Ce pays où il avait travaillé sans relâche et qu'il avait si souvent béni alors qu'il voyait ses affaires prospérer avec une rapidité prodigieuse, alors que, favorisé par une chance persistante, tout lui réussissait à souhait, ce pas lui était devenu odieux.

Il s'en voulait à présent d'y être resté longtemps, au lieu de revenir là-bas en France où on attendait son retour, et où, peut-être, il serait parvenu à détourner le malheur qui l'avait frappé.

Il s'était volontairement exilé du pays natal, afin de ne pas être tenté de revoir, ne fût-ce que de loin, celle dont il s'était promis de ne pas troubler le repos.

Il ne restait plus que la ressource de courir le monde, d'errer dans l'univers, comme le malheureux qui n'a plus de famille, comme le proscrit qui n'a plus de patrie !

Il y avait déjà huit mois que Robert Maurel avait quitté la France quand, les affaires qui l'amené en Amérique étant terminées, il se décida à entreprendre un voyage sans but, et sans terme.

N'ayant aucune préférence pour une partie quelconque du globe, il s'embarqua sur le premier navire en partance.

C'était un trois-mâts à destination du port de Gênes.

Ceux qui ont fait des voyages au long cours savent avec quelle facilité on se lie à bord, non seulement avec les passagers, mais aussi avec l'équipage.

Il semble qu'on ne doive plus jamais se quitter.

Au bout de quelques jours, les passagers se sont raconté leur histoire, narré leurs aventures et leurs projets.

Les matelots deviennent presque des camarades avec lesquels on cause volontiers soit sur le pont pendant le quart, soit dans la cambuse pendant la distribution des vivres.

On s'intéresse au mousse, pauvre enfant qu'on élève à la dure pour lui apprendre, de bonne heure, à devenir un homme.

Il est partout, ce mousse ; on l'appelle d'une cabine à l'autre et il se multiplie pour obliger tout le monde.

Il récolte, dans ses différents services, une claquette par-ci, un coup de pied par-là et parfois aussi quelques sous qu'il garde précieusement dans la bourse que lui a tricotée la mère, pendant les veillées, et qu'elle lui a remis, le jour de son départ, avec un scapulaire, un couteau et quelque peu d'argent amassé à grand'peine.

Il est rare qu'il n'y ait pas à bord, parmi les passagers, un loustic qui se chargera de rompre la monotonie de la vie à bord.

C'est surtout à table que les passagers qui ont déjà voyagé racontent—à l'imitation des chasseurs—leurs aventures et leurs prouesses avec un luxe de détails qui fait honneur à leur imagination.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, Robert Maurel ne prêtait qu'une médiocre attention aux récits plus ou moins vraisemblables qui se débitaient pendant les repas.

Décidé à s'isoler le plus possible, il s'était dérobé à toutes les avances.

Il n'était pas jusqu'au capitaine, un vrai type de loup de mer—bon enfant et goguenard à ses heures, — qui n'eût, dès les premiers jours, essayé de le dérider.

Il avait, dans ce but, pris à partie un de ses passagers, Anglais au sourire stéréotypé qui, depuis le départ, ne cessait d'heure en heure de consulter un baromètre de poche qui ne le quittait jamais.

—Mais, apprenez-nous douce, milord, s'écria le capitaine en riant, ce que voulez faire de ce joujou-là.

—Je vais vous le dire avec beaucoup de plaisir répondit le flegmatique personnage sans se départir de la raideur britannique. J'attends que l'aiguille de ce baromètre marque " tempête ".

Puis toujours sur le même ton calme :

—Est-ce vous croyez, monsieur le capitaine, que nous aurons bientôt une tempête ?

On se regardait en riant sous cape, car l'Anglais faisait à tout le monde l'effet d'un fou ou d'un mystificateur.

—Ma foi, mylord, répondit le marin d'un air moitié plaisant, moitié sérieux, nous ne voyageons pas pour cet article-là, nous autres... Quand il nous en arrive, nous le prenons, mais nous ne courons pas après...

—Eh bien, moi, fit l'Anglais, je cours après... Je veux dire : Je cours après l'émotion.

—Des émotions, voulez-vous dire...

—Non pas " des ", mais " une " émotion !... Une seule ? répéta-t-il en levant l'index pour mieux préciser sa pensée.

—Il y aurait-il indiscrétion, mylord, à vous demander quel genre d'émotion vous poursuivez ainsi ?

L'Anglais répondit, en éditant cette grimace bien connue qui, chez la plupart de ses compatriotes, remplace le sourire :

—Je voudrais faire naufrage !

Le capitaine et les passagers éprouvèrent à ces mots un même sentiment de stupeur.

L'Anglais, toujours impassible, et sans se laisser décontenancer

par les regards qui tous convergeaient vers lui, reprit avec le plus grand sang-froid :

—La vie me semble d'une monotonie désespérante, un beau naufrage contre lequel il faudrait lutter romprait à merveille cette ennuyeuse uniformité. Et voilà près de vingt ans que je suis à la recherche de cette grande émotion, sans parvenir à la rencontrer sur les différentes mers de notre globe.

" J'ai voyagé sur l'Atlantique plusieurs fois et je l'ai sans cesse trouvé d'un calme désespérant.

" Le Pacifique m'a toujours fait l'effet d'un grand lac.

" Dans la Manche, réputée si capricieuse, rien !... Dans la mer du Nord, pas davantage !...

" Une fois, j'ai bien espéré qu'enfin j'allais voir mon désir se réaliser...

Un murmure de réprobation s'éleva pour condamner cette horrible phrase. Mais l'Anglais ne s'interrompit pendant une seconde que pour ajouter :

—C'était dans la Baltique. Il fallait, au dire du capitaine, qu'une chance presque miraculeuse nous dégagât du milieu des glaces, sans quoi nous serions obligés,—non sans courir les plus grands dangers,—d'hiverner au milieu des banquises...

" Ah ! j'étais vraiment bien satisfait, continua le bizarre insulaire avec un sérieux imperturbable, quel admirable spectacle nous était réservé ! d'immenses montagnes de glace se resserrant peu à peu autour de notre bâtiment !... c'était, hélas ! une nouvelle déception qui m'attendait après tant d'autres !...

" Le navire se dégagea, passant paisiblement au milieu de formidables blocs de glace qui menaçaient à chaque seconde de le broyer et de l'engloutir.

On gardait le silence et tous ceux qui venaient d'entendre parler le passager à la recherche de tempêtes, éprouvaient la même impression à en juger par les regards qui s'échangeaient autour de cet oiseau de mauvais augure.

Le capitaine Kérouet sentit qu'il était temps de mettre la conversation sur un autre sujet.

—Je commence à croire, milord, dit-il, que vous avez la verve paradoxale et je reconnais que d'autres, moins habitués à ce genre de plaisanterie un peu lugubre, vous en conviendrez, se laisseraient prendre à votre air sérieux !...

—Je ne plaisante pas... je ne plaisante jamais, monsieur le capitaine ; c'est bien sincèrement que je voudrais éprouver la puissante impression que j'ai dite et l'émotion profonde que je cherche.

—En ce cas, répliqua en riant le capitaine, je vous conseille, milord, de vous contenter de vous procurer cette émotion tant désirée, sans courir le moindre danger.

" Il vous suffira, pour cela, de vous placer—le plus confortablement possible—dans un excellent fauteuil et de lire les récits de quelques naufrages célèbres...

" L'imagination aidant, vous pourrez arriver à croire que vous êtes acteur dans une de ces scènes terrifiantes !... Et, je vous le répète, milord, sans courir le moindre danger,...

—Je ne crains pas le danger, répondit l'Anglais avec son flegme habituel ; je prends d'ailleurs toutes mes précautions avant de m'embarquer... et je suis toujours prêt à l'affronter.

—Vous connaissez sans doute le petit instrument que voici, ajouta l'Anglais.

—Ah ! oui, votre baromètre que vous consultez sans cesse, ricana le capitaine.

—Baromètre de première qualité, en usage dans la marine de sa Très Gracieuse Majesté, fit le passager. C'est tout ce qu'il y a de plus commode. On le porte dans son gousset, comme une montre... Avec cet instrument je suis prévenu à l'avance que la tempête approche et je puis me préparer... tout à mon aise, pour le cas où il y aurait naufrage...

—Vous préparer ?... Comment ?... En quoi faisant ? exclama-t-on de toutes parts.

—Me préparer à ne pas être, comment cela se dit-il en français ?... ah oui ! à ne pas... être incommodé pendant le naufrage...

" Et pour cela j'endosse, sans retard, mon costume de naufrage.

—Vous avez un costume spécial pour les naufrages ? demanda le capitaine.

—Oh ! oui... tout à fait spécial... et des plus ingénieux !... Du reste, si vous voulez le voir, je vais aller le chercher.

Et sans attendre qu'on eût répondu, l'Anglais quittait la table pour se rendre dans la cabine qu'il occupait à bord.

Il en revenait, presque aussitôt, tenant à la main un sac de même forme et à peu près de même dimension que ceux en usage dans notre infanterie de ligne.

—Si vous voulez bien le permettre, dit-il, je vais faire devant vous une petite répétition, tout comme si je me préparais en vue d'un naufrage.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 MAI 1901 (1)

# LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

(Suite et fin)

CXXXII. — LA MORT DU TRAITRE

Mais, tandis que Julien doublait les étapes qui le rapprochaient du logis familial de Claymore ainsi que ceux qui l'accompagnaient, un autre songeait également au vieux manoir des Avenel.

C'était Stewart Bolton.

Brusquement, le bruit de la mort du duc de Somerset, massacré, disait-on, par le peuple en fureur, se répandit, en même temps que l'on apprenait le rétablissement de la paix.

—Malédiction ! se dit Stewart Bolton, mon rôle est terminé : il n'y a plus qu'à accomplir ma vengeance. Je rentrerai ensuite en Angleterre, pour jouir de ma fortune.

Et il fit passer, parmi ses bandits, l'ordre de se réunir hors de la ville à la tombée de la nuit, et à un endroit convenu.

Ils étaient tous là dans un coin de bois lorsqu'il parut à son tour.

Il portait un paquet : c'étaient des torches. Il les distribua entre quelques-uns de ses hommes.

La bande arriva en vue du manoir de Claymore : là, Stewart Bolton fit halte et donna des instructions à chaque groupe d'assailants. Et l'on repartit. Mais, selon l'usage, le Highlander veillait autour du manoir avec ses deux dogues, et donna l'alarme.

—A l'assaut ! répondit la voix rauque de Stewart Bolton. Feu et sang !

Le Highlander essaya héroïquement, follement de leur barrer la route.

Un coup de poignard, cinq ou six coups de revers de sabre, le rendirent cependant impuissant.

Mon cri d'alarme avait été entendu.

Halbert et le vétérán de la Tour d'Avenel, connaissant de longue date leurs postes de combat, s'étaient élancés l'un vers le perron, l'autre du côté de la porte des communs afin de défendre les issues.

Henri de Mercourt, Wilkie et les vassaux du duc de Noxford qui leur avaient servi d'escorte, réveillés dans le premier sommeil, avaient sauté sur leurs armes.

Stewart Bolton ne s'attendait pas à trouver une garnison aussi forte.

Il avait compté sur deux ou trois serviteurs que sa bande balayerait en une minute, après quoi ses sacrépants assoiffés de meurtre se rueraient dans le manoir.

Lâche, comme il l'était d'instinct, il pensa alors à la porte de derrière.

Elle était sans doute moins bien et surtout moins vaillamment défendue : il parviendrait, en ce cas, à la forcer sans risques personnels, poussant ses bandits en avant.

Il fit le tour du château en courant avec quelques-uns de ses estafiers.

Là, il vit ses hommes arrêtés également ; le vétérán d'Avenel, entouré des gardes du duc de Noxford, amenés par Henri de Mercourt, barrait le passage.

—Tue ! tue ! hurla le traître.

Si valeureux qu'ils fussent, les défenseurs de cette issue n'avaient pas, comme le vicomte de Mercourt, leurs forces décuplées par l'amour.

Les bandits de Stewart Bolton n'obéissant que trop à leur chef et luttant un contre six, le nombre des combattants de Claymore diminuait peu à peu.

Et Bolton voyait, avec une frénésie sauvage, le moment où il pourrait s'élancer sans danger à l'intérieur.

Walter d'Avenel avait fait du chemin depuis qu'il avait quitté le rivage où le dernier navire anglais s'était éloigné, et qu'il avait pris la route d'Edimbourg.

Et après avoir plié le genou devant sa gracieuse souveraine, insensible à la fatigue, il s'était remis en route et avait pris le chemin du manoir de Claymore.

Quelques-uns des gentilshommes, qui avaient tenu à lui faire escorte jusqu'à la capitale, insistant pour l'accompagner encore, il formait avec eux une cavalcade de cinq ou six cavaliers.

Ils étaient déjà engagés dans l'allée dont la terre meuble et la mousse étouffaient le bruit produit par les sabots des chevaux

Walter qui n'avait jamais tremblé devant la mort, pâlit tout à coup : des rumeurs lointaines, l'écho de cris de fureur venaient de lui parvenir.

—Entendez-vous ? fit-il d'une voix altérée à ses compagnons. Au galop !

Ce qui venait de frapper son oreille, c'était l'écho d'une lutte, d'un combat violent, acharné.

Et l'âme étreinte mortellement tout à coup il avait tout supposé, tout compris.

Henri de Mercourt, effleuré par le coutelas de l'un des bandits, n'avait pas reculé d'une semelle, intrépidement soutenu par son fidèle Martial.

En haut, lord Merey, déplorant sa vieillesse, s'était placé avec une épée à la porte de l'appartement dans lequel ses deux enfants, Ellen et Marguerite, étaient réunies, palpitantes d'angoisse, avec Marie d'Avenel.

Soudain, une petite troupe de cavaliers fit irruption dans la clairière où était situé le château.

—Ah ! les misérables ! gronda Walter qui galopait à leur tête.

Et d'une voix tonnante, il lança son cri de guerre :

—Avenel ! Avenel !

Les défenseurs du manoir l'avaient entendu et avaient senti redoubler leur courage.

Mais Stewart Bolton avait entendu, lui aussi.

—Mort à d'Avenel ! rugit-il d'une voix rauque. Il est seul, sus à lui, tous ! Tenez-le ! Après, tout sera à vous. Mort à lui ! Mort à lui !

A ce moment, Walter d'Avenel se trouvait seul et ils étaient peut-être quinze.

Mais les cliquetis des armes, les imprécations, les éclats de voix ne leur permettaient ni aux uns ni aux autres d'entendre un bruit étrange, venant de la forêt.

C'était celui de branches écartées, écrasées, brisées en une poussée mystérieuse, ardente et continue.

Après la rencontre de Julien et de Joë, après leur nuit en plein air, les quatre voyageurs repartis à l'aube avaient marché sans arrêt, ne prenant même pas le repos nécessaire.

Mais soudain, dans le silence immense de la forêt, troublé seulement par leurs pas, une rumeur était venue les faire puis les faire trembler.

Il n'y avait pas d'illusion à se faire : c'étaient des rumeurs ardentes de bataille.

—On attaque le manoir de ma famille ! s'était écrié Julien d'Avenel.

Et il avait bondi en avant, rejoint aussitôt par les deux géants.

La bataille était arrivée à son apogée : elle touchait à son dénouement : la vie de Walter d'Avenel mise en question à ce moment même !

Les bandits s'étaient retournés avec fureur contre le chevalier désigné à leurs coups par Stewart Bolton.

Les torches tenues par quelques-uns d'entre eux éclairaient déjà le massacre, l'immolation qui allait inmanquablement avoir lieu... et déjà Stewart Bolton frémissait d'ivresse.

Mais, brusquement, la flamme des flambeaux montra deux hommes hirsutes, deux géants surgissant de la forêt, et, entre eux, un enfant, l'épée à la main.

—Avenel ! voici Avenel ! clama la voix juvénile de l'adolescent.

Et il fonça droit devant lui.

C'était Julien.

Christie et Joë étaient à ses côtés, les couvrant de leur corps.

Stewart Bolton entendit. Il reconnut la voix de Julien, vit sa taille svelte et nerveuse.

—Le louveteau ! grinça-t-il. Damnation !... Qu'importe, ajouta-t-il aussitôt, il ne sera venu que pour compléter mon œuvre, car après le père, j'aurai enfin le fils !

Julien avait reconnu Bolton, lui aussi.

La férocité exprimée par ses traits, son bras sournoisement levé, fixèrent les hésitations de son cœur haletant, lui indiquèrent la personnalité sainte et sacrée de la victime que l'espion s'appretait à frapper.

L'air du mâle noblesse du chevalier, assailli par les bandits, puis quelque chose de fort, au fond de son être, le lui avait désigné aussi.

Joë de son côté, et Christie lui-même, malgré les années écoulées, l'avaient reconnu.

—Le chevalier ! s'écrièrent-ils.

—Mon père ! fit la voix plus éclatante encore de Julien.

Et franchissant d'un seul élan la distance qui le séparait des combattants, passant au milieu des glaives tournés contre lui par les bandits, comme si la Dame Blanche, gardienne de sa famille, le couvrait d'un bouclier tutélaire, il surgit entre le chevalier et Stewart Bolton.

Il était trop tard pour l'espion de frapper Walter d'Avenel.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

Il se rapetissa devant l'épée de Julien, se terrant, essayant de se jeter derrière ses bandits.

Mais le fer de Julien l'atteignit au haut de la poitrine, et s'enfonça dans sa gorge, reparut de l'autre côté.

Les estafiers, surpris par l'irruption inattendue de ces nouveaux adversaires, n'avaient pas eu le temps de le secourir.

Christie de Clinthill et Joë ne leur en laissèrent du reste pas le loisir : chacun d'eux valait au moins trois hommes et ils avaient, en un clin d'œil, fait place nette autour de Julien et du chevalier d'Avenel.

L'ancien intendant s'était écrasé à terre d'un seul coup.

Les coupe-jarrets, voyant leur chef frappé à mort et la partie trop compromise, hésitèrent une seconde.

Puis l'un d'eux poussa un cri de déroute.

Julien, abaissant son épée, se découvrit alors et mit un genou en terre devant le chevalier d'Avenel.

— Mon père, dit-il, je suis Julien le fils que longtemps vous avez cru mort.

Walter, éperdu d'émotion, se baissait dans un élan presque inconscient sur le malheureux adolescent... en qui il reconnaissait les traits de Marie et des Melrose et le sang héroïque d'Avenel.

Stewart Bolton, qui se tordait dans les derniers râles de l'agonie, fit entendre alors ces paroles sifflantes :

— Oui, vous voilà réunis... le père et le fils !... Je suis vengé, cependant... par tout ce que vous avez souffert par moi !

« Je suis vengé... oui... malédiction sur... mais je meurs.

« Et c'est la Dame Blanche qui triomphe !

#### CXXXIV. — LE CIEL SUR TERRE

Les dernières paroles du misérable Bolton ne pouvaient laisser subsister aucun doute si après ce qui venait de se passer, il en eût existé dans l'esprit du chevalier d'Avenel.

— Mon fils ! mon fils ! prononçait-il avec une expression d'extase surhumaine.

Il ne pouvait se lasser de presser dans ses bras l'enfant qu'il avait relevé et qu'il tenait serré sur sa poitrine.

Des larmes, des larmes sanctifiées par les longues épreuves du passé, coulaient de ses yeux, pleurs sublimes auxquels se mêlaient ceux qui baignaient les joues de son enfant.

Ils n'étaient pas les seuls, du reste : Joë et Christie de Clinthill, cœurs de héros, natures abruptes de colosses, âmes simples et bonnes, et la tendre Kitty, retirée à quelques pas dans l'ombre, partageaient cette pure émotion.

Mais la fuite des bandits avait fait remettre les glaives au fourreau.

Walter d'Avenel pensa à Marie qui devait être encore sous le coup des alarmes qu'elle venait d'éprouver ; il songea aussi à celles qui étaient avec elle... Elle et Marguerite !

Il songea à aller rassurer la douce Marie de Melrose et d'Avenel qui, à partir de cette heure, n'allait plus être seulement l'épouse toujours aimante, toujours aimée, mais qui allait redevenir la mère !

— Viens, mon fils, dit-il à Julien, viens retrouver celle qui te donna le jour !

Marie avait perçu le cri de guerre d'Avenel à travers le tumulte du combat.

Ils se rencontrèrent, soudain dans la première salle.

Dans l'angoisse qui l'agitait, Marie n'aperçut d'abord que l'époux et elle se jeta dans ses bras.

Les yeux de Marie se dilatèrent brusquement en une irradiation soudaine, aveuglante, infinie ; une secousse galvanique secoua à son corps.

Et brusquement, elle glissa dans les bras de son époux.

Walter venait de prononcer le nom de Julien... de Julien vivant et auprès d'eux : la vibration avait été trop forte... et la mère chancelait sous le poids de son bonheur !

Lorsque Marie d'Avenel sortit de l'évanouissement dans lequel elle était plongée, son mari était auprès d'elle ; son fils se tenait agenouillé, et derrière lui, Marguerite sa seconde enfant, l'implorait.

Elle eut alors un sourire ravi, un de ses sourires pareils à un rayon descendu des cieux...

Elle se redressa, ses regards attachés sur ceux qu'elle aimait tant.

Et dans une même étreinte sublime, elle réunit et le père et l'enfant qui lui revenaient définitivement après tant d'années, tant de maux supportés, l'enfant qu'elle avait soigné sans le connaître, mais dont le souvenir ne le hantait que plus ardemment, plus désespérément, depuis surtout que Marguerite lui avait fait part des révélations de l'ancien intendant dans le caveau des ruines.

Tous étaient là, Christie de Clinthill en son vêtement de peaux de bêtes sauvages, Kitty toute confuse et émue, Joë enfin heureux, Henri de Mercourt, totalement oublieux de la légère blessure qu'il avait reçue, Martial le regard clair et franc... et lord Mercy, avec Ellen et Marguerite, la fleur d'Ecosse, tout près, le ravissement sur les traits et bénissant le ciel... et tous, tous, gentilshomme et serviteurs mêlés, unis, égalisés en une même joie !

Cinq ou six jours après, les mêmes personnages étaient réunis de nouveau dans la salle des ancêtres du manoir de Claymore.

Mais c'était cette fois pour une imposante cérémonie dont les apprêts se faisaient depuis la veille.

C'étaient les fiançailles de Julien d'Avenel et de Marguerite, fleur ravissante de la poétique Ecosse, qui allaient être célébrées.

Marie Stewart était présente ; elle en avait manifesté le désir, voulant donner un gage de son affection royale à son chevalier et à Marie d'Avenel.

Julien et Marguerite s'agenouillèrent sur des coussins au pied de la douce souveraine.

Marie Stuart les considéra un instant, si charmants l'un et l'autre en leur attrait juvénile, et passa ensuite à leurs doigts un anneau d'or.

Et Marie Stewart baisa les deux adolescents au front...

Christie de Clinthill, qui avait revêtu avec joie un superbe harnois militaire à la place de son vêtement d'habitant des forêts, échangea un sourire heureux avec Kitty et Joë, et les deux colosses se détournèrent en même temps pour ne pas laisser voir qu'ils étaient émus comme des enfants... oui de bons grands enfants par le cœur !

Henri de Mercourt s'avança alors devant la reine, en s'inclinant respectueusement :

— Gracieuse Majesté, dit-il d'une voix tremblante, daigne vous plaire, en tant que toujours reine de France, sanctionner l'union prochaine de votre serviteur et féal sujet, moi, Henri, vicomte de Mercourt, seigneur de Kervien, avec lady Ellen Mercy, fille du noble lord Mercy, ici présents l'un et l'autre.

Ellen et lord Mercy s'étaient également avancés, le vieillard, spectacle impressionnant, soutenant la jeune femme profondément émue.

— Noble chevalier de mon cher et doux pays de France, dit Marie Stuart avec un trouble visible, la reine acquiesce volontiers à votre requête. Celui qui a délivré l'enfant ici présente de sa captivité mérite de lui servir de père.

Et la reine, se dressant, joignit elle-même les mains d'Henri de Mercourt et d'Ellen Mercy.

Un mois après, le mariage d'Ellen et du vicomte de Mercourt était solennellement célébré en la cathédrale d'Edimbourg.

Chose rare en ces temps reculés, unique peut-être, un descendant des rois, le duc de Noxford, venu exprès de son château, et un simple homme du peuple après tout, le brave fidèle Martial, servaient de témoins au gentilhomme français.

Le chevalier d'Avenel et le vaillant Mac Sweeney étaient ceux d'Ellen.

Le surlendemain de la cérémonie, une riante cavalcade emportait la plupart des héros de notre récit vers le sud, vers la tour d'Avenel, où Walter était impatient d'aller présenter Julien et sa jeune et belle fiancée, son épouse bientôt, à ses fidèles vassaux et à ses soldats, restés sur la brèche victorieusement.

C'était la première étape d'un voyage qui devait les conduire ensuite, comme en un émouvant pèlerinage, au château de Kervien, où Julien avait reçu une si longue et si saine hospitalité, et où le vieux Dacier, averti des heureux événements écoulés, attendait, plein de joie, l'heure de serrer Martial dans ses bras.

Le chevalier d'Avenel, Julien, Christie reconnaissaient, au cours de ce voyage, les lieux de leurs plus grands périls ou de leurs héroïques exploits.

Mais ils étaient les uns et les autres souriants et heureux !

La DAME BLANCHE faisait désormais planer au-dessus d'eux son égide tutélaire !

Le ciel était descendu sur la terre pour les amoureux !

FIN DE LA DAME BLANCHE

#### FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. PONY, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.

## LA LOTERIE A SURPRISE

—Tout s'explique ! mais récemment encore, on en était aux renseignements que voici, sur le compte d'Arnoult : " Loge dans la maison depuis un an, où il est un objet d'effroi pour les locataires, auxquels il se donnait pour agent de police. Depuis trois mois, il paraît ne pas travailler ; il rentre à des heures indues ; on ne sait de quoi il vit."

On le sait aujourd'hui : il met des objets en loterie, n'importe quoi, des montres, des lits de plume, des nécessaires, des dindons, des oies, et, généralement, les dindons et les oies sont les preneurs de billets.

Mais qui ne se serait laissé prendre à cette mention portée en tête de la liste : " Le tirage sera fait par M. le commissaire de police, rue Saint-Antoine, au café du Commerce ? "

Voilà pour la confiance.

Quant au but de la loterie, il ne pouvait qu'être sympathique aux frères et amis à qui l'organisateur présentait la liste ; il s'agissait de venir en aide à la femme d'un déporté nommé Sauvageot, et, de fait, les listes saisies sont presque entièrement remplies ; nous disons : " les listes ", parce que notre homme a organisé plusieurs loteries qui n'ont pas plus été tirées les unes que les autres.

La femme Sauvageot était la seule du quartier qui n'eût pas connaissance de la loterie organisée soit-disant en sa faveur ; elle l'a connue par des souscripteurs qui, après s'être cassé le nez au café du Commerce, où n'avait lieu aucune espèce de tirage, étaient allés chez elle aux informations et lui en avaient donné quand ils espéraient en recevoir.

Voici donc Arnoult en police correctionnelle pour escroquerie. Il arrive, précédé d'un sommier mentionnant deux condamnations antérieures pour abus de confiance et vol.

Il a placé trois cent cinquante billets à 50 centimes ; c'est donc 175 francs qu'il a escroqués. Il s'agit, pour lui, d'expliquer cela ; c'est tout ce qu'il y a de plus facile, vous allez voir.

Donnons, d'abord, l'en-tête de la liste de la loterie Sauvageot :

Loterie faite par M. Lesage (un nom de fantaisie qu'il avait pris), consistant :

D'une montre en or et une clef en or, estimées 120 francs ;

Et d'un lit de plume, estimé 60 francs ;

D'une poule d'Inde et d'une oie, 18 francs ;

Et d'une petite surprise, en plus des lots, estimée 2 francs.

Le tirage est fait par M. le commissaire, rue Saint-Antoine, au café du Commerce.

M. LE PRÉSIDENT.—Quelle était cette petite surprise ? de ne pas tirer la loterie ? (Rires).

LE PRÉVENU.—Non, c'était... une petite chose que j'aurais achetée.

M. LE PRÉSIDENT.—Vous organisez une loterie pour la femme Sauvageot, et elle n'en avait même pas entendu parler.

LE PRÉVENU.—Mon intention était bien, une fois prélevé le prix des lots, de lui donner le reste, dont son petit dernier est mon filleul.

M. LE PRÉSIDENT.—Pourquoi ne l'avez-vous pas tirée, cette loterie ?

LE PRÉVENU.—Je ne pouvais pas avant que tous les billets soient pris.

M. LE PRÉSIDENT.—Où est la montre que l'on devait gagner ?

LE PRÉVENU.—Elle était au Mont-de-piété ; je l'aurais retirée avec l'argent des billets.

M. LE PRÉSIDENT.—Où est la reconnaissance ?

LE PRÉVENU.—Mon Dieu... elle est avec beaucoup d'autres, entre les mains du directeur de l'agence de renouvellements, qui m'a avancé 9 francs dessus.

M. LE PRÉSIDENT.—Eh bien, pourquoi n'avez-vous pas retiré la reconnaissance ?

LE PRÉVENU.—Je ne me rappelle plus le numéro.

M. LE PRÉSIDENT.—Et les dindes et les oies ?

LE PRÉVENU.—Je les aurais achetées.

M. LE PRÉSIDENT.—Et le lit de plume ? Vous l'auriez fait avec les plumes des oies et des dindes ?

Bref, le prévenu avoue que l'argent des billets a passé entièrement à retirer du Mont-de-piété son édredon, ses draps, sa couverture, ses matelats, ses effets ; qu'en outre il a donné 20 francs à son propriétaire.

M. LE PRÉSIDENT.—Alors, puisque tout l'argent y a passé, qu'auriez-vous donc donné à la femme Sauvageot ?

Ajoutons que, lorsque la prétendue bénéficiaire est allée lui signifier que, s'il ne rendait pas l'argent aux dupes, elle le ferait arrêter, il l'a pris de très haut, l'a engagée à ne pas élever autant la voix, sinon qu'il se chargerait de son affaire (allusion à la qualité d'agent de police qu'il prenait).

A raison de ces faits, Arnoult a été condamné à huit mois de prison.

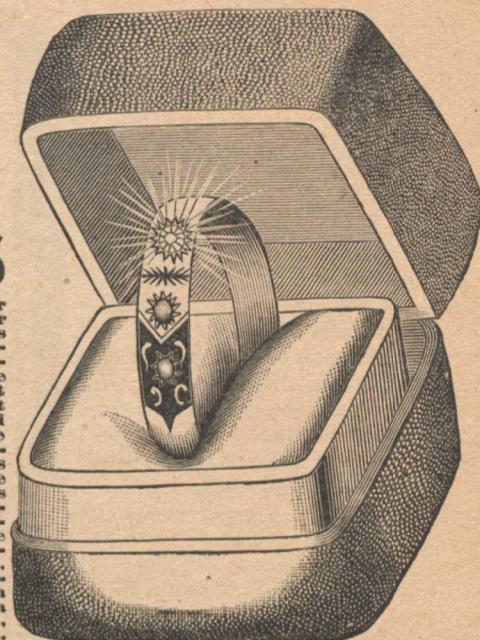
JULES MOINAUX.



OR PUR

## GRATIS

Fillettes, pourquoi ne pas gagner une magnifique Bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront seulement que 10 belles Epinglettes à 15c. chaque. Cette Bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un Brillant. C'est une Bague qui donnera satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Epinglettes sont extrêmement jolies, finies en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Vendez-les parmi vos amies, remettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la maille. CIE. TORONTO PREMIUM, Boite 1008 Toronto, Canada.



## ÊTES-VOUS BELLE ?

SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.



Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et la beauté que les taches de rousseur, boutons à têtes noires et autres, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, décolorations, ou taches de n'importe quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les Cachets de Miller pour le Teint. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur. POUR DAMES ET MESSIEURS.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, décoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils jaunissent les vieilles gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et la bras. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Essayez-les vous ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.—Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un Paquet d'essai gratis de CACHETS DE MILLER aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Echantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées. Remet un timbre pour de poste. THE MILLER CO., Boite 1300, Toronto, Canada.



## MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de beaux bijoux. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1010 Toronto.

## GRATIS BAGUE OPALE



Faites dans un solide gold alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable que de renom, égal en apparence et de durée à une chaîne en or pur, et donnée aux personnes qui vendront seulement qu'une doz. de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

notre nouvelle reine, entourée d'un cercle argenté et fixée sur une magnifique rosette en celluloid de couleur. Elles se vendent comme des pains chauds. Ecrivez pour avoir les boutons. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons cette superbe bague opale dans une boîte doublée en peluche tous frais payés. THE PRIZE CO., BOITE 648, TORONTO.

## GRATIS

Chaîne de Dame en Gold Alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable que de renom, égal en apparence et de durée à une chaîne en or pur, et donnée aux personnes qui vendront seulement qu'une doz. de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

## GRATIS

Dames demandées pour gagner un de nos chapeaux garnis, modèle parisien. Ces chapeaux sont garnis de feuillage, de fleurs et de crépe de soie, et sont à la mode de ce printemps. Nous en donnons un nombre limité pour annoncer nos nouvelles lignes d'épingles en or romain, ornées de joyaux. Envoyez-nous simplement votre nom et votre adresse et nous vous enverrons deux douzaines d'épingles ne vendant à 10c. chacune. Remettez-nous l'argent et nous vous donnerons un de ces charmants chapeaux garnis, bien emballés dans une boîte, pour la simple vente de deux douzaines d'épingles. Tout ce que nous vous demandons c'est que vous les montriez à vos amies. Ecrivez immédiatement et soyez la première de votre localité à le faire. The Millinery Supply Co., 75 Yonge St. Dept. 12, Toronto, Canada.

## MONTRE MCGINTY

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaîtra, grimaçant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 3 pour 25c. McFarlane et Cie., Toronto.

## GRATIS.

Nous donnerons une magnifique montre, à face découverte avec boîtier en nickel poli, horlogerie ornée, les aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et avec véritable mouvement Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines de Médallions en Parfums, à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum étant solide peut durer des années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons le Parfum. Vendez-le, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons la montre gratuitement. La Cie. Parfumé, Boite 1008 Toronto.

## GRATIS.

Nous donnerons une magnifique Bague finie en Or, ornée de 3 beaux brillants, aux personnes qui vendront seulement que 10 Médallions en Parfums à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum étant solide peut durer des années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons la Bague soigneusement emballée dans une caisse doublée en velours. La Cie. Perfume, Boite 1000 Toronto, Can.

## IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS.

Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, l'imprimeur d'encre, pinceaux et support. Utile sous plusieurs rapports—pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto.

## GRATIS

Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement lever Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolies Epinglettes finies en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto, Canada.

L'AMOUR MATERNEL DES ARAIGNÉES

Le *Matin* raconte, d'après un savant anglais, l'anecdote suivante, qui montre que l'araignée a un instinct maternel puissant :

Un morceau de revêtement d'un mur de serre venait, à la suite d'un choc violent, de tomber à terre, et une petite araignée noire, femelle, au lieu de fuir avec la rapidité habituelle à ces amies de Pellisson, s'y cramponnait avec des efforts visibles de ses pattes et protégeait deux sacs à œufs.

Avec la cruauté d'un vivisecteur, le savant sépara la petite bête de son trésor et la déposa, seule, sur une pierre. L'araignée se mit alors à courir dans tous les sens, cherchant ses petits, comme une bête affolée, sans souci du danger et de la présence de l'ennemi. Puis, lorsqu'après quelques instants d'angoisse les œufs eurent été placés à côté d'elle, l'araignée les reconnut bien vite, après un court examen et se mit à tisser tout autour une fine toile qui les maintint bien en place.

Le soir venu, quel ne fut pas l'étonnement de l'expérimentateur, de voir que la mère avait caché son cher bien sous une feuille, et s'était logée entre deux sacs d'œufs pour mieux les protéger.

\* \*

CASSER SA PIPE

Cette expression a droit de cité puisqu'on s'en sert dans le langage courant.

Il y avait au théâtre de la Gaité, sur l'emplacement de l'ancien boulevard du Temple, un vieil acteur, nommé Mercier, qui jouait un rôle de mélodrame dans lequel il devait fumer une pipe. Jusqu'à la quarantième représentation environ, le vieux Mercier fuma consciencieusement sa pipe, le tuyau était devenu d'un noir d'encre. A la dernière représentation, Mercier tomba en scène foudroyé par une attaque d'apoplexie ; dans sa chute, la pipe se brisa.

Le lendemain, les *titis* des amphithéâtres s'abordaient sur le boulevard, en se disant l'un à l'autre : "Hein ! ce pauvre Mercier, il a cassé sa pipe, tout de même !"

\* \*

Raoul invite Emile à dîner :

—Y aura-t-il du monde ? demande ce dernier.

—Mais non... Quelques gens d'esprit et vous !

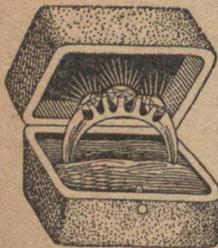
\* \*

Gontran essaie d'attendrir un vieux crocodile d'usurier.

—Vous demandez une bien grosse somme. Quelles sont les garanties que vous m'offrez ?

—J'ai... deux oncles fin-de-siècle.

GRATIS BAGUE OPALE



Faites d'alliage d'or solide, ornée de 3 belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel. Donnée pour la vente de seulement 2 élégantes épingles à chapeaux en argent et or à 15c. chacune, avec sommets très bien gravés, ornés de gros jolis rubis, amethysts, émeraudes, imitatives, etc. Elles sont très nouvelles, chaque dame en achètera une. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons cette superbe bague opale da...

cette superbe bague opale da... une belle boîte doublée en peluche tous frais payés. JEWELRY CO., Boîte 648, Toronto.

Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver ? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 cents, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement un magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir. Cie. Toronto Premium, Boîte 1008 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
V	E	W

ELIZABETH OUELLET

Est guérie par les

Pilules de Longue Vie (Bonard)

Après 16 années de souffrance.



MELLE ELIZABETH OUELLET.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,

Pendant 16 années j'ai horriblement souffert de maux de tête, de douleurs atroces dans le dos, et dans les reins ; cela occasionnait le manque d'appétit qui, naturellement, amenait la dyspepsie et la faiblesse. Le jour, je pouvais à peine me traîner, et je ne dormais pas pendant la nuit. Ma peau devenait sèche et brûlante, des frissons subits me prenaient après ces accès de fièvre. Mes lèvres étaient toujours sèches, et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, des palpitations de cœur me causaient des énervements qui se changeaient en engourdissements semblables à la paralysie. Non seulement mon cas n'a pu être guéri par les huit médecins qui me traitèrent, mais pas un seul ne le comprenait. Tous m'abandonnèrent. Sur l'entrefaite, une de mes amies me fit part de sa guérison par les Pilules de Longue Vie (Bonard). Confiante d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos médecins qui m'ordonnèrent de prendre des Pilules de Longue Vie (Bonard). Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie.

C'est un plaisir pour moi de vous dire ce qu'a opéré votre remède sur une mourante, et je trouve que c'est aussi un devoir de le recommander à toutes les femmes qui souffrent.

Veuillez me croire votre reconnaissante,

Melle ELIZABETH OUELLET, 89 rue St-François-Xavier.

L'efficacité des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) a valu des milliers de Certificats de ce genre.

C'est un fait reconnu qu'un grand nombre de médecins ont tellement confiance aux PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) qu'ils les prescrivent à leurs patients quand ils ont des cas désespérés.

Envoyez votre adresse et les détails de votre maladie. C'est tout ce qu'il faut pour vous assurer gratis une boîte de PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).

Toutes les correspondances sont lues par des médecins expérimentés et discrets, qui répondent eux-mêmes aux patients.

Vous, Mesdames, qui lisez ces lignes, et qui êtes bien portantes, n'avez-vous pas une parente ou une amie qui ne jouit pas de ce bonheur ? Alors, pourquoi ne pas faire acte d'humanité et d'amitié pour elles. Faites-leur part de ce que dit Mademoiselle Ouellet de sa guérison. Si vos amis sont trop faibles, ou si elles ont déjà eu des déceptions dans l'essai d'autres remèdes, faites acte de dévouement, écrivez-nous pour elles, en donnant tous les détails.

Nous sommes si certains que ces PILULES sont infaillibles pour guérir les personnes qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et de Debilité générale, que pour les convaincre nous leur enverrons GRATIS une Boîte-Echantillon sur réception d'un timbre de 2 cents et du Coupon ci-joint.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

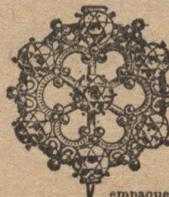
Nom et Adresse



No. 18

En tramway : L'employé, apercevant un voyageur qui fume à l'intérieur de la voiture s'avance vers lui et, très poliment, lui dit :

—Monsieur, je dois vous prévenir que dans les voitures électriques on fume dehors.



MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!

Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remontoir et régulateur, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes à 15c. chaque. Ces Épinglettes sont très belles, finies en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Vendez-les par vos amis, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre sagement empaquetée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boîte 1008 Toronto.

